

e année, No 3

Montréal, 26 mai 1956

# Le Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

LISEZ EN PAGE 18,

NOTRE GRAND FEUILLETON :

## LE JEU DU DÉMON

par CHARLES VAYRE



*Jean Marais*

*Vedette française No 1*

*(Photo Gaby, Montréal)*

2

“**T**out ce que je sais c’est que je préfère le whisky Lord Calvert à tout autre. Peut-être est-ce parce qu’il est un peu plus sec ou un peu plus moelleux, mais quelque soit le mot juste, ce que je sais bien c’est que le Lord Calvert possède une saveur, un bouquet — employez le terme que vous voudrez — que je ne trouve dans aucun autre whisky. Il a quelque chose de plus léger, de plus moelleux et... mais, écoutez, vous n’avez qu’une chose à faire pour comprendre ce que je veux dire, goûtez vous-même au whisky Lord Calvert. Dégustez ce petit quelque chose indescriptible qui en fait — pour moi du moins — le meilleur de tous les whiskys. Goûtez-y et vous comprendrez alors ce que je veux dire.”

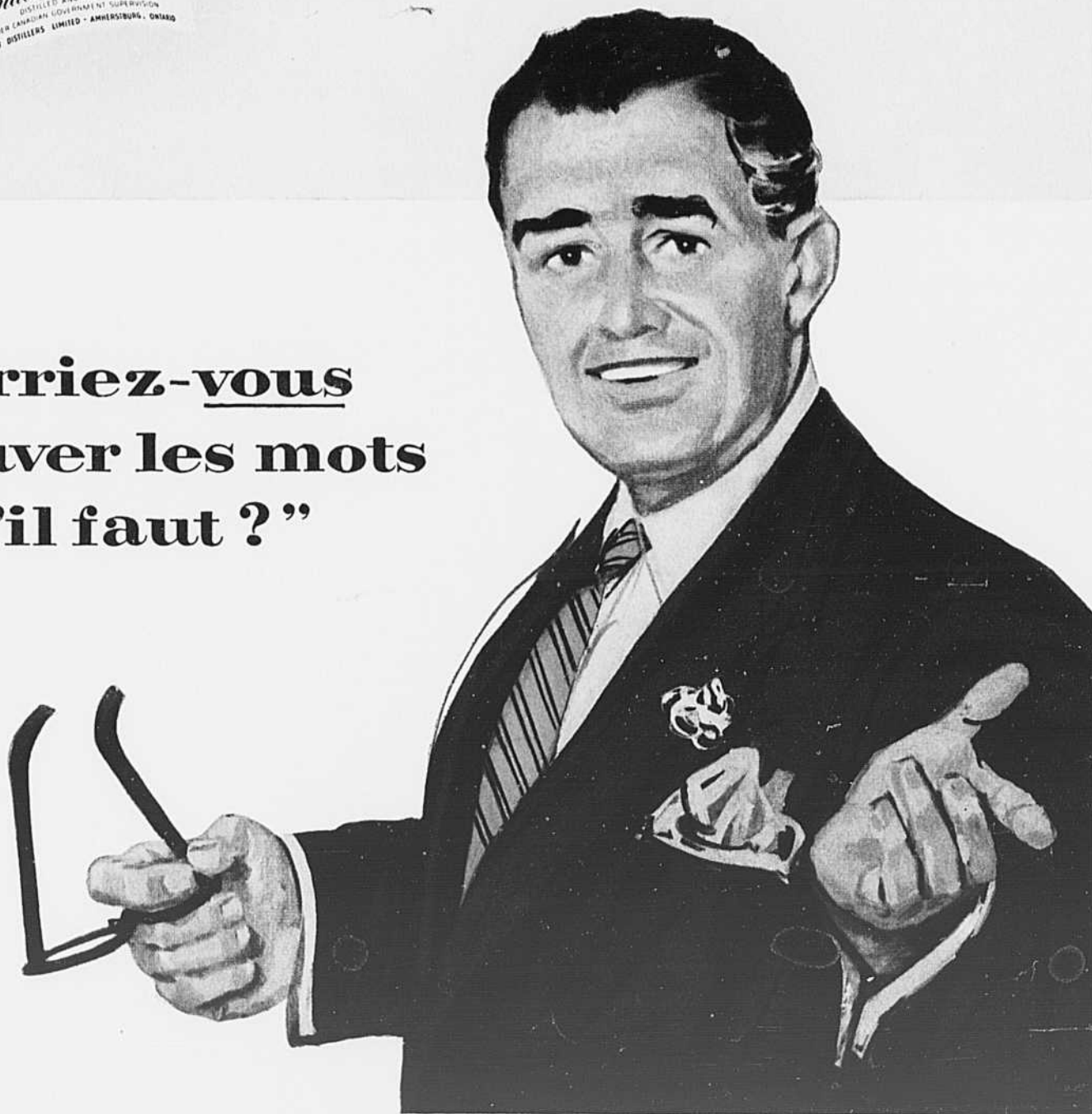


# LORD CALVERT

## *Whisky Canadien*

CALVERT DISTILLERS LIMITED, AMHERSTBURG, ONT.

“**Pourriez-vous trouver les mots qu’il faut ?**”



PARMI les pays du monde qui ont contribué à la renommée d'Hollywood, en matière de beauté féminine, la Suède tient un rang avantageux. Après des artistes comme Greta Garbo, Ingrid Bergman, Marta Toren, Viveca Lindfors, Taina Elg, nous est venue Anita Ekberg, la Miss Suède de 1951. Voilà une des promesses de 1956.

Disons sans tarder que la blonde Anita, (5 pieds 7 pouces — 120 livres — yeux bleus) n'en est pas à son début à Hollywood. Elle y vint en 1952. Elle y débuta alors de la façon la moins romantique qu'une jeune beauté puisse rêver dans le film *Blood Alley*, où elle tenait le rôle d'une Chinoise engoncée dans une espèce de sac. Comme trouvaille, pour une aussi splendide personne, cela ne valait pas cher. Le succès fut d'égale valeur.

« Mais j'aimai ce rôle », avoue la rieuse beauté, « parce qu'il me permit de mettre en évidence mon talent d'actrice ».

Dans un film télévisé, *Casablanca*, la sensationnelle beauté fut à son avantage. Elle y connut un agréable succès.

Aujourd'hui, après une couple de films tournés en Europe, puis *War and Peace*, qu'elle vient de terminer ici même, Anita Ekberg s'est acquis le droit d'escompter sur l'avenir avec beaucoup d'optimisme. Elle revient donc à l'écran américain, en des rôles-vedettes qui lui conviennent. Actuellement, elle débute à R.K.O. avec *Back From Eternity*. Ce film sera immédiatement suivi de *Glare*, histoire fulgurante sur les magazines à scandales.

Sans hésiter, elle m'apprend que la circonstance qui contribua le plus à l'acheminer vers le cinéma (rêve de sa vie), fut le modelage photographique. Elle n'avait que seize ans lorsqu'elle voulut devenir modèle de photographe, ce qui n'alla pas en douceur, car elle rencontra l'objection familiale qu'elle parvint à vaincre fort difficilement. Ceci se passait à Stockholm.

Lors du concours national, elle fut choisie « Miss Suède ». Ce qui fit tomber les objections de ses parents. Un des prix consistait en un voyage à Atlantic City, où elle serait l'invitée d'honneur au concours de beauté de « Miss Améri-



ANITA EKBERG, qui fut Miss Suède 1951, a cette beauté nordique fort goûtée à Hollywood dont elle est l'un des espoirs.

# BEAUTÉS NORDIQUES

## À HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE, correspondante du "SAMEDI" à Hollywood

que ». Dès lors, elle fut inondée d'offres cinématographiques. Elle refusa sagement, se rendant compte qu'elle était ignorante et de l'anglais et de l'art dramatique.

Retournée en son pays, la décorative enfant se mit à étudier l'anglais et ne négligea pas de prendre des leçons d'art dramatique.

En 1952, elle revint à New-York où elle continua sa carrière de modelage. Elle devint en peu de temps la favorite des grandes revues, dont elle orna la couverture.

Hollywood lui fit encore signe, et cette fois elle y vint et fit partie de la troupe Bob Hope se rendant au Groenland donner des représentations de Noël aux soldats américains.

A l'instar de beaucoup d'autres futures grandes vedettes, Anita connut les jours où la famine frappa

à sa porte, où l'insécurité sont des hôtes qui semblent s'acharner à vouloir s'établir en permanence.

« Cependant », dit-elle, « je ne perdais pas confiance en mon étoile. Il m'arriva assez souvent d'avoir recours à l'offre généreuse de mes amies, parce que j'avais faim. Je leur en serai toujours reconnaissante. Fort heureusement, j'avais quelques jolies toilettes qui me permirent de faire bonne figure lorsqu'il s'agit d'apparitions publicitaires. Je crois sincèrement que la bonne photographie sert splendidement, comme point de départ, lorsqu'il s'agit de se procurer un emploi cinématographique. Maintenant, je suis persuadée que les déboires sont du passé et que, grâce à de bons directeurs, dans les trois films à venir, et les deux déjà tournés, je me trouverai ensuite tout à fait bien placée ».

[ Lire la suite page 20 ]

Plusieurs des grandes vedettes de Hollywood étaient d'origine scandinave. La plus grande fut sans doute GRETA GARBO (coin gauche). Aujourd'hui, on y trouve les noms d'INGRID BERGMAN (à gauche, en haut), d'ANITA EKBERG et de TAINA ELG (ci-dessous).



# LE PLUS GRAND MYSTIFICATEUR DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

par ALPHONSE DRIEU

**L** L'ENDEMAIN, il partait par la route de Simplon.

Un peu avant d'arriver en Suisse, il pensa que sa tenue militaire n'était pas de mise; des vêtements ecclésiastiques lui conviendraient mieux.

A Sion, évêché pour lequel il s'était fait des lettres de recommandation, il fut admirablement reçu. Pensez donc! Il était exilé pour avoir tenu de méchants propos sur Joseph Bonaparte, du moins, le disait-il.

L'évêque tint à ce qu'il dise la messe dans une paroisse qu'il lui désigna,

Eblouies par la générosité de son curé, la fabrique et la commune donnèrent leur accord. Des sermons magnifiques furent prononcés en chaire et l'évêque seconda son curé. Les fonds affluèrent. Un architecte et des ouvriers furent engagés et, accompagné du maire, de son fils et d'une notabilité de la paroisse, le curé s'en fut à Sion pour y choisir divers ornements jugés nécessaires à l'exercice du culte.

Les achats étant faits, mais bien entendu non payés, bien qu'il eût tout l'argent nécessaire pour le faire, Col-

let possibles certaines fantaisies. Dans semblables périodes anarchiques, il n'est pas rare de voir des hommes s'attribuer des galons ou des postes auxquels ils ne sauraient prétendre en temps ordinaire.

Investi de ces nouvelles fonctions et revêtu de son uniforme de général dûment complété par les décorations qu'il s'était décernées, il se rendit à Fréjus où il obligea le maréchal-des-logis commandant la brigade de gendarmerie, à lui fournir deux gendarmes pour escorter sa voiture. La brigade suivante dut envoyer un gendarme à Draguignan prévenir le Commissaire aux Armées de l'arrivée de M. l'Inspecteur général...

Ce Commissaire ne cacha pas sa surprise de ne pas avoir été officiellement prévenu de cette visite, mais Collet s'en tira en prétextant d'impérieuses raisons d'Etat. Celles-ci n'existant plus à présent, il n'y avait aucun inconvénient à ce que son arrivée soit annoncée à l'avenir. Ce qui fut fait immédiatement et dès lors un courrier spécial prévint chaque étape de sa venue prochaine.

**Une tournée triomphale... et fort rentable.**

C'était là une excellente idée et, à partir de ce moment, ses déplacements prirent l'allure d'une tournée triomphale.

A Toulon, le préfet maritime, les commissaires à la marine et diverses notabilités vinrent à sa rencontre. On tira du canon. Collet qui s'était fait accompagner de son aide-de-camp, un chef de bataillon en retraite rencontré à Draguignan prit à Toulon un secrétaire — le fils du sous-préfet.

De Toulon, il se rendit à Marseille où, afin de bien marquer son autorité, il suspendit plusieurs officiers supérieurs et prit 150,000 francs du Trésor, puis Avignon, puis Nîmes, où il se fit remettre 300,000 francs.

**Arrêté en plein banquet.**

A Montpellier, le Préfet le reçut merveilleusement. Dans une allocution ré-

pondant à celle de bienvenue, Collet promit qu'il lui ferait avoir la plaque de grand officier de la Légion d'Honneur! Rien que cela!...

Hélas! Tout a une fin. Paris avait été avisé des déplacements de cet Inspecteur général ignoré du Ministère. Une rapide enquête éclaircit le mystère.

A six heures du matin, Collet passait les troupes en revue. A midi, alors qu'il banquetait à la Préfecture, invité par le Préfet et entouré des notabilités montpellieraines, un chef d'escadron de gendarmerie l'arrêtait avant la fin du déjeuner, sans même attendre les discours...

Arraché à la table préfectorale sans égard pour son uniforme rutilant et ses décorations, il fut jeté sur la paille d'un affreux cachot.

Pire, le Procureur impérial qui vint l'interroger, scandalisé par l'usurpation de si hautes fonctions, lui fit remplacer sa tenue de général et ses médailles par l'uniforme beaucoup moins resplendissant de prisonnier...

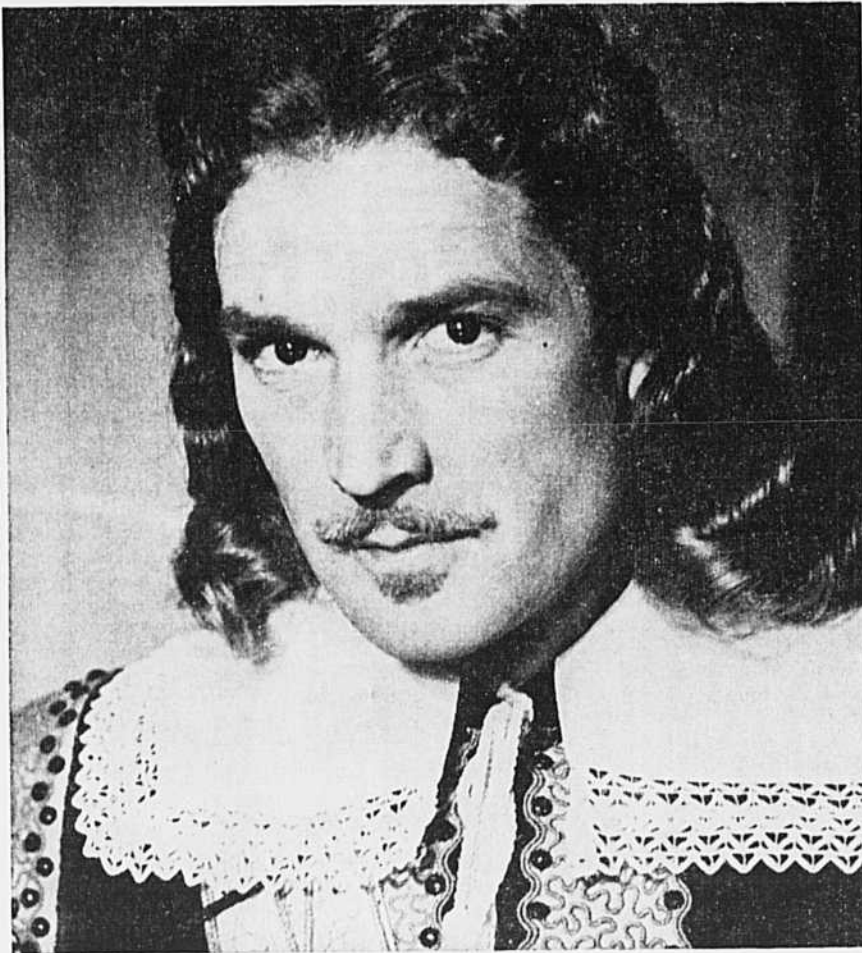
Et, catastrophe finale, la valise contenant ses papiers et son argent fut confisquée...

**Dernières escroqueries... puis 25 ans de bagne.**

Tout autre que Collet se fût cru définitivement perdu. Or, il ne désespéra pas de recouvrer la liberté et de pouvoir continuer sa vie d'aventures. Les événements devaient lui donner raison. Un déjeuner l'avait perdu, un autre le sauva.

Un jour qu'il recevait des amis et que la conversation était tombée sur Collet, le Préfet, cédant aux instances de ses hôtes, voulut leur montrer son « phénomène ». Ordre fut donc donné d'amener à la préfecture et sous bonne escorte l'inspecteur général, évêque, etc...

Encadré de gendarmes, Collet fut extrait de son cachot — il y était depuis vingt jours — et, en attendant son exhibition, isolé dans une pièce dépendant des cuisines et dont la seule



FAUX CAPITAINE...

puis lui proposa de desservir une commune voisine.

C'est avec reconnaissance qu'il accepta et le maire, prévenu de cette nomination, tint à venir lui-même chercher le nouveau curé et à l'accompagner jusqu'à son presbytère lequel se révéla fort confortable.

Pendant près de cinq mois, il fut un excellent prêtre, baptisant, confessant, donnant la communion, mariant, enterrant, visitant les pauvres et s'occupant de la jeunesse à la satisfaction générale.

**Reconstruire l'église.**

L'église était vieille: il proposa de la faire reconstruire. Des quêtes et différents dons avaient rapporté 30,000 francs. Il réunit la fabrique, dont il était président, promit 50,000 francs à titre personnel si on affectait les 30,000 francs en caisse à l'édification d'un nouvel édifice.

let prétexta une visite qu'il devait faire à l'archevêque pour laisser repartir ses compagnons, lestés des objets achetés.

Resté seul, en possession de la caisse de la paroisse et de sa valise contenant costumes, papiers et matériel indispensables à l'exercice de sa profession d'escroc et de voleur, il prit des chevaux de poste et fila vers Strasbourg où il arriva sans incident.

A Strasbourg, malgré diverses tentatives, il ne réussit pas à exercer ses talents, aussi se résolut-il à regagner l'Italie où le « travail » lui paraissait plus facile.

Là, il réfléchit. Il ne voulut plus être un haut dignitaire de l'Eglise et se contenta de devenir modestement... Inspecteur général et ministre plénipotentiaire de S.M. l'Empereur, chargé de surveiller l'équipement de l'Armée de Catalogne!

Qu'on ne se récrie pas: on était à une époque un peu troublée qui ren-

... ET FAUX AMBASSADEUR



issue était une porte devant laquelle deux gendarmes montèrent la faction.

**Enfil en tenue de marmiton.**

Collet inspectait du regard le local où on l'avait conduit. Soudain, il aperçut dans un placard dont la porte était entrebâillée une pile de plats et, sur une chaise, un bonnet, une veste et un tablier de cuisinier.

En un instant, il s'habilla, saisit deux plats qu'il tint à bout de bras — on n'avait pas cru devoir lui mettre les menottes tant était forte son escorte — d'un brusque coup de pied ouvrit la porte et passant devant les gendarmes qui s'effacèrent contre les murs pour laisser passer le marmiton, s'en fut le plus dignement du monde...

Par une sortie de service, il gagna la rue après s'être débarrassé de ses plats et sans avoir rencontré quelqu'un s'étonnant de voir passer un cuisinier, surtout un jour de réception.

Dehors, il se débarrassa de son accoutrement et entra à tout hasard dans une maison voisine où il se présenta comme un riche proscrit.

Il sait si bien jouer la comédie qu'on le croit, et ce d'autant plus volontiers qu'il promet une riche récompense et une dot importante à chacune des trois filles de son hôte. Un proscrit! Il y en a tant à cette époque et pour de si futiles raisons!

Il est plaint par son hôte, un veuf qui n'aime point le régime du moment; il est choyé, les jeunes filles le gâtent à qui mieux mieux, si bien qu'il fait son intime de l'une d'elles sans éveiller la jalousie des soeurs...

**On ne quitte pas impunément sa cachette.**

Il y avait près de deux mois qu'il avait découvert un asile. Collet trouva le temps long, se savait recherché, bieu qu'il ait laissé pousser sa barbe et fut vêtu de neuf par son amphitryon. Il craignait en sortant dans Montpellier d'être reconnu.

Il redoutait une nouvelle arrestation...

On n'a pas toujours la chance de pouvoir se tirer d'affaire si heureusement.

Un après-midi, il dit à son hôte: — Cela fait longtemps que je suis à votre charge et le moment est venu non seulement de vous rembourser les dépenses que je vous ai occasionnées, mais de vous récompenser, vous et vos aimables filles.

— Avant d'arriver à Montpellier, j'ai pu cacher une valise contenant mon argent. Si vous voulez m'accompagner ce soir jusqu'à la sortie de la ville, j'irais la chercher et vous l'apporterais. Je ne peux guère y aller que la nuit, tant je crains d'être repris. Vous m'attendriez, c'est l'affaire de quelques heures, et nous regagnerions ensemble votre logis.

— Si vous pensez que je puisse vous être utile, je peux aller avec vous, si toutefois je ne suis pas indiscret, lui répondit son interlocuteur.

La suite est facile à deviner. Lesté de quelque argent emprunté précédemment à son hôte, Collet abandonna son compagnon à la sortie de la ville et s'en alla droit devant lui à la recherche d'un gîte qu'il ne trouva pas d'ailleurs. Il dut se contenter de l'hospitalité d'un berger, trop heureux d'avoir trouvé où se reposer.

Il y avait à Toulouse une communauté de Frères de la doctrine chrétienne. Excellent endroit pour se cacher!

Collet demanda à y être admis comme pensionnaire. Il expliqua au Frère directeur qu'il désirait se retirer d'un monde dont les vilénies l'écoeuraient, et que, disposant de 4,000 francs de rente, il les consacrerait volontiers à l'établissement.

On l'accueille avec joie. Ses connaissances religieuses, dont il sait discrètement faire montre, ses manières de grand seigneur qu'il laisse transpercer ont plaidé en sa faveur. Et puis, il possède un tel art d'inspirer confiance!

**"Si vous ne portez pas votre Légion d'Honneur, je ne paierai pas votre pension".**

Un mois après son entrée, il fait confiance au Frère directeur qu'il est chevalier de la Légion d'Honneur et décoré d'autres ordres... Il lui montra les brevets lui conférant les titres qu'il se donne, brevets qu'il a réussi à se fabriquer... Il lui dit son intention d'aller toucher ses pensions et lui demande de l'accompagner chez le Receveur général du Département.

Collet exposa à ce haut fonctionnaire que, chef de bataillon en retraite, décoré de la Légion d'Honneur, etc... il serait désireux de toucher ce à quoi il avait droit et lui demanda la marche à suivre.

Aimablement, le Receveur général lui donna les renseignements nécessaires et ajouta: «Pourquoi ne portez-vous pas votre croix?»

— Mais Monsieur, cela n'est pas possible dans l'ordre auquel j'appartiens.

— Vous faites certainement erreur et votre directeur vous le dira.

Interrogé, le Frère directeur ne put que confirmer l'interdiction.

— Mon Père, se récria le haut fonctionnaire, si vous ne portez pas vos décorations, au moins la Légion d'Honneur, je ne vous paierai pas vos 15,000 francs de pension!

Collet ne pouvait espérer mieux!... Son directeur, pleinement édifié sur la valeur morale et financière de sa nouvelle recrue, lui confiait, peu après, les fonctions de... trésorier de la communauté.

**Dernière étape: Le Mans.**

L'autorité de Collet au sein de la communauté était devenue grande, aussi quand il suggéra l'utilité de faire construire un noviciat, ajoutant qu'il souscrirait une somme importante, son idée fut-elle retenue avec faveur. La propagande alla bon train; les fonds affluèrent. Quand le trésorier jugea que les fonds qu'il avait en caisse valaient la peine d'un voyage, il partit pour Montauban emportant, à titre de souvenir, l'intéressante cassette.

De Montauban, il gagna rapidement Cahors, Périgueux et diverses autres villes, puis monta jusqu'au Mans.

Là, devaient se terminer ses aventures.

Alors qu'il se croyait bien tranquille, les gendarmes vinrent l'arrêter à la grande stupéfaction des personnes avec lesquelles il se trouvait et qui avaient rarement vu un aussi parfait honnête homme, si aimable, si cultivé et si distingué!

**Mort 15 jours avant l'expiration de sa peine.**

Son procès traîna en longueur: Collet était passé par tant de villes où il fallait enquêter!...

La Cour eut la main lourde: 25 ans de travaux forcés. Il avait trente ans.

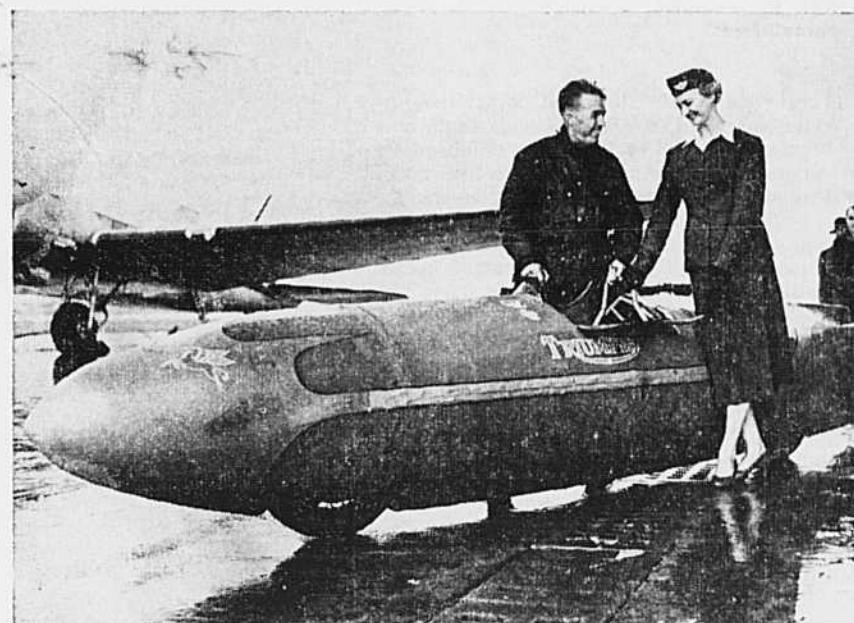
Conduit au bagne de Rochefort, il y resta 25 ans, à quinze jours près, pendant lesquels il fut un prisonnier modèle, rendant service autant que faire se pouvait à ses camarades et n'encourant jamais de punitions. Il alla jusqu'à fournir des fonds pour aider à élever l'enfant d'un garde chiourme décédé à Rochefort; car, chose extraordinaire, pendant son séjour au bagne il trouva toujours le moyen de vivre, sinon largement, du moins confortablement. Or, on ne le vit jamais recevoir d'argent

[ Lire la suite page 10 ]

**AUTOUR DU GLOBE**



Le timbre-poste, émis par la Principauté de Monaco à l'occasion du mariage récent du prince Rainier III et de Grace Kelly, représente les deux souverains en médaillons. Il comporte huit valeurs. Il ne fut mis en vente dans les trois bureaux de poste de Monaco que le 19 avril dernier, jour du mariage religieux.



Voici, sur une piste de Coventry, Angleterre, la plus rapide de toutes les motocyclettes. Elle a enregistré la vitesse horaire de 192 milles. Elle est maintenant entre les mains d'ingénieurs qui s'apprennent à la standardiser et à en établir des modèles courants. C'est un puissant moteur Thunderbolt.



A la gloire de la laine, ce char allégorique qui défile dans les rues de Londres. La laine est un produit important dans l'économie du Commonwealth.

# HISTOIRE D'UN EMPIRE

## La prodigieuse histoire de la Baie d'Hudson

par JACQUES COULON



Le domaine commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'étend par tout le pays, mais surtout dans la région ouest. Ci-dessus, un des plus gros magasins à rayons de Winnipeg est à l'enseigne de la Compagnie. Le touriste américain fait là d'amples provisions de lainage et de porcelaine.

LE DÉBUT du XVII<sup>e</sup> siècle est caractérisé, en Amérique du Nord, par d'heureuses tentatives d'établissement et, ici et là, par de nombreuses explorations menées souvent par des aventuriers dont les desseins ne dépassent pas l'enrichissement personnel. La fameuse recherche du « Passage du Nord-Ouest », amorcée un peu plus tôt par Jacques Cartier et poursuivie ensuite par d'autres explorateurs européens, devait conduire ceux-ci à découvrir les inestimables ressources de la forêt américaine en fourrures de toutes sortes. De là à songer aux fortunes coquettes que l'on pouvait naturellement tirer d'un tel commerce, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi.

L'époque était pour cela excellente. Le marché de la fourrure en Europe souffrait d'anémie. La demande était grande et, devant l'insuccès des trafiquants anglais et français à se procurer des fourrures dans les pays d'Europe septentrionale, naquit au Canada un début de traite qui devait par la suite s'organiser puissamment. Les Algonquins et les Hurons apportaient aux Français leurs pelleteries par la voie naturelle du Saint-Laurent tandis qu'un peu plus au sud, les Hollandais, remontant la vallée de la rivière Hudson, commerçaient avec les Iroquois. Par malheur, le commerce français eut une existence éphémère : il fut anéanti lorsque les Iroquois, armés par des Blancs, détruisirent les villages hurons et algonquins, tuant les habitants. C'est alors que 2 Français, des Groseilliers (1) et Radisson, malgré l'interdiction du Gouverneur, s'avisèrent de reprendre par leur propre compte le commerce des fourrures au cours de deux expéditions auprès des Indiens Cris et Hurons qui avaient fui dans la région des Grands Lacs. En 1660, ils étaient de retour à Québec et des Groseilliers s'embarquaient à destination de la France afin d'y trouver quelque aide financière. Son ambition n'était autre que d'établir un commerce régulier entre la France et la Baie d'Hudson, mais hélas, toutes ses démarches furent vaines et il reprit tristement le chemin du Canada.

À bout de ressources, des Groseilliers et Radisson se tourneront vers Boston, puis en Angleterre, directement à Charles II... Celui-ci les écoutera clairement, leur accordera l'aide dont ils ont besoin pour une première expédition et, en juin 1668, Radisson et des Groseilliers s'embarquent sur 2 navires de la Marine Royale, le *Eagle* et le *Nonsuch*. Ils débarquent à la Baie James, construisent un fort et, l'année suivante reviennent à Londres, leurs deux navires emplies de fourrures. C'est le succès, et, le 2 mai 1670, le roi d'Angleterre accordera une charte royale à la nouvelle « Compagnie d'Aventuriers d'Angleterre » commerçant dans la Baie d'Hudson.

Il revenait au mérite de deux Français d'avoir créé la plus ancienne compagnie du Canada et l'une des plus puissantes d'Angleterre...

Le domaine de la nouvelle compagnie comprenait à peu près tout le territoire du Canada actuel, si l'on excepte les Provinces Maritimes, une partie des Territoires du Nord-Ouest et la côte du Pacifique. Le

*L'histoire de la célèbre Compagnie se situe dans l'aventure plus vaste et plus prodigieuse encore des coureurs-de-bois français et des explorateurs anglais. — Son domaine comprenait à peu près tout le territoire du Canada actuel, si l'on excepte les Provinces Maritimes, une partie des Territoires du Nord-Ouest et la Côte du Pacifique. — Cet empire traitait d'égal à égal avec les plus puissants, faisait ses propres guerres, établissait ses propres alliances. — Aujourd'hui, l'activité de la Compagnie s'exerce exclusivement dans le champ du commerce.*

commerce fut prospère durant les premières années et, en 1685, il y avait plusieurs forts de construits autour de la Baie d'Hudson et de la Baie James, mais la traite ne se faisait pratiquement pas dans l'intérieur des terres. Les Français de Québec et de Montréal ne furent pas sans vouloir concurrencer les marchands de fourrures anglais et une période de rivalité brutale commença. En fait, les rivalités pour la suprématie du commerce des fourrures au Canada, ne cessèrent qu'en 1821 mais, sous les coups du Chevalier de Troyes, qui avec quelques soldats français et des rangers s'empara de presque tous les postes anglais, et après l'anéantissement dans la Baie d'Hudson de la flotte de commerce par Le Moine d'Iberville, le trafic des fourrures était pratiquement réduit à rien. Le Traité de Ryswick, en 1697, devait apaiser pour un temps les querelles, mais la compagnie était au bord de la ruine. A cette même époque, un gouverneur local était nommé au poste de York Factory, près de l'embouchure de la rivière Nelson, et sous l'impulsion des hauts fonctionnaires de la compagnie résidant à Londres, une vaste campagne de prospection vers l'intérieur des terres était entreprise et devait être menée avec succès durant de longues années. Elle avait évidemment pour but essentiel de découvrir de nouveaux territoires, mais aussi d'inciter de nombreuses peuplades indiennes à tenter parfois de longs et dangereux voyages pour aller offrir leurs fourrures aux postes de la Baie d'Hudson. Il fallait également pacifier certaines tribus, en protéger d'autres par l'édification de nombreux forts et surtout, rivaliser de nouveau, avec d'audacieux aventuriers français qui, sous la conduite d'un homme extraordinaire, La Vérendrye, organisaient dans les prairies de l'Ouest un commerce prometteur.

Voyageant seuls ou quelquefois accompagnés d'un sauvage, des hommes d'une grande audace comme James Knight, Henry Kelsey, Anthony Henday et bien d'autres, entreprirent de pénibles et longues randonnées que l'hostilité des indigènes et les difficultés naturelles d'un pays totalement inconnu rendaient d'autant plus périlleuses. Le plus célèbre d'entre eux, Samuel Hearne, homme d'une intelligence et d'un courage exceptionnels, fonda en 1778, Fort Prince of Wales, et les relations de son voyage dans la région

**La Compagnie maintient des postes de traite dans les régions arctiques. Le ravitaillement s'effectue par mer. On voit ici des Esquimaux au service de la Compagnie procédant au déchargement des marchandises. — Ci-contre. Des Indiens viennent vendre à l'un des postes des peaux de loups et de renards abattus par eux.**



de la rivière Coppermine sont encore lues de nos jours.

Du strict point de vue commercial, les explorations de ces hommes ne furent pas toutes aussi fructueuses qu'on l'avait escompté, mais elles eurent pour effet d'augmenter largement les connaissances géographiques et ethnographiques du continent nord-américain.

Un tournant important dans l'histoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson fut sa fusion, en 1821, avec la Compagnie du Nord-Ouest, mais auparavant, la compagnie vécut une période extrêmement troublée au cours de laquelle la violence, les saisies illégales furent affaires courantes... La Compagnie du Nord-Ouest, constituée en 1784, groupait les intérêts de plusieurs trafiquants canadiens et écossais établis à Montréal. Ils avaient pris la relève des hommes de la Vérendrye, voyageaient hardiment d'un océan à l'autre et défiaient le monopole et la charte royale de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Un homme prestigieux, Alexander Mackenzie, dirigeait ce groupement dont les hommes commerçaient auprès des Indiens avec du rhum et des alcools frelatés... Ses tentatives de s'assurer du contrôle de la route de la Baie d'Hudson, puis d'absorber la grande compagnie rivale en faisant acheter par personnes interposées un maximum de parts, échouèrent toutes et, en 1821, la plupart des membres de la Compagnie du Nord-Ouest, fatigués d'une compétition sans espoir, s'associaient avec l'Hudson Bay.

En même temps qu'une tranquillité relative, cette entente marquait le début d'une ère de grande prospérité. La Compagnie de la Baie d'Hudson s'organisait de nouveau, construisait un plus grand nombre de postes de traite et y maintenait régulièrement un personnel sélectionné tandis qu'elle établissait autour de chacun d'eux, à ses propres frais, plusieurs familles indiennes et métisses. Un comité suprême, constitué d'un Gouverneur, d'un Gouverneur-Adjoint et d'un certain nombre d'officiers, [Lire la suite page 10]



# ÉDITH PIAF, vedette sans âge de la chanson réaliste

par CHARLES MONTAIS

« **Q**UEL ÂGE A-T-ELLE ? »  
— Oh, elle doit être assez vieille...

Ça lui était bien égal, à elle. — Du jour de mes débuts, dit Edith Piaf, on m'a donné la quarantaine alors que je portais la marque de ma courtoise et garce de vie.

Devant le grand rideau de la scène, tassée par ces projecteurs qui la frappaient d'en haut, pour marquer davantage encore son visage souffreteux, elle semblait ratatinée, ravagée d'excès, de larmes et de durs travaux. Aujourd'hui qu'elle a vraiment 40 ans tout juste, elle paraît dix ans de moins que dans le temps.

On la voit chez les grands couturiers, chez les grands coiffeurs. Elle vit enfin autant pour elle-même que pour sa carrière. Pour la première fois elle s'efface, elle vit en coulisse.

Elle chante beaucoup moins qu'avant, et préfère se consacrer de plus en plus à la composition de chansons. Edith n'a plus à se presser et prend tout son temps. D'ailleurs, il lui suffit de se prouver ses possibilités à elle-même : c'est ainsi que cette grande actrice n'a joué au théâtre que deux fois : rongée d'amertume dans la chambre d'hôtel sordide du *Bel Indifférent* (rôle qu'Anna Magnani, son interprète en Italie, jugea l'un des plus éprouvants de sa carrière); et cousette naïve dans la soupente de *La P'tite Lili*.

— Enfin on commence à raconter moins d'idioties sur mon compte, dit-elle en faisant allusion à cette demi-retraite.

Que n'a-t-on pas écrit en effet sur Edith Piaf ! Qu'elle sortait d'une « maison », qu'elle avait été gravement impliquée dans le meurtre de son patron Louis Leplée, qu'elle est bossue, et dieu sait quoi encore. En son temps, son idylle avec Marcel Cerdan fit autant de bruit que l'affaire Bergman-Rossellini, mais bien peu de journaux ont mentionné la demi-douzaine d'orphelins de guerre qu'elle a recueillis depuis qu'elle se sait arrivée sur la longue route.

Une route qui prit son départ dans cette interminable rue grise, sans arbres, longue comme un jour sans pain, la rue de Belleville, où elle naquit par accident, le 19 décembre 1915.

Sa mère chantait dans les cours et dans les cafés, et l'abandonna à 2 mois. Son père était acrobate sur les boulevards. Avec un tel départ dans l'existence, il y avait un drôle de chemin à faire pour arriver quelque part. Mais avec la foi...

Le public snob, qui appartient lui aussi au large éventail des admirateurs d'Edith, ricana lorsque pendant la guerre elle introduisit dans son répertoire des chansons d'inspiration religieuse.

— J'ai toujours cru, simplement à cette époque j'ai osé les faire. Comment n'aurais-je pas cru, alors que ma vie a commencé par un miracle ?

Edith n'avait pas trois ans que ses yeux larmoyèrent et rougirent sous l'effet d'une conjonctivite. Nerveuse, exaspérée, l'enfant refusait de se laisser soigner. Puis elle n'y vit plus du tout. L'acrobate Louis Gassion vit sa petite fille devenir aveugle le jour même où il décrochait un numéro dans un cirque ambulante, et, le désespoir au coeur, il confia Edith à sa belle-mère qui habitait près de Lisieux.

En août 1919 se déroula un grand pèlerinage de blessés et de veuves de guerre. Edith y assista, dans les bras

de sa grand-mère, suppliant sainte Thérèse de lui rendre la vue. Dix jours plus tard, Edith poussait un grand cri, au milieu d'un radieux après-midi d'été :

— Grand-mère ! Je vois la lumière !

Sainte Thérèse n'a plus jamais quitté Edith. Longtemps, elle l'accompagna sous la forme d'une petite médaille. Depuis quelques années, la sainte est représentée par un objet d'art de verre finement ciselé, tiré à un exemplaire unique.

Louis Gassion emmena alors l'enfant dans sa vie vagabonde, et Edith connut toute la misère et la splendeur du cirque. Mais l'engagement de son père se termina bientôt, et le domaine

chanson, ou que j'étais éteinte, je n'avais qu'à les regarder. « Ça » revenait.

Paris ne couchait pas encore, comme elle le chantera plus tard, sur les chansons de cette fille maigrichonne, mal bâtie, au teint plombé, aux vête-

*Celle qui devait devenir la plus grande chanteuse réaliste du demi-siècle débuta dans la vie par un miracle. — Ses succès, tant en Amérique qu'en Europe, ont valu une brillante revanche à la petite fille des rues. Son art, pathétique et agressif, va droit au coeur.*

Edith, qui n'avait plus rien à apprendre des côtés moches de la nature humaine, allait refuser avec une épithète bien assaisonnée, mais l'homme la prévint :

— Si tu viens chanter ce soir dans mon cabaret de la rue Pierre-Charon, dans ton ciré et ton béret noir, tu auras encore cent sous.

Louis Leplée, propriétaire du « Gerny's », allait être sa première chance, son premier ami, et davantage encore. Quand Edith arriva, plus pâle et étriquée que d'ordinaire, dévorée de peur, Leplée fit braquer sur elle tous les projecteurs. La misère venait d'entrer dans cette boîte mondaine avec cette gosse qui se conduisit comme plus tard Brassens chez Patachou : en animal hargneux et traqué.

Quand Simone voulut faire la quête, on le lui défendit, et un maître d'hôtel tendit à Edith un plateau d'argent, la poussant vers la salle. Le jeune prince Farouk d'Égypte, fils du roi Fouad, futur roi détrôné et déjà nocœur impénitent, jeta négligemment sur le plateau, mais en guettant les réactions d'Edith du coin de l'oeil, un billet de mille. La gosse regarda la coupure avec méfiance, puis se gratta la tête.

— Je n'avais jamais vu un billet de mille, dit-elle depuis. J'ai cru qu'on me faisait une blague.

De ce soir-là, Edith devint la Môme Piaf, du nom de ces moineaux parisiens, toujours affamés et effrontés. Lorsque Louis Leplée fut assassiné six mois plus tard, Edith fut terriblement secouée, mais elle commençait à être connue. Autour d'elle, autour de sa silhouette souffreteuse qu'elle eut l'intelligence de conserver aussi dépouillée que du temps où elle chantait dans les cours, se formait la « franc-maçonnerie du réalisme poétique » : les paroliers et compositeurs d'Edith Piaf : Raymond Asso, Marguerite Monnot, Henri Contet, Charles Aznavour, Michel Emer, Louiguy. Le splendide tandem Asso-Monnot lui offrit la chanson de sa gloire naissante : *Mon Légionnaire*.

— Je l'ai toujours détestée, cette chanson, répète Edith. Elle m'horripile et me fiche le cafard, mais je sais qu'à chaque fois le public me la réclamera.

Dans sa vie, pourtant, Edith connaît un amour heureux et paisible avec Paul Meurisse, ce faux dur de l'écran, qui sera son refuge pendant toutes les années de guerre, lorsqu'elle fut requise par les Allemands pour aller chanter dans les camps de prisonniers, et prit sur l'avenir le risque d'accepter, afin de se transformer en boîte à lettres pour les candidats à l'évasion.

Son public le comprit, puisque nul ne lui reprocha à la Libération ses voyages en Allemagne. Elle devint au contraire la vedette No 1 de la chanson française, et la première, après Maurice Chevalier, à obtenir une gloire [ Lire la suite page 20 ]



EDITH PIAF, qui dépasse maintenant la quarantaine, jouit un peu de la vie en écrivant des chansons et en lançant des artistes nouveaux.

d'Edith s'étendit à tous les pavés de Paris. Elle fit comme sa mère, et chanta au hasard de cette immense scène. Un soir de 14 juillet, elle connut son premier succès. Si elle n'était pas encore en noir, mais en robe de piqué blanc, ses chansons étaient déjà très sombres : *La Fiancée du Démon*, et *J'ai l'cafard*. Edith ne savait encore rien de l'art de la chanson, mais elle avait déjà cette voix rocailleuse en laquelle les faubourgs se reconnaissent, parce qu'elle exprimait leurs propres sentiments.

— Quand je ne sentais plus une

ments froissés, mités, élimés. Un jour, elle chantait un refrain de Jean Lenoir, l'auteur de *Parlez-moi d'amour* :

— Elle est née comme un moineau,

Elle vit comme un moineau,

Elle mourra comme un moineau !

On s'attroupait, jusqu'à bloquer la circulation. D'une grosse voiture américaine sortit un homme vêtu avec une élégance recherchée. Il vint se placer au premier rang, et écouta. Puis il jeta cent sous dans le crasseux béret basque de Simone, l'amie d'enfance qui faisait la quête pour Edith. Cent sous, à l'époque, c'était un petit capital.

# La GUERRE des INSECTES

par MAURICE MARSAN

**IL FAUT FAIRE LA CHASSE AUX MOUCHES** parce que ce sont des insectes nuisibles. Détruisez-les! Ne les faites pas souffrir car alors le regard de désapprobation que vous lancera votre petite soeur sentimentale sera justifié.

## Pourquoi il faut tuer les mouches.

Les mouches ne mordent pas, elles piquent. Elles piquent au moyen d'une trompe minuscule et aspirent le sang. Comme elles transportent quantité de germes et d'infections, elles peuvent inoculer à l'homme différentes maladies: diarrhée, entérite, typhoïde, gangrène, anthrax, diphtérie, etc. La mouche est notre ennemie No 1.

La mouche ne vit que quelques semaines mais moins de quatorze jours après son éclosion, elle pond à son tour de 600 à 900 oeufs. C'est effrayant! Ainsi un couple de mouches qui naîtrait en avril et qui serait capable de vivre jusqu'en août, aurait une progéniture de 190 millions de mouches... suivis de 12 zéros!

Rien que deux mouches donc, capables de vivre cinq mois, pourraient mettre au monde tant de petits que la terre entière serait recouverte d'une épaisse couche de ces insupportables insectes!

## La lutte contre les mouches.

Les mouches naissent et se reproduisent sur les ordures ménagères. La première façon efficace de lutter contre elles, c'est d'être propre. On a calculé qu'une livre de fumier peut donner naissance à 2,400 mouches!

Ceux qui font la guerre peuvent s'y prendre de deux manières: l'offensive ou la défensive. Dans la guerre contre les mouches, il en va de même. La méthode défensive consiste à employer des moustiquaires qui protégeront contre les piqûres de ces terribles insectes. Mais comme il y a toujours quelqu'un qui laissera la porte ouverte, les mouches finiront quand même par pénétrer dans la pièce protégée, et il faut songer à autre chose.

On passe alors à la méthode offensive; on attaque les mouches. Pour ce faire, on emploie des insecticides qui détruisent et les mouches et leurs oeufs.

Le plus curieux des insecticides est le « tabac des moustiques » employé par les Chinois et qui consiste en un mélange de bois résineux que l'on fait brûler lentement. Le plus connu, et le plus efficace pour le moment, est l'insecticide D.D.T. (dichloro-diphényl-trichloro-éthane). Malheureusement, si ce produit que l'on vaporise dans les pièces est néfaste aux insectes, son pouvoir ne dépasse pas 3 mois. Après, il faut recommencer. — Et cela coûte cher.

*Vous avez peut-être une petite soeur au coeur sensible qui vous regarde de travers quand vous tuez une mouche en l'aplatissant de la main sur le mur. Ayez la conscience en paix; vous n'êtes pas une brute.*

*Entendons-nous! Vous n'êtes pas une brute si vous tuez la mouche capturée d'un coup bien appliqué. Vous en êtes une si vous la faites souffrir, si vous lui arrachez par exemple les ailes pour la laisser courir lamentablement.*

## Le laboratoire anti-mouches.

Aussi, les recherches contre les mouches continuent-elles. En Amérique, où l'on a le culte de la propreté et de l'hygiène, la science fait aux insectes en général, et aux mouches en particulier, une guerre sans pitié. Dans les laboratoires de Hamarville (Pennsylvanie) on procède à des essais comparés de tous les insecticides existants et si l'on y conserve des mouches vivantes, c'est pour mieux apprendre à les tuer.

Ces laboratoires, équipés d'un matériel technique ultra-moderne, possèdent des chambres d'incubation où l'on pratique l'élevage des mouches, ce qui est plus économique que de les capturer vivantes. Pour les faire naître, il suffit de déposer des oeufs dans un milieu de culture (déchets d'origine ménagère) et de sceller le tout dans des bocaux que l'on place dans une salle où règne le conditionnement d'air. Les oeufs deviennent larves, les larves chrysalides, et les chrysalides mouches adultes. Cette métamorphose s'opère en une dizaine de jours.

On les laissera vivre pendant quelques jours, le temps qu'elles pondent leurs oeufs (ces oeufs devant servir à de nouvelles incubations). Puis les mouches sont envoyées à la chambre à gaz où on expérimente les nouveaux insecticides.

L'opération achevée, on recueille les mouches mortes et vivantes et on les compte. Comme on en met 600 par chambre, le triage est vite terminé.

Le pourcentage des cadavres et des insectes qui ont survécu est alors établi et permet de se rendre compte de la qualité de l'insecticide.

La lutte contre les mouches est donc une affaire très sérieuse. Croire que ces bestioles ne sont qu'embêtantes est une erreur qui peut coûter cher et dans laquelle il ne faut pas persister. Tuer une mouche n'est pas un jeu barbare, c'est une nécessité qu'il faut considérer au même titre qu'un nettoyage.

## Comment les insectes se défendent.

Si vous avez le coeur sensible, pensez que les insectes sont armés pour lutter efficacement contre qui les attaque. Si la guerre de l'homme contre les insectes est aujourd'hui scientifique, celle que se font les

insectes entre eux a gardé tous les mystères de la nature.

Car les insectes pour se défendre ont des moyens bizarres. Il existe au Brésil des papillons aux couleurs voyantes qui sont un aliment apprécié par les oiseaux. Croyez-vous que ces papillons se défendent en prenant la fuite à tire-d'aile? Non, c'est plus compliqué.

Quand on les saisit, ils produisent un liquide jaune qui sent mauvais et qui a le don de faire battre en retraite ceux qui les attaquent. D'autres papillons, qui ne sécrètent aucun liquide, sont capables de prendre la forme de ceux qui en sécrètent et trompent ainsi leurs ennemis! Même les savants entomologistes s'y laissent prendre et doivent faire attention pour distinguer les deux espèces.

La plupart des insectes ont l'art de se déguiser d'une façon vraiment remarquable. Ce moyen de défense est propre à toute une série d'animaux inférieurs. Voyez le caméléon qui change de couleur selon le milieu dans lequel il se trouve et, dit-on, suivant son humeur. Quant aux crapauds et aux crabes, ils parviennent à ressembler aux cailloux sur lesquels ils se posent au point qu'il n'est pas possible de les apercevoir.

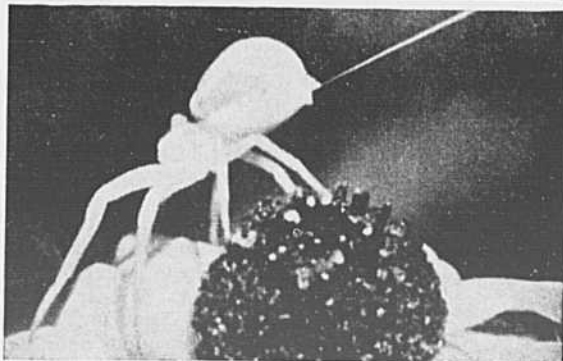
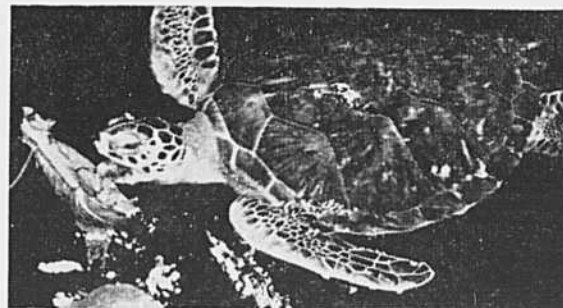
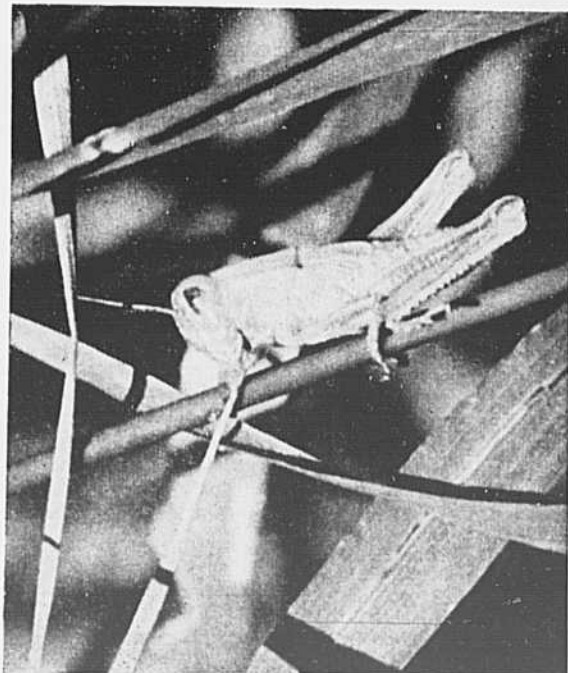
Il y a plus fort! Certains insectes ont l'aspect de brins de bois mort. Nos jardins zoologiques en possèdent et c'est un étrange spectacle que de voir, dans le bocal où ils sont emprisonnés, bouger tout à coup ces « phasmes » qui sont exactement semblables aux brindilles sur lesquelles elles se trouvent posées. Cela a quelque chose d'effrayant et l'on imagine l'impression que doit ressentir un Colonial quand il dépose innocemment la main sur ce qu'il croit être des branches et qu'il s'aperçoit brusquement que ces branches s'agitent, vivent, sont en fait d'horribles petits monstres.

D'autres insectes, au lieu de se camoufler, cherchent à faire peur.

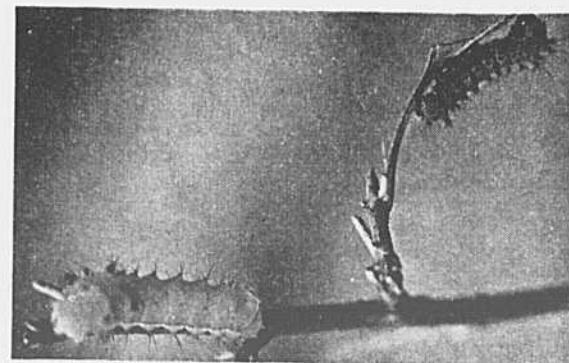
Ainsi le « fulgon », qui est un cousin des cigales, possède une tête qui reproduit à une échelle minuscule celle de l'alligator. Un crocodile de 2 pouces! D'après certains savants, la nature a donné au « fulgon » cette tête de saurien pour effrayer les oiseaux.

Toutefois, les insectes qui font peur sont beaucoup plus rares que

[ Lire la suite page 25 ]



La loi de la survie de l'individu est une loi universelle. Voyez ces animaux, tous dans une attitude défiante, ils devront se battre ou ruser pour avoir le privilège de garder encore quelques heures, quelques jours, une vie bien précaire sous le soleil. Consolons-nous, toutefois, car à l'état naturel, les animaux sont beaucoup mieux pourvus que les hommes pour se défendre et pour attaquer.



# DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

## GENE TUNNEY, L'ANCIEN CHAMPION MONDIAL DES POIDS-LOURDS, DONNE SA CONCEPTION DU RIGIDE ENTRAÎNEMENT D'UN BOXEUR

*L'entraînement est la base du succès dans le sport. Selon les individus il peut varier, néanmoins certains principes sont intangibles. Il est absolument nécessaire de suivre un régime. Chaque athlète doit assumer lui-même ses responsabilités pour demeurer en bonne santé. Il devrait, pendant une saison entière, se dresser contre la tentation d'un « bon temps » trop coûteux. Et c'est ici qu'entrent en jeu la fermeté de caractère et la puissance de la volonté. Le boxeur professionnel moyen, qui n'est sûrement pas d'un caractère plus élevé que l'athlète moyen de tout autre sport, pratique la continence. Non par idéalisme exceptionnel, mais il veut simplement gagner ses combats et ramasser de l'argent.*

A nos jeunes athlètes de bien comprendre et de suivre ces précieux conseils de l'ancien champion du monde des boxeurs poids-lourds, retiré non défait au mois d'août 1928, Gene Tunney, aujourd'hui millionnaire, qui nous accorda, le plus aimablement, une entrevue d'une heure, lors de sa récente visite, au Forum.

De nos jours, la majorité des champions durent moins longtemps que jadis. Quelle en est la raison? Les accommodements qu'ils prennent avec leur entraînement. Il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur les résultats obtenus dans les divers sports, pour se rendre compte que les carrières se prolongeaient bien davantage. Le coupable, en l'occurrence, c'est le laisser-aller qui préside au régime.

Certes, on ne saurait généraliser. Il est des athlètes qui durent et étonnent. Maurice Richard, Emile Bouchard, Dit Clapper, Aurèle Joliat appartiennent à cette catégorie, au hockey.

En boxe, ils sont des plus rares. Pour un champion qui défend, pendant des années, son titre glorieusement, combien s'effondrent au premier assaut, après avoir donné les plus belles espérances! Ceux-ci avaient autant de qualités que certains athlètes légendaires, mais ils ont trouvé que les plaisirs de la vie avaient plus d'attrait que les rigueurs de l'entraînement.

Rappelez-vous certain champion, aussi brillant que sympathique, qui sembla invincible pendant plusieurs années. Les sceptiques s'en servaient comme exemple: « Il ne se prive de rien, il mène la vie joyeuse et cela ne l'empêche pas de gagner les épreuves classiques! »

Ceux qui savent et comprennent répondaient: « Oui, mais... patience et attendons la fin! »

Le malheureux, qui aurait pu continuer à nous émerveiller, pendant des années, n'est plus que l'ombre de lui-même.

On ne peut pas mener de front le plaisir et le travail, ce dur entraînement. Ce sont là deux parallèles qui, comme toutes les parallèles qui se respectent, ne doivent jamais se rejoindre. Celui qui, un jour, aura quitté la route de l'entraînement et du régime sévère, sera bien obligé d'en subir les conséquences désastreuses.

Le succès est suffisamment agréable pour que ceux qui l'obtiennent, cherchent à le conserver. Il exige des sacrifices, ce qui est normal. Mais il est sans pitié pour ceux qui la considèrent comme un dû.

Le sport est la seule branche de l'activité où, à part quelques exceptions, les hommes sont égaux et où ils ne doivent rien à la protection ou au favoritisme. C'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle il mérite d'être aimé. Là, à chacun selon ses oeuvres. Tous sont

au même point, avec les mêmes chances au départ. A la classe de parler. Mais il ne suffit pas d'avoir la classe, il faut savoir la conserver.

Trop d'athlètes s'imaginent qu'un apéritif par-ci, une veillée par-là, même pour fêter une victoire, ne gêneront en rien la suite de leurs exploits. Ils sont tout étonnés, au bout de quelque temps de ce régime, de constater que leurs muscles deviennent mous et refusent d'obéir au cerveau. La détente semble coincée.

Le champion repentant revient à son travail avec tout son coeur. S'il est jeune, s'il n'a pas commis trop d'écarts, peut-être reconquerra-t-il la forme. Mais s'il récidive, ce sera la déchéance. On comptait sur lui, il avait tout pour réussir. Il a accompli quelques exploits sans lendemain.

A nos jeunes athlètes de bien comprendre ces principes, qui sont à la base de la renommée. Qu'ils sachent combien leur métier exige de sacrifices, combien il accumule les obstacles! Qu'ils n'hésitent pas à entreprendre l'assaut, s'ils se croient assez opiniâtres pour vaincre! Mais s'ils n'ont pas la fermeté de caractère nécessaire, ils n'ont rien à faire dans le sport professionnel, où ils ne dépasseront jamais, quelle que soit leur valeur, le rang de l'honnête médiocrité!

Oui, mais... Comment doit-on s'entraîner? Est-ce un travail de tous les instants? Que faut-il faire?

Il nous semble intéressant de le demander au gentilhomme Gene Tunney:

« On m'a souvent demandé quelle était la méthode qui me réussit le mieux. J'attachais la plus grande importance au travail de route. J'aimais parcourir des milles et des milles. Les entraîneurs qui m'accompagnaient, cherchaient un endroit pour s'arrêter, parce qu'ils étaient exténués. Je ne sentais pas l'effort ou, du moins, je n'en étais pas incommodé.

« Je cherchais à me fatiguer sagement, d'une bonne fatigue, qui me permettait de dormir ensuite sans trouble, d'un sommeil de plomb. Quand je courais ou que je marchais, je m'amusais à faire sans cesse de la boxe contre mon ombre. La vitesse n'a jamais été une obsession pour moi. Ce fut assez pour moi de sentir que j'étais assez fort sur mes jambes et de me rendre compte que mon appareil respiratoire n'était pas en danger d'être embarrassé. Le soleil, l'air frais, une nourriture saine et abondante, voilà ce qui fait des pugilistes.

« Je vous donnerai quelques renseignements sur les méthodes que j'employais, de préférence, pour obtenir la forme physique et combative. Lorsque j'étais débutant, avec l'unique pensée que je pourrais, quelque jour, devenir un bon boxeur, sans plus, je m'en-

traînais d'après un système à moi qui n'avait rien de très scientifique.

« Certes, je savais qu'il était élémentaire d'être vigoureux, de vivre un existence tranquille, décente et naturelle, mais j'avais déjà livré quelques combats, chez les mi-lourds, que je n'avais encore qu'une très vague idée sur les différents principes à adopter pour la meilleure culture du corps.

« L'entraînement n'a rien de commun avec la mécanique. Un organe qui claqué dans une machine est mauvais. Il n'en est pas de même avec l'organisme humain. Et je ne saurais trop insister sur ce point, sur lequel je prie de réfléchir les nombreux jeunes gens qui, cherchant le succès dans la boxe, s'imaginent qu'en suivant une série de règles, le progrès viendra d'une façon plus ou moins automatique. Or, je leur dis franchement: tôt ou tard, ils souffriront d'une amère désillusion.

« Vous ne pourrez envisager, avec quelque confiance, l'idée d'acquérir l'habileté au combat que lorsque vous aurez découvert, et que vous serez convaincu vous-même, que le moindre acte doit aboutir à votre amélioration physique.

« C'est par la pratique de ceci et de cela que vous ferez de mieux en mieux, non seulement pour votre corps, mais, ce qui est aussi capital, pour votre esprit. Ce que nous appelons la perfection combative tient autant de la perfection mentale que de la perfection physique.

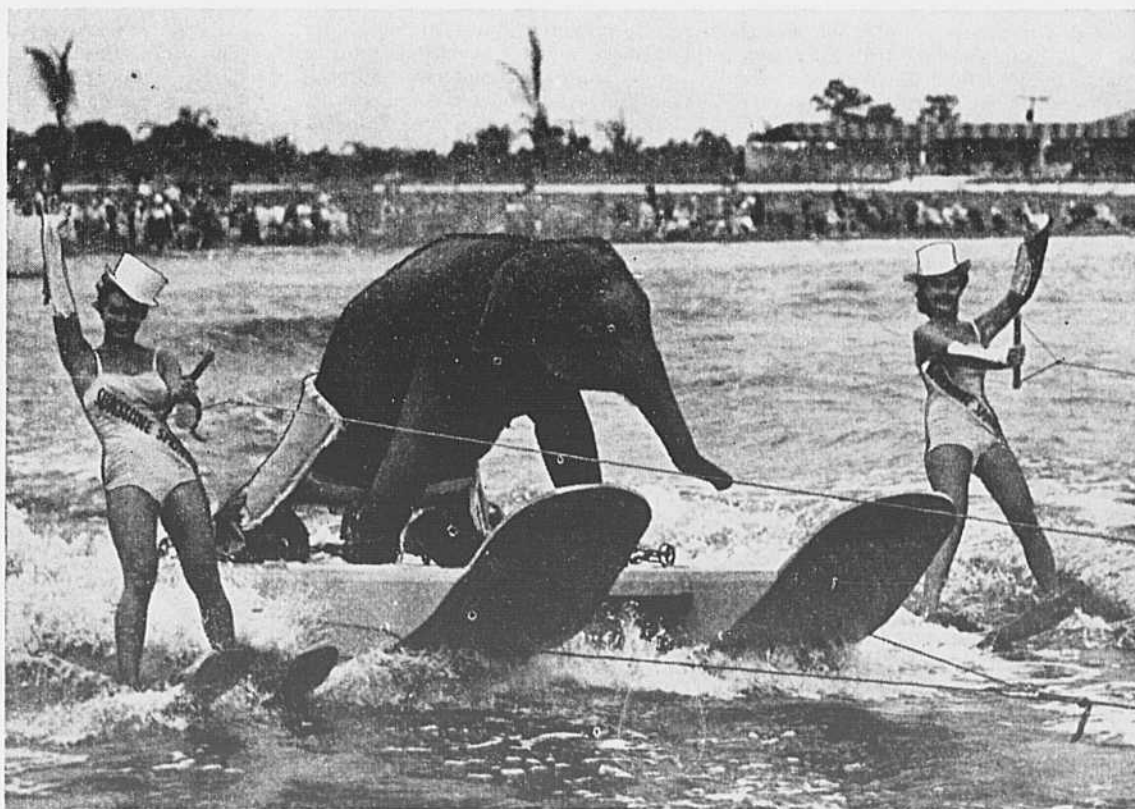
« Lorsque je me mis dans les mains d'un bon gérant et que, pour la première fois, je fis connaissance avec un camp d'entraînement régulier, ce n'était pas avec l'idée d'obtenir plus de force, c'était uniquement dans le but de trouver le meilleur moyen de conserver cette force, dont la nature a bien voulu me doter, et d'apprendre la meilleure façon de l'employer, avec efficacité.

« Lorsqu'il combat, le garçon réellement vigoureux compte bien peu, s'il ne sait pas utiliser sa vigueur.

« Quand je n'étais qu'un placide enfant, j'avais, autour de moi, la réputation de posséder une endurance tout à fait remarquable. J'en étais fier et heureux, et j'avais quelque prétention.

« Mais mon gérant me prouva, dès nos premières relations, que même un taureau humain ne peut pas toujours se frayer un passage. Et pourtant, j'avais déjà livré un certain nombre de batailles.

« Une tape sur le menton et votre Goliath est renversé. La belle affaire d'être fort, si vous ne savez pas vous servir de vos qualités! C'est pourquoi la boxe doit être considérée [ Lire la suite page 25 ]



Les belles et la bête, qui n'est pas bête du tout! "SUNNY", un éléphant de trois ans, 1,300 livres, est le premier pachyderme à faire du ski aquatique. Les skis sur lesquels se place "Sunny" mesurent 15 pieds de longueur et 2 pieds de largeur. Il se laisse bercer gracieusement sur les eaux ensoleillées de Sarasota, Floride. Il semble être sûr de son affaire! Ses propriétaires l'ont assuré au montant de \$4,000, au cas où surviendrait un accident grave, au cours de ses performances. Les deux skieuses qui l'accompagnent, BARBARA LANEY, à gauche, 17 ans, et JOAN DAMPIER, 19 ans, sont émerveillées de l'assurance de la bête. A coup sûr, le ski aquatique est un sport d'extérieur moins dangereux que celui de "l'auto-stop", des voyages effectués sur le bout du pouce, que pratiquent un trop grand nombre de jeunes filles et femmes de nos jours! "Sunny" se contente d'un gracieux sourire de ces deux filles d'honneur!

21 MAI

## Fête de Dollard des Ormeaux

PARMI les colons que recruta, en 1657, M. de Maisonneuve, se trouva Adam Dollard, « retiré du service actif à la suite de difficultés survenues dans son régiment ». Il était âgé de 22 ans. Le 18 novembre 1657, il signait à Ville-Marie un acte notarié. En 1658, il est qualifié de « volontaire », puis « commandant » et parfois de « simple officier ». Le 4 octobre 1658, il est parrain de la fille de Lambert Closse. Ayant reçu un terrain situé à l'est de l'île, Dollard se mit en société avec M. Picoté de Belestre, en 1659, en vue d'en assurer plus vite le défrichement et la culture; à son décès, son associé, qui lui avait fait quelques avances, entra en possession de sa part.

Au printemps de 1660, on connut le dessein des Cantons Iroquois, décidés à exterminer les colons par une attaque générale et simultanée. De son côté, le jeune Des Ormeaux forme le hardi projet de marcher au-devant des assaillants avec une troupe de braves volontaires: M. de Maisonneuve l'approuve et lui promet les armes nécessaires ainsi qu'à ses compagnons. Munis des sacrements, tous formulent ce serment: « Je jure de combattre jusqu'à la mort et de ne jamais reculer devant l'ennemi ».

Le lendemain, 19 avril, la troupe monte en canots. A la hauteur de l'île Saint-Paul (Île-des-Sœurs), elle rencontre un parti d'Iroquois. On leur fait la



chasse; mais ils gagnent la rive et les bois, après avoir essuyé une décharge: Nicolas Duval est tué; leur canot ayant chaviré, Mathurin Soulard et Blaise Tuillé se noyent. On ramène leurs corps à Ville-Marie pour la sépulture. Trois autres les remplacent sur-le-champ. Ayant franchi le lac Saint-Louis, les glaces les arrêtent, huit jours, aux rapides de Sainte-Anne; puis ils traversent le lac des Deux-Montagnes et, le 1er mai, atteignent le pied du Long-Sault; sur la colline, à deux cents pas, se dresse un fortin entouré de pieux que l'on s'empresse de fortifier par des abatis d'arbres. Un chef algonquin, Mitiwenney, avec trois des siens et un chef huron, Anahotaha, avec 36 guerriers venant des Trois-Rivières, vinrent se joindre aux Français. Après quelques jours paraissent des éclaireurs iroquois, dont trois échappent à la fusillade et vont avertir une armée de 300 Onnontagués. Ceux-ci se présentent à l'attaque, le lendemain, surprenant leurs ennemis sur le bord de la rivière et ils les forcent à rentrer au fort sans leurs ustensiles de cuisine. Aussitôt Dollard ordonne de prier « en français, en algonquin, en huron ».

Après plusieurs attaques inutiles, les assiégeants envoyèrent des messagers avertir 300 des leurs, qui les attendaient sur le Richelieu; puis ils empêchèrent les Français d'aller chercher de l'eau à la rivière et ils supplièrent les Hurons de sauver leur vie en désertant le fort: ces fuyards donnèrent avis du petit nombre des défenseurs: 22 seulement.

A l'arrivée des combattants du Richelieu, les cris de guerre et de mort retentirent: ce furent trois jours de carnage. Dollard chargea un gros mousquet, l'arma d'une fusée, mais une branche le relança des pieux dans le fort où il éclata en tuant plusieurs Français; l'ennemi envahit l'enceinte et acheva le massacre des braves du Long-Sault. Puis il renonça à l'attaque contre Ville-Marie et les autres places de la colonie.

La Nouvelle-France était sauvée.

### Une mise au point

La ville d'Alma, par l'intermédiaire de la Ligue de Moralité, décidait dernièrement d'épurer ses kiosques à journaux, mais sans viser aucun périodique en particulier, pas plus *Allo Police qu'ici Montréal, Confidentiel* ou *Crime et Châtiment* que nous mentionnions dans notre chronique des "4 coins du Québec" du 21 avril dernier.

## HISTOIRE D'UN EMPIRE [ Suite de la page 6 ]

représentant les actionnaires et les propriétaires de la compagnie, dirigeait de Londres les affaires générales. En 1839, un Gouverneur était nommé pour le Canada et 40% des parts de la compagnie réparties entre ses plus importants fonctionnaires.

Peu de temps après, sur les conseils de Sir George Simpson secondé par un groupe d'officiers hautement qualifiés, la compagnie encourageait de nouvelles explorations. Ces explorations eurent évidemment pour effet d'accroître le prestige et le potentiel commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais leur portée humaine fut autrement plus importante. Elles allaient aider à la colonisation de l'Ouest canadien et si les hommes qui y prirent part sont à peu près méconnus, leur rôle dans l'histoire des « Prairies » est incontestable. Un début de colonisation dans la vallée de la Rivière Rouge avait donné d'encourageants résultats et les officiers de la compagnie étaient en mesure de donner d'utiles conseils quant à l'établissement de colons.

Les explorations reprirent; elles avaient pour champ d'action presque tout le territoire des Etats-Unis et du Canada. Les aventuriers de la célèbre compagnie s'éparpillèrent un peu partout, visitant aussi bien l'Ungava et le Bas-Labrador que les Montagnes Rocheuses, la côte du Pacifique et les régions où se situent actuellement les Etats d'Idaho, de Montana, de Washington, d'Oregon, etc. Alors que Simpson fonda successivement Fort Vancouver, puis Fort Victoria sur l'île de Vancouver, en 1843, d'autres voyageurs infatigables tels que Peter Ogden et John Work, exploraient les régions du Lac Salé, de l'Utah et la vallée de la rivière Sacramento.

Cependant, le règne de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur un empire aussi vaste que les trois-quarts du Canada, touchait à sa fin lorsqu'en 1867 la Confédération devint une réalité politique tangible. L'acte de cession des territoires contrôlés par la compagnie à la Couronne, en 1869, ne lui ôta pas sa charte royale mais modifiait simplement, moyennant une indemnité de \$900,000, ses droits de commerce en même temps qu'elle perdait l'administration de régions devenues propriété du Gouvernement. C'était la fin d'une glorieuse époque, mais aussi le début d'une ère d'expansion et de commerce prospère. Ouvert désormais à la colonisation, l'Ouest avait cessé d'être une contrée sauvage, et des villes et des villages allaient surgir de cette terre fertile qui n'avait jamais été foulée que par le pied des Indiens et celui des bisons.

Durant les années qui suivront, la Compagnie de la Baie d'Hudson sera intimement liée au développement et à l'histoire des « Prairies ». Des villes naîtront de quelques forts enclos de palissades, tous postes de traite lui appartenant. Winnipeg, Edmonton, Prince Albert, Victoria et bien d'autres aussi. Peu de temps après la cession de ses territoires et la modification de son statut, la compagnie devait faire face à des problèmes nouveaux résultant

des métamorphoses soudaines de l'Ouest canadien: peuplement rapide, développement des moyens de communication, libre concurrence commerciale, etc. Il fallut mettre au point de nouvelles méthodes souvent onéreuses et dont les bénéfices demeuraient hypothétiques. Ce n'était cependant pas la première fois que l'existence de la compagnie se trouvait dans une situation délicate et les années 1910 la voyaient réorganisée solidement, construisant un peu partout au Canada des magasins de détail dirigés par ses importants bureaux de Winnipeg.

La guerre de 1914-18 fut une période d'activité extrêmement intense et de grand profit. Commerçant pour le compte du Gouvernement français et de quelques autres pays, ses navires sillonnèrent tous les océans du monde, transportant plus de 30 millions de tonnes de marchandises diverses, en particulier des produits alimentaires.

Aujourd'hui, la Compagnie de la Baie d'Hudson conserve encore sa charte royale de 1670. Elle possède ses propres armoiries et garde le privilège d'arborer son propre pavillon: pavillon rouge portant en lettres blanches ses initiales HBC. Ses bureaux principaux et son Gouverneur général se trouvent à Londres tandis que sa maison de Winnipeg est responsable des affaires pour l'Amérique du Nord.

La principale activité de la compagnie demeure évidemment les diverses branches du commerce des fourrures, mais il est, aujourd'hui, organisé rationnellement. Le personnel suit un entraînement rigoureux et continu, comme par le passé, de vendre des marchandises et d'acheter des fourrures aux Indiens et Esquimaux. Un service de bateaux fonctionne sur le Mackenzie durant la belle saison et, une fois l'an, chaque poste de la Baie d'Hudson ou de l'Arctique est visité par un navire spécialement affecté à cette tâche. De Terre-Neuve aux rives de Colombie-Britannique, la compagnie entretient quelque 250 postes de traite et comptoirs de vente. Certains postes de l'extrême-nord, particulièrement isolés, demeurent en relation permanente avec la Police Montée et des stations-radio spéciales.

En marge du commerce des fourrures proprement dit, 23 succursales, réparties dans les principales villes du Canada, sont des magasins de détail où l'on vend un peu de tout, de la mercerie, des tissus, du tabac, etc. et ces fameuses couvertures de la Baie d'Hudson, que nous connaissons tous, et qui ont servi le renom de la Compagnie dans nos foyers, de la même façon que trois siècles de commerce aventureux ont maintenu son prestige aux quatre coins du monde.

J.C.

(1) Rappelons que Chouart des Groseillers avait épousé en secondes noces une demi-sœur de Pierre Radisson, Marguerite. Parti de Meaux, petite ville non loin de Paris, il était venu au Canada en 1642. Avec son beau-frère, il prit du service auprès de la compagnie jusqu'en 1676. Ils devaient participer tous deux, en 1662, aux expéditions contre les Anglais, dans la Baie. Ils se séparèrent ensuite et Radisson demeura presque jusqu'à la fin de ses jours au service de la Compagnie.

## LE PLUS GRAND...

[ Suite de la page 5 ]

et ce n'est qu'à sa mort qu'on eut la clef de l'énigme.

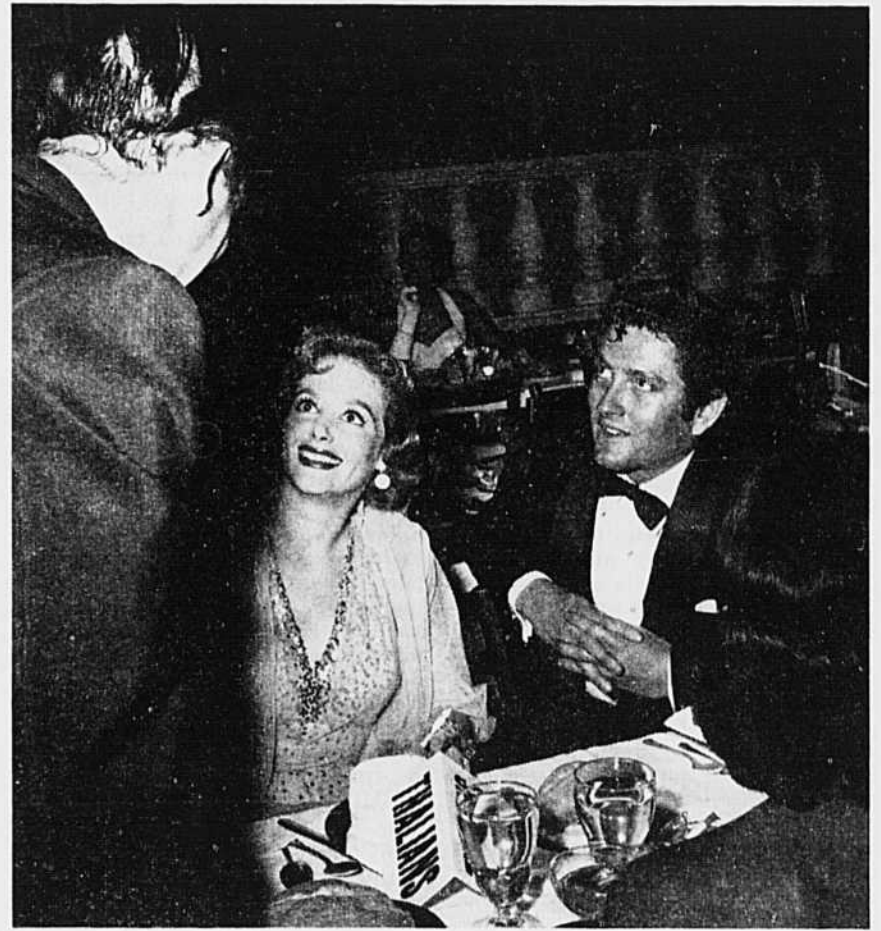
Après son décès, on vit une foule de créanciers se présenter à la direction du pénitencier: ils avaient prêté de l'argent à Collet qui, bien que coiffé du bonnet rouge, avait su leur inspirer confiance et leur soutirer des sommes rondelettes...

Sa peine finissait le 24 novembre 1840: il mourut le 9 d'une attaque d'apoplexie.

Il n'avait bénéficié d'aucune de ces mesures de grâce ou de clémence qui hâtent la libération de ces condamnés. S'il n'y avait eu que ses escroqueries, peut-être eût-il pu espérer une remise de peine, mais il s'était moqué de trop hauts personnages pour qu'il pût lui être pardonné.

Les rieurs n'étaient pas du côté des mystifiés: cela ne se pardonne pas aisément.

ALEXANDRE DRIEU.



## QUAND HOLLYWOOD A DES LOISIRS

Les vedettes, bien que rivales, peuvent entretenir de fort bonnes relations. L'on reconnaît ci-dessus BILLY ECKSTINE et JOHNNY RAY, deux chanteurs de réputation internationale, s'amuser ferme ensemble au cours d'un match de golf. Tous deux ont développé un style de chant tout à fait personnel qui leur vaut à chacun une très large popularité. — Ci-dessous. DANNY THOMAS, dont le talent de comédien fut largement reconnu lors de son passage au Palladium de Londres, est photographié ici en compagnie de DEBBIE REYNOLDS, récemment mariée au chanteur Eddie Fisher. On reconnaît également MILTON BERLE.

CARA WILLIAMS et JOHN BARRYMORE fils, sont de retour à Hollywood où ils doivent figurer dans de nouvelles productions. Ils sont photographiés ici en compagnie d'un producteur qui, au cours d'un repas, semble leur faire une proposition intéressante. — Ci-dessous. Voici probablement une des dernières photographies de JAMES DEAN, qui s'est tué tout récemment dans un accident d'automobile. On le voit en compagnie d'URSULA ANDREWS. Dean avait obtenu un succès foudroyant dans *East of Eden* et il était l'un des espoirs du cinéma américain. On a pu le voir également dans *Rebel Without a Cause*.



# LE PACTE CRIMINEL

Un roman d'aventures de Roger DELVART

« Je ne t'épouserai jamais, Louis. Tu as tort de perdre ton temps auprès de moi et, surtout, d'espérer. Il ne manque pas de filles dans le pays pour te consoler de mon refus. — Tu me refuses, Lisa ? Dis la vérité, c'est que tu en aimes un autre ?

— Ma foi, non. Je n'aime personne. — Alors, pourquoi me repousser, moi qui t'aime tant ?

— Je n'aime personne, mon pauvre Louis, mais j'aime ma liberté, voilà !

Un grand éclat de rire punctua cette déclaration, cependant que la jeune fille, avec une agilité de chèvre, escadait le talus herbeux qui séparait la berge du lac de la route.

Un instant, sur le ciel d'un bleu pâle où couraient de petits nuages argentés, sa claire silhouette se profila. La robe de toile blanche, fleurie de pois roses, claquait comme un drapeau, secouée par la forte brise qui soufflait des montagnes. Indiscrète, l'étoffe dévoilait le contour des jambes musclées, la rondeur des cuisses qui prolongeaient la ligne galbée des hanches encore graciles. Autour du visage, rose comme une grande corolle vivante, les boucles emmêlées d'une chevelure d'un châtain doré fait de mille reflets, s'agitaient et se tordaient au gré du vent.

Lisa, d'un revers de la main, les rejeta en arrière, puis, adressant un signe d'adieu au jeune homme qui était demeuré dans sa barque, sur le lac, elle se sauva, légère et insouciant, dans la direction du village dont on apercevait les premières et vétustes maisons.

De l'autre côté de la rive, groupé autour du château qui fut le domaine favori de Mme de Staël, c'était un autre village, celui de Coppet. Un son de cloche montait et le pêcheur que Lisa avait nommé Louis, se demandait, tout en détachant sa barque, si cet appel poignant que, de Suisse, la brise lui apportait, n'était pas le glas de son bonheur.

Aussi loin qu'il remontât dans ses souvenirs, Louis y rencontrait l'image d'une fillette rieuse, dont les grands yeux couleur d'eau profonde, s'ouvraient, étonnés et ravis, sur les aspects du monde. Quand on les avait rencontrés, il était impossible d'en perdre le souvenir et Louis était bien certain que l'amour lui était entré dans le cœur avec l'un de ces regards étincelants ou voilés de tendresse.

Lorsqu'ils étaient petits, le garçon et la fille avaient été les meilleurs amis du monde. Un an les séparait. Quand Lisa avait fait sa première communion, Louis renouvelait la sienne.

Il gardait précieusement une photographie jaunie où de petits garçons, portant pour la première fois un so-lennel costume noir et un gênant pantalon qui descendait sur la bottine trop étroite, faisaient un fond sombre à une rangée de fillettes vêtues de mousseline et voilées d'un tulle trop empesé. Lisa, de beaucoup, était la plus jolie. Puis, ils avaient grandi. Leur père — tous deux étaient orphelins de mère — ne voyaient point d'un mauvais œil cette amitié qui, un jour ou l'autre, fatalement, prendrait une tournure plus tendre. Guillaume Courtoy, le père de Lisa, était employé de douane. Un dur métier, surtout durant la guerre, où l'espionnage s'implantait sur la berge voisine, rôdant la nuit sur les eaux noires du lac.

Maintenant qu'il avait gagné le repos et une modeste retraite, il n'avait pu

s'éloigner de ce pays où tant de souvenirs le retenaient.

Une maison rustique, un jardin où poussaient les plus belles fleurs et les meilleurs légumes de la contrée, achetés d'avance par le plus grand hôtel de Thonon-les-Bains, remplissaient les loisirs du brave homme et, quand son jardin ne réclamait pas de soins, il pêchait, dans son canot peint en blanc qui portait, fièrement gravé en lettres rouges, le nom de « Lisa ».

Pendant les tranquilles instants consacrés à ce sport de tout repos, Guillaume Courtoy aimait mouiller sa barque à côté de celle appartenant à son vieil ami Hartemain, le père de Louis ; mais, depuis quelque temps, perclus de rhumatismes, souvenirs des nuits d'embuscade, alors qu'il faisait partie d'un réseau de résistance, Pierre Hartemain avait dû renoncer à son délassement favori qui était aussi son métier.

Son fils, Louis, jetait donc, à sa place, le filet, afin de satisfaire aux commandes des hôteliers de Thonon et de Divonne-les-Bains et, durant la saison, il promenait les touristes sur les eaux bleues du Léman.

Les demeures étaient proches, les parents s'entendaient, pourquoi fallait-il que, seule, la jolie Lisa se montrât hostile à ce projet où chacun aurait trouvé son bonheur ?

Quand la jeune fille fut certaine qu'elle ne pouvait plus être vue par son soupirant éconduit, elle changea brusquement de direction. Une sente raide dévalait vers la berge dont la jeune fille venait de s'éloigner ostensiblement. Ce chemin qui, l'hiver, était

une véritable fondrière, aboutissait à une sorte de petit promontoire herbeux que tout un sauvage entrelacement d'arbustes transformait en une minuscule forêt vierge.

Tout au bout, un homme était assis, à même le gazon tout émaillé de fleurettes blanches. Il avait posé devant lui une boîte à couleurs et s'employait à étaler du bleu et du vert sur une feuille de papier blanc qui ne méritait point pareille disgrâce.

En vain, accumulait-il, les unes après les autres, des taches rappelant l'agressive couleur des épinards, le ravissant paysage se refusait obstinément à se laisser reproduire par cette main par trop inexperte.

Habitée aux sites sur lesquels s'étaient ouverts ses yeux d'enfant, Lisa avait trop le sens inné de la nature pour ne pas juger à sa juste valeur l'oeuvre maladroite.

A pas muets, elle était parvenue derrière le peintre sans que celui-ci l'ait entendue venir. Un frais éclat de rire révéla sa présence.

— Oh ! Monsieur Siegfried, votre tableau n'a guère fait de progrès depuis hier !

Le peintre amateur se retourna. Au lieu d'être humilié par la réflexion de la jolie fille, il joignit son rire au sien.

— Décidément, c'est bien difficile à attraper, ce ciel changeant, ces feuillages où se mêle toute la gamme des verts.

— Cherchez un autre sujet !

— Vous ! Si vous le permettez !

— Bien sûr que je permets. Il y a même longtemps que vous m'avez pro-

mis de faire mon portrait, qu'attendez-vous ?

— Je vous l'ai dit, Lisa : que vous veniez chez moi, dans mon atelier de Genève.

— C'est grave, ça ! Il faut que j'aie la permission de papa.

— Je doute que vous l'obteniez. Prétextez, plutôt, des emplettes à faire.

— Avec le change ? Vous en avez de bonnes !

— Alors, trouvez un autre motif, ou, plutôt, échappez-vous sans rien dire.

— Demain, voulez-vous ? Je viens vous prendre en auto et je vous reconduirai à la frontière à l'heure que vous voudrez.

— Mais, si nous sommes rencontrés par quelqu'un du pays ? Non, non, c'est par trop dangereux ! Mon père ne plaisante pas sur les questions d'honneur. Il n'est pas du tout moderne, mon pauvre papa. Tenez, s'il savait que je vous parle, il me ferait une scène abominable !

— Je crois que j'ai le moyen de tout aplanir. Un de mes camarades, un véritable artiste, celui-là, non un barbouilleur comme votre serviteur, a loué un chalet sur la rive Suisse, à Coppet, dont le caractère vieillot l'emballa. Il me prêtera son atelier et me donnera des conseils.

— Je serai encore plus remarquée dans un village !

— Aussi, ce n'est pas de jour que je vous y conduirai, mais la nuit. Non ! Pas d'objections ! Nous passerons la frontière comme les contrebandiers. Ce sera passionnant !

— Et vous ferez de moi une image ressemblante ?

— Je vous le certifie. Je suis portraitiste. Tenez, je renonce au paysage, à tout jamais !

D'un geste prompt, le jeune homme arracha le papier fixé par des punaises sur un grand cartonnet. Il le froissa entre ses doigts et le jeta à la volée, parmi les roseaux qui poussaient au bord de l'eau, le malencontreux dessin fit une tache blanche, se balançant en même temps que les souples feuilles aquatiques.

Visiblement tentée, Lisa ne disait pas encore oui.

— Dès que votre père sera endormi, rendez-vous au bord de la rivière, près de la passerelle : je vous attendrai.

— Et si quelque douanier nous guette ?

— Sont-ils assez féroces pour tirer sur des amoureux ? D'ailleurs, une enjambée et vous êtes en territoire suisse, donc, hors de leur atteinte.

— Oui, mais il faudra revenir. Le jeune homme eut une moue dédaigneuse.

— Seriez-vous peureuse ? questionna-t-il, en toisant son interlocutrice.

Comme fouettée par l'injurieuse supposition, Lisa se redressa, secouant sa petite tête orgueilleuse.

— Moi, peureuse ? Ce n'est pas vrai. J'avais douze ans, pendant la guerre, et j'ai bien souvent porté des messages pour les Résistants. Non, je n'ai peur de rien, si ce n'est de faire de la peine à mon père qui m'aime tant ! J'irai, cette nuit, avec vous à Coppet. Naturellement, vous ne devez pas supposer que cela m'engage à quoi que ce soit.

— Je ne vous ai jamais fait la cour, Lisa !

— C'est ce qui me rassure. Je déteste qu'on me fasse la cour !

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	4	2	5	3	7	6	2	8	3	4	2	5	3	7	2
V	U	V	B	V	U	O	O	J	O	N	U	R	T	N	S
8	5	3	7	2	6	4	3	8	2	5	3	6	2	4	7
O	I	R	E	E	U	E	E	I	T	L	S	S	E	G	M
8	5	2	6	4	3	7	2	8	3	6	2	5	4	3	7
E	L	S	E	R	O	E	T	E	U	T	R	A	A	R	S
8	4	3	6	2	7	5	3	8	2	6	3	5	2	4	7
T	N	I	E	O	A	N	R	A	P	S	E	T	P	D	V
7	4	2	6	3	5	2	8	3	6	2	4	3	5	2	7
E	E	E	P	E	A	S	R	S	R	S	J	T	V	I	N
7	3	6	2	5	3	4	2	8	3	6	5	2	7	3	8
T	G	O	M	E	R	O	I	G	A	M	N	S	U	C	E
7	3	6	4	5	3	2	8	5	3	6	4	2	7	3	8
R	I	P	I	I	E	T	N	R	U	T	E	E	E	X	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Quand vous aimerez quelqu'un, vous ne parlerez pas ainsi.

— Possible, mais je n'aime personne ! Elle rit encore et les cascades perlées de ce rire enfantin se mêlaient au doux clapotis de l'eau et aux sifflement du vent dans les ramures.

L'étranger fixa sur la ravissante créature son froid regard dont le gris foncé avait le bref éclat de l'acier poli. Il y avait quelque chose de si terriblement ironique dans la façon qu'il avait de la dévisager, que Lisa se sentit envahie par une sorte de malaise physique. Un instant, elle pensa revenir sur sa promesse ; mais, tranquillement, Siegfried lui tendit la main.

— Alors, à ce soir ? Au bord de l'Hermance... ?

Elle répondit, d'une voix assurée :  
— A ce soir !

## II

Le lac immense qu'une brise légère ridait à peine, paraissait dormir, plaque de métal sombre sur laquelle couraient de fugitifs reflets.

Sur les deux rives, les villages, suisses ou bien français, formaient de leurs lumières pressées les unes contre les autres, des constellations, broderie brillante sur le manteau noir de la nuit.

Lise connaissait trop bien la contrée pour s'attarder à contempler un spectacle qui, pour elle, n'avait rien que d'habituel. Tout enfant, elle avait joué sur le bord de la rivière dont l'estuaire élargi déverse ses eaux vives dans le grand lac silencieux.

Une passerelle la traverse dont les piles fragiles s'entourent de remous écumeux. Quelques pas, moins d'une dizaine de mètres et le pied foule un sol étranger : celui de la Suisse.

La jeune fille, cependant, hésita avant de s'engager plus avant. L'eau coulait au-dessous d'elle, avec un aspect sournois et dangereux. Que de drames s'étaient déroulés, par des nuits semblables, quand, de la France occupée, des malheureux tentaient une évasion ! Soudain, un sifflement doucement modulé se fit entendre, puis, on la héla par son nom.

— Lisa, je suis ici, sur mon bateau ! Venez vite.

Le coeur battant, mais ravie par l'aventure romanesque, Lisa s'élança. Ses yeux, maintenant, distinguaient, au ras du rivage, la forme allongée d'un canot sans fanal.

Elle se laissa glisser sur l'herbe humide. Une main robuste lui offrit son appui.

— Là, voici le plus émouvant de l'histoire. Le chevalier enlève la belle demoiselle et l'emporte dans son castel.

Sans répondre Siegfried aida la passagère à s'installer et reprit les rames.

— Oh ! s'écria-t-elle, scandalisée, votre bateau n'a pas de feux ! Si la police du lac !...

— Ne craignez rien. Les douaniers dorment, à cette heure, ou surveillent le passage des autos. D'ailleurs, la contrebande de l'or ne se fait pas de ce côté, il me semble, et ce n'est pas pour quelques douzaines de bas de soie, quelques kilos de chocolat ou du tabac italien, que les patrouilles se mettront en marche. Et puis, si vous tenez tant que ça à respecter les règlements dont votre excellent père a été l'un des obscurs et dévoués auxiliaires, allumez ce falot. Cela suffira pour de paisibles pêcheurs tels que nous.

Avec le bruit régulier d'une étoffe de soie pliée et dépliée, les avirons effleuraient l'eau.

A présent qu'elle se trouvait à la merci de cet homme — en somme, un inconnu — le malaise grandissait dans le coeur de l'imprudente Lisa. Que savait-elle de ce garçon rencontré à Divonne-les-Bains, un jour de fête ? Il l'avait invitée à danser et, depuis, se plaisait à la rencontrer à peu près

chaque jour. Il était né à Interlaken et portait le nom romanesque de Siegfried Werner. Il avait vingt-sept ans et occupait ses loisirs à peindre. Le Léman l'ayant séduit, il faisait, sur ses bords, un séjour prolongé.

Tout cela était-il vrai ? Maintenant qu'elle n'était plus sous le charme d'une aventure qui flattait son amour-propre et rompait la monotonie de son existence, Lisa se demandait si le peintre disait la vérité, car la maladresse de ce soi-disant artiste, n'avait pas été sans la surprendre.

Un flirt, évidemment, existait entre les deux jeunes gens, bien que, chacun d'eux se défendit de la moindre sentimentalité.

De ne point parler d'amour à la jolie fille avait été habileté de la part du jeune homme. Des mots trop pressants, des aveux trop directs l'eussent effarouchée. Du moment qu'il ne s'agissait que de camaraderie, Lisa s'était abandonnée à cet amusement où elle ne voyait ni danger, ni faute.

Il avait fallu la solitude nocturne, ce voyage entre ciel et eau, la sensation d'être, entre les mains de cet homme, une chose fragile et sans défense, pour lui faire découvrir à quel point elle avait été imprudente.

L'aimait-elle, seulement, cet homme à qui elle sacrifiait sa réputation de jeune fille ? Même à cet instant pathétique où il l'emportait comme un amant, elle répondait négativement à cette question ; il ne lui plaisait même pas physiquement.

Laid ? Certainement pas ; mais il y avait quelque chose d'arrogant et de dur dans ce visage mince, aux pommettes saillantes, au nez légèrement busqué. Les lèvres serrées, qui souriaient difficilement, et son âpre regard d'oiseau rapace, faisaient de Siegfried un bel animal aux muscles entraînés, aux redoutables détenteurs, bon à l'attaque comme à la défense mais impitoyable, une fois qu'il s'était désigné une proie.

Son élégance raffinée, la bague armoriée qui ornait sa main gauche et le riche bracelet-montre qu'il portait au poignet, avaient favorablement impressionné la petite provinciale. Maintenant, elle oubliait ces futiles détails pour évoquer seulement le regard cruel — un regard trop appuyé où ne brillait ni passion ni tendresse — que, bien souvent, le peintre avait fixé sur son futur modèle.

— Nous voici arrivés, déclara Werner en manoeuvrant sa barque qui, bientôt, se trouva tout contre un petit embarcadère que des roseaux dissimulaient presque aux regards.

La lune venait de surgir d'un nuage ce qui facilita d'autant l'abordage.

— Où me conduisez-vous ? questionna Lisa, peureusement.

Un rire étouffé lui répondit :

— Petite peureuse ! Vous tremblez, ma parole, comme si quelque vilain loup était là pour vous croquer. Nous sommes à Coppet, ou plutôt, dans les environs et je vous mène chez mon ami qui sera fier de vous recevoir.

D'un geste familier, presque une prise de possession, il avait passé son bras sous celui de la jeune fille. Il la souleva à moitié afin de l'aider à sauter sur la rive. Puis, ayant amarré son bateau à un piquet dissimulé par les herbes aquatiques, il entraîna sa compagne vers un petit chemin, une sente à peine tracée qui courait au bord du lac.

Sur la rive d'en face, la rive fran-

çaise, on apercevait, parmi un halo de clarté, les grands hôtels, aux façades percées de nombreuses fenêtres, des stations estivales. Tout cela semblait maintenant lointain et Lisa avait l'impression d'un abandon définitif et angoissant, d'un arrachement de tout ce qui lui avait été si cher jusqu'à ce jour. Elle eut même une pensée de regrets pour Louis, l'ami à la loyale tendresse qu'elle avait si délibérément écarté d'elle. Une seconde fois, elle interrogea, répétant les mêmes mots, les seuls qui montaient à ses lèvres.

— Où me conduisez-vous ?

Et le rire sardonique lui répondit, mais l'étranger la fit changer de direction. Maintenant, ils coupaient au plus court, s'éloignant de la berge. L'herbe, gorgée d'humidité, leur montait jusqu'aux genoux, des ronces rampantes s'accrochaient à l'étoffe légère dont la robe de Lisa était faite.

Soudain, un mur se dressa devant eux. Le plus tranquillement du monde, Siegfried alluma son briquet. A la faible lueur, il reconnut une petite porte à peine visible et l'ouvrit à l'aide d'une clé qu'il avait sortie de sa poche.

Il agissait exactement comme s'il

avait été le propriétaire de la maison que cette clôture entourait.

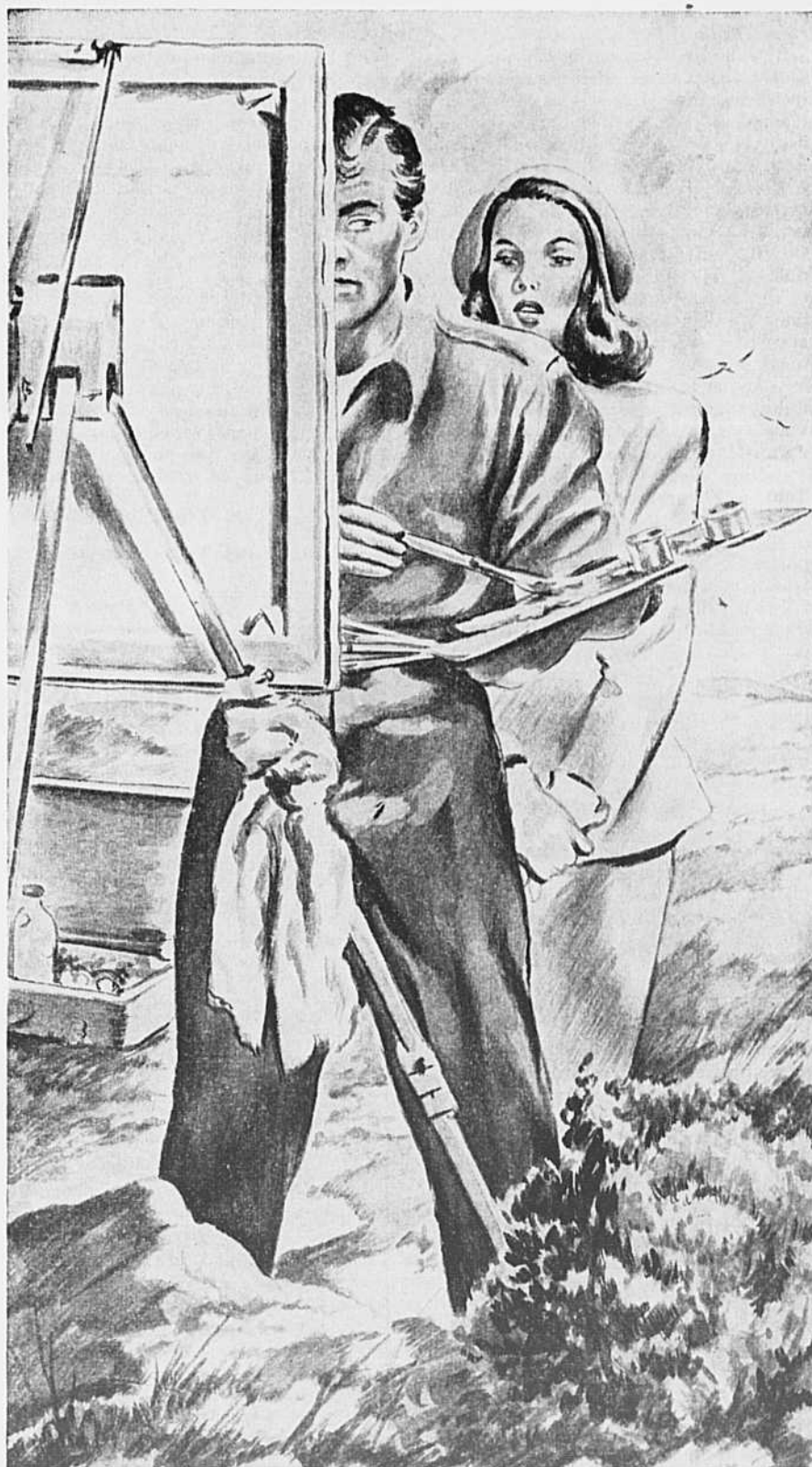
Un jardin touffu ouvrit devant le couple la sombre perspective de ses allées au-dessus desquelles les ramures formaient une voûte de feuillage... Il fallut quelques minutes pour gagner la maison qui paraissait abandonnée avec ses volets clos à travers lesquels ne filtrait aucune lumière.

Pourtant, le peintre y pénétra sans même se donner la peine de frapper et, dès que la porte se fut refermée sur sa compagne et sur lui-même, l'électricité jaillit avec une telle abondance que Lisa en fut toute éblouie.

Ses paupières battaient et elle ne parvenait pas à avoir une vision nette de ce qui l'entourait, quand une voix gutturale dont l'accent rappelait celui de l'homme qui l'avait conduite jusque-là, lui souhaita la bienvenue.

— Je vous salue, Mademoiselle Lisa, et j'espère que vous avez bien supporté le petit voyage. Je suis heureux de vous recevoir sous mon toit.

Celui qui parlait ainsi était un homme dont sa taille, sensiblement au-dessus de la moyenne, son front haut, un peu dégarni d'une chevelure qui



— Oh ! Monsieur Siegfried, votre tableau n'a guère fait de progrès depuis hier !

s'argentait sur les tempes, donnaient un aspect d'autorité. Ses intonations assez dures, bien qu'il cherchât actuellement à les adoucir, dénotaient l'habitude du commandement.

Il fit asseoir la jeune fille sur un divan et poussa devant elle une petite table sur laquelle un léger souper froid était disposé.

— Vous devez avoir faim ? Mangeons ; nous causerons après. Et, d'abord, mon cher ami, que je vous félicite de votre goût. Votre fiancée est charmante !

Dans sa stupéfaction, Lisa trouva la force de protester :

— Je ne suis pas la fiancée de Monsieur Wernner ! Il n'y a rien entre nous, je vous le jure ! Je suis venue simplement...

L'étranger l'interrompit d'un geste, puis, se tournant vers son ami :

— En vérité ? Rien entre vous ? C'est une chose que je déplore... pour vous, mon ami ! Et, se penchant vers le peintre supposé, il murmura à son oreille :

— Une maladresse, mon cher !

A quoi Siegfried répondit sur le même diapason, en appuyant sa phrase d'un regard qui lui donnait toute sa signification.

— Une maladresse qui peut se réparer, si vous y tenez, Hernandez ?

L'homme aux tempes argentées haussa les épaules. Un silence pesa sur les trois convives. Malgré qu'elle fut tentée par le pâté de foie truffé dont on avait mis une tranche sur son assiette, Lisa mangeait sans appétit, la gorge serrée par l'angoisse. Elle trempa les lèvres dans une coupe où l'on avait versé un vin pétillant, couleur de miel. Ce fut, peut-être, au champagne qu'elle dut de reprendre un peu d'assurance et d'oser questionner les deux hommes dont le rôle semblait consister à guetter ses désirs et à la servir avec empressement.

— Monsieur Wernner qui m'a conduite ici, m'a affirmé, Monsieur, que vous êtes un grand artiste, et c'est la curiosité de voir vos tableaux...

— Vous les verrez, mademoiselle. Tout à l'heure, j'aurai l'honneur de vous conduire dans mon atelier.

— C'est là que je commencerai votre portrait, charmante Lisa, ajouta Siegfried.

— Non, non, cela demanderait trop de temps ! Je n'ai plus envie du tout de poser. D'ailleurs, que ferais-je de ce tableau ? Je ne pourrai l'emporter chez moi, à cause de papa, et vous le laissez serait bien compromettant !

— Evidemment ! Nous avons, du reste, autre chose à faire. Un peu de cette macédoine de fruits glacés ?

Sans se rendre compte de l'imprudence qu'elle commettait, Lisa venait d'accepter une seconde, puis une troisième coupe de champagne. Il lui semblait que la boisson piquante et froide au palais, calmait la fièvre qui s'était emparée d'elle. Maintenant, un chaleur montait à ses joues dont la roseur s'était avivée. Elle était ravissante avec son regard peureux et la moue enfantine de ses lèvres humides qui, parfois, laissaient apercevoir la double rangée de petites dents naquées ; mais les deux hommes, qui la guettaient comme un fauve guette la proie prête à tomber entre ses terribles griffes, ne semblaient guère subir le prestige de cette éblouissante jeunesse. Leurs sourcils froncés, l'expression tendue des deux âpres visages, exprimaient une préoccupation où l'amour, et même le désir, n'avaient aucune place.

— Venez ! dit brusquement Hernandez à la jeune fille, et, comme elle n'avait pas l'air de comprendre, il lui prit le bras afin de l'aider à se lever. Autour d'elle, tout tournait et la peur commençait à la reprendre.

Sans violence, mais avec une fermeté à laquelle il était presque impossible

d'échapper, celui qu'on avait nommé Hernandez la guida vers l'autre extrémité de la salle à manger... Devant elle, le mur, tendu d'une étoffe soyeuse, ne paraissait comporter aucune ouverture et, pourtant, l'homme n'eut qu'à appuyer la main au centre du panneau, pour qu'une petite porte s'ouvrit, béante, devant lui.

Avant que Lisa ait eu le temps de protester, elle se trouva poussée dans une sorte de réduit, élégamment meublé, mais où la place était des plus restreintes.

Le pseudo-artiste et le maître de cette singulière maison, avaient suivi la jeune fille, refermant derrière eux l'ouverture dont on ne voyait même plus la trace.

Très pâle, Lisa se tourna vers l'homme au front dégarni :

— C'est un piège, n'est-ce pas ? Me voilà votre prisonnière ?

— Tout en rendant hommage à votre sens des réalités, je m'empresse, mademoiselle, de vous rassurer. Non, vous n'êtes pas tombée dans un piège, proprement dit. La chose est beaucoup plus simple. Nous avons, mon ami et moi, un besoin urgent de votre collaboration.

— Moyen surprenant pour me le demander.

— Du tout. D'autant plus qu'il n'est point dans ma manière de demander, au sens réel du mot. J'exige, c'est beaucoup plus simple !

En parlant ainsi, Hernandez fixait la jeune fille avec une telle intensité que ce regard, d'un gris où passaient des reflets d'acier, lui causa autant d'épouvante que si une arme avait été dirigée contre elle.

— Que voulez-vous de moi ? fit-elle, d'avance vaincue.

— Très peu de chose. Il importe que nous fassions passer la frontière à certains petits paquets. Oh ! pas encombrants du tout. Une jolie fille n'a qu'à les glisser dans son corsage. Si vous rencontrez un douanier, vous lui laissez croire que vous venez d'un tendre rendez-vous, ce qui pourrait être la vérité, si vous le vouliez, charmante Lisa.

— Je refuse !

— Dans ce cas, vous êtes, en effet,

ma prisonnière. Vous en savez trop long pour sortir d'ici avant d'être devenue notre complice.

— Vous me garderiez enfermée ? Mais, on me cherchera, on découvrira où je suis.

— J'en doute, mais c'est une chance à courir. Non, en vérité, cela ne m'effraie pas. Les murs sont épais et solides, et puis, qui chercherait à venir vous chercher chez le célèbre peintre américain John Davidson ? Cet artiste réputé qui, depuis le commencement de la saison dernière, a loué cette villa afin d'y passer paisiblement la période estivale ? Réfléchissez, non plus en enfant, mais en personne raisonnable. Si vous me laissez franchir le passage secret, il pourrait bien se refermer sur vous à tout jamais.

— Quelle horreur ! Vous me laisseriez mourir de faim ?

— J'en aurais, je vous l'affirme, un bien grand regret. Que décidez-vous ?

Un oppressant silence se creusa. Brusquement, Lisa leva vers les deux hommes, son pauvre visage bouleversé.

— Qu'exigez-vous ?

— A la bonne heure, approuva Hernandez, avec son sourire sardonique. Il se dirigea vers une petite table japonaise sur laquelle se trouvait un coffret de laque. Avec précaution, il souleva le couvercle et prit, parmi d'autres, un sachet qu'il montra à la jeune fille.

— Voyez ce gentil objet : un sachet de cuir blanc, parfumé, presque un sachet à souvenirs ou à reliques. Vous allez l'emporter. Au fait, savez-vous ramer ?

Lisa fit oui de la tête.

— A merveille ! Vous êtes, décidément, l'auxiliaire qu'il nous fallait. Ami, je te fais mes compliments, tu as eu la main heureuse. Eh ! bien, Mademoiselle, votre amoureux — car il l'est certainement, bien que, par scrupule, il s'en défende — va vous conduire jusqu'à la barque. Après les touchants adieux de rigueur, Siegfried — quel nom romanesque, n'est-ce pas ? — vous laissera ramer seule jusqu'à l'embouchure de l'Hermance. Une fois sur la rive française, vous regagnerez votre logis et vous vous coucherez avec la conscience d'avoir accompli une importante mission.

## QUE répondriez-vous ?

Q. — Comment nagent les poissons ?

R. — Les mouvements de leur queue leur sert de propulseur ; ils sont de plus munis d'une vessie natatoire et de nageoires.

Q. — Pourquoi le homard change-t-il de couleur dans l'eau bouillante ?

R. — De vert, il devient rouge à cause de certaine substance chimique contenue dans sa coquille.

Q. — Pourquoi faut-il éviter le bruit quand on pêche ?

R. — Parce que le son est mieux entendu dans l'eau que dans l'air.

Q. — Qu'est-ce qui fait paraître un bâton courbé quand il est plongé dans l'eau ?

R. — La réfraction.

Q. — D'où vient le brouillard ?

R. — De l'épaisse vapeur d'eau qui flotte dans l'air.

Q. — Pourquoi fait-il plus chaud au plafond qu'au parquet d'une maison ?

R. — L'air chaud, plus léger que le froid, tend toujours à monter.

Q. — Avec quoi est-il dangereux d'allumer le poêle ?

R. — Avec du pétrole ou de l'essence.

Q. — Les gouttelettes d'eau sur une bouteille d'eau froide viennent-elles de l'extérieur ?

R. — C'est la vapeur de l'atmosphère qui s'y condense.

— Mais, si on m'arrête ?

— La fille du douanier Courtoy soupçonnée de contrebande ? In vraisemblable ! Tandis qu'une jeunesse revenant toute tremblante d'un tendre rendez-vous, telle est l'idée qu'aura le plus méfiant des gabelous ! Un regard implorant, deux petites mains qui se joignent et l'on vous promettra le plus absolu des silences. Les Français sont si gais !

— Soit ! Admettons que je puisse rentrer chez moi. Que ferais-je de ce sachet ?

— Eh ! bien, demain, ce barbouilleur de Siegfried sera à sa place habituelle, mais il n'y sera pas seul ; un ami l'accompagnera. Vous ferez un brin de causette et l'objet passera de votre poche dans celle du nouveau venu.

— Ce sera tout ?

— Pour demain, certainement, mais, par la suite, nous userons de vos gracieux offices... Ah ! avant de nous séparer, il nous reste une formalité à accomplir.

— Quelle formalité, mon Dieu ! gémit la pauvre fille.

— Un papier à signer. Une simple déclaration certifiant que vous êtes des nôtres. Cela, bien entendu, est sans importance ; sans importance, à moins que vous n'essayiez de nous dénoncer. Dans ce cas, ma belle, ce sera la cour d'assises, pour vous comme pour nous.

— Mais qui êtes-vous ? S'écria-t-elle sur le ton de la plus complète épouvante.

— Des trafiquants de neige. Et ce charmant sachet renferme environ 500 grammes de cocaïne. J'ai aussi de l'opium, impatientement attendu dans certaines fumeries des mieux fréquentées. Allons, signez ! Vous n'êtes pas de force à vous échapper de mes mains et la partie est bien perdue. Seule votre obéissance absolue peut vous sauver. Souvenez-vous que toute tentative de trahison serait punie, non seulement sur vous, mais sur votre père.

Pendant quelques minutes, entre les deux hommes impassibles, la malheureuse enfant, éroulée dans un fauteuil, sanglota éperdument. Sur un geste d'impatience de son compagnon qui devait être aussi son chef, Siegfried posa sa main sur l'épaule que des spasmes convulsifs secouaient. Lisa leva vers lui des yeux égarés, puis, elle saisit la plume que le bandit lui tendait et, sans lire, apposa une signature tremblée sur la feuille de papier placée devant elle.

III

DEPUIS que tout espoir lui avait été enlevé par le cruel refus de Lisa, Louis s'était imposé la dure obligation de ne plus se trouver sur le chemin de la jeune fille. Peut-être espérait-il arracher ainsi de son cœur la trop séduisante image. Il s'était promis, en outre, de ne jamais renouveler sa demande. Pourtant, mû par une sorte d'instinct qui lui disait qu'elle était en péril, il s'obstinait à ne pas se désintéresser du sort de son amie.

Dans le village, il avait surpris des regards hostiles, des propos murmurés de bouche à oreille sur le passage de la jeune fille.

Ce fut un jour qu'il était entré, afin de se rafraîchir en buvant une chope de bière mousseuse, dans un petit café que fréquentaient surtout des pêcheurs et des douaniers, qu'il surprit une conversation dont Lisa était l'héroïne.

— N'empêche, disait un vieux pêcheur, que si le père Courtoy connaissait la mauvaise conduite de sa fille, le pauvre homme en aurait au front le rouge de la honte !

— Alors, c'est vrai, tout ce qu'on raconte ? La Lisa a fauté avec l'artiste qui rôde dans le pays depuis plus de deux mois ? Pourtant, ma soeur habite tout près de l'hôtel où l'individu a loué une chambre. Je l'ai interrogée :

elle n'a jamais vu la petite venir chez le galant.

— Tu retardes, Simon! Il ne s'agit pas du grand blond, mais d'un type autrement huppé. Un Américain, qu'on dit. Il demeure dans le chalet, tout de suite au sortir de Coppel. Presque chaque soir, la fille traverse le lac pour rejoindre son amoureux!

— Une histoire! Lisa sortir la nuit sans que son père s'en aperçoive?

— C'est comme je te dis. Lourteau peut te l'affirmer. C'est pas une fois, c'est dix fois qu'il a rencontré la donzelle. Tu penses que les douaniers ont l'oeil. Jamais la contrebande n'a été si active. Allons, Lourteau, dis-leur si je mens?

Un grand garçon qui portait, en effet, l'uniforme de la douane, hochait la tête, assez embarrassé.

— Bien sûr que je l'ai rencontrée, la Lisa, près de l'embouchure de l'Herminance, amarrant sa barque à la rive ou bien se sauvant à travers les roseaux. Une autre, je l'aurais arrêtée, comme de juste, et conduite au poste frontière pour la fouiller, mais elle, la fille de ce brave homme de Courtoy! C'est pas de contrebande qu'il s'agit. Alors, ça ne regarde pas l'administration? J'ai préféré fermer l'oeil, et les camarades font de même, rapport à l'ancien.

Très pâle, Louis venait de quitter sa table. Il alla droit au douanier. Celui-ci parut, à la fois, surpris et contrarié.

— Tiens, tu étais là, Louis? Je ne t'avais pas aperçu.

— Lourteau, c'est vrai, ce que tu viens de raconter?

— Bien sûr que oui! Si tu doutes, tu n'as qu'à guetter toi-même. Les allées et venues entre notre rive et Coppel, c'est presque chaque soir que tu peux y assister.

Devant le visage bouleversé du garçon, il se fit compatissant.

— Mon pauvre vieux. Je ne savais pas que tu pouvais entendre! Et puis, ce sont les autres qui m'ont poussé. La Lisa et toi, vous étiez, pour ainsi dire, comme fiancés. Allons, ne t'en fais pas. Une fille, c'est comme un fétu de paille, ça tourne à tous les vents!

— Et cet homme, l'amant de Lisa?

— Ah! sur celui-là, je ne puis rien t'apprendre; je ne l'ai même jamais vu. Il ne quitte pas la Suisse, et la Suisse, c'est pas mon boulot!

Sans un mot, Louis tourna le dos au groupe des buveurs dont les yeux évitaient les siens. Il s'éloigna de l'auberge: ses tempes battaient sous l'afflux du sang.

Un instant, il se demanda s'il ne devait pas aller trouver le père Courtoy, le mettre au courant de la honte de sa fille. Mais, il se racrochait encore à une vague espérance. Les hommes avaient menti, ou bien ils s'étaient trompés. Lisa n'était pas capable d'avoir oublié tout devoir et toute pudeur aux bras d'un étranger!

Il serrait les poings avec une telle violence que ses ongles pénétraient dans les chairs.

— Je saurai la vérité! J'irai, ce soir, demain, toutes les nuits, s'il le faut, mais je verrai de mes propres yeux et, s'il est encore temps de la sauver, de la ramener au bien, alors j'agirai! Non pour moi, mon Dieu, mais pour le pauvre bougre de père qui mourrait du déshonneur de sa fille!

Le soir même, Louis fut exact au rendez-vous qu'il s'était assigné, mais, à sa grande surprise, les heures s'écoulèrent sans qu'une barque suspecte apparût sur la glauque surface du lac.

Il rentra chez lui, à l'aube, rompu de fatigue, mais le coeur inondé d'un grand soulagement. Il se sentait prêt à attester à la face du monde qu'il n'y avait pas de fille plus pure et plus attachée à ses devoirs que Lisa. Il s'endormit dans cette euphorie complète, mais, au réveil, le doute, de nouveau, le tarau-

# AVERTISSEMENT!



Les moteurs à grande puissance d'aujourd'hui ont besoin de vérifications fréquentes des bougies pour éviter la dilution de l'huile.

## Ne demandez pas le changement à l'huile d'été sans la vérification des bougies!

**Si vous n'avez pas vérifié vos bougies au cours des 5000 derniers milles, elles ont peut-être des ratés—et dilueront votre nouvelle huile avec de l'essence.**

Saviez-vous que chaque fois qu'une bougie provoque un raté d'allumage, de l'essence brute reste dans le cylindre et s'écoule dans votre carter?

Cela éclaircit l'huile de sorte qu'elle ne peut protéger convenablement les pièces coûteuses du moteur... et vous risquez une grosse facture de réparations.

Remplacez donc vos bougies d'hiver usées par des Champion à 5 cannelures avant le changement à l'huile d'été! Quel que soit le modèle ou la marque de votre auto, de nouvelles Champion à grand pouvoir d'allumage protégeront votre huile de la dilution. De plus—elles vous assureront des démarrages plus rapides, une plus grande puissance—et plus de milles par gallon d'essence.

Demandez à votre garagiste de vérifier vos bougies aujourd'hui. S'il vous en faut des neuves, exigez les Champion à 5 cannelures—les meilleures que vous puissiez acheter.



Pour obtenir toute la puissance qui vous est due... entrez où vous voyez cette enseigne

**CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED—WINDSOR, ONT.**

da... Il s'habilla en hâte, comme s'il se savait impatientement attendu, mais, quand il fut prêt, il ne sut plus où aller et rôda dans la maison, sollicité par ses occupations habituelles.

Il se décida à sortir et annonça au père Hartemain qu'il ne rentrerait sans doute pas de toute la journée.

Louis avait pris son béré. Il s'enfuit, ne pouvant plus se contraindre. Sans trop savoir pourquoi—les rendez-vous, lui avait-on dit, n'avaient lieu que la nuit—il se rendit à Coppel.

Il erra, silhouette furtive, le long des maisons à arcades qui projettent leur

ombre violette sur les petites rues mal pavées.

Après bien des hésitations, le jeune homme interrogea un passant et se fit indiquer le chalet, au bord du lac, où se cachait le peintre américain. Mais en vain rôda-t-il toute la journée autour du cottage: aucune présence humaine ne s'y décelait; pas un serviteur ne sortit de la demeure aux persiennes closes et à laquelle son parc, privé de tout entretien, donnait une morne apparence de maison abandonnée.

Vers le soir, seulement, rompu de fatigue, et, surtout, les nerfs tendus

d'inutile impatience, le jeune homme reprit le chemin du lac, mais, au lieu de ramer vers le point le plus proche, il se dirigea vers Divonne. Il était trop connu pour que quelque garde-pêche s'inquiât de sa présence, et, du moment qu'il ne lançait pas son filet dans les eaux suisses, le jeune pêcheur pouvait, tout à son aise, circuler d'une rive à l'autre.

Ce jour-là, ni les perches rapides que l'on voyait filer entre deux eaux, ni le brochet, l'ombre-chevalier ou le ferrat n'avaient rien à craindre de lui.

[ Lire la suite page 26 ]

# MARIAGE DE MILLIONNAIRE

Un roman d'amour de Denyse RENAUD

No 5 — FIN

La vue s'étendait très loin sur la mer, on apercevait la côte où s'al-lumaient des lumières. La côte... l'inaccessible sécurité...

Françoise brusquement, se pencha en avant : à mi-chemin entre la terre et l'îlot, un point se déplaçait rapidement, semblait voler à la surface du flot, un point enveloppé d'écume...

— Soeur Anne, que faites-vous là-haut ? cria la voix moqueuse de Charley. Vous allez prendre froid et c'est bien inutile. Descendez : j'ai fini ma besogne.

Elle obéit. Son coeur battait à grands coups étouffants : elle n'osait espérer que le secours arrivait, il eût été trop cruel de se tromper, mais elle tremblait si fort que le jeune homme s'en aperçut.

— Allons, allons ! dit-il ironiquement, ne soyez pas si affolée ! Je vous assure que votre sort n'a rien de tragique ! Toutes les jeunes filles ont envie de se marier, vous voilà certaine de l'être bientôt. Je ne suis pas le Prince Charmant dont vous rêviez ? Qu'en savez-vous ? Vous me connaissez peu, et mal. Allons, souriez : au fond, je ne suis pas mauvais diable...

Il s'approcha d'elle, avança le bras pour l'enlacer. Françoise fit un bond de côté et s'enfuit, trébuchant sur les rochers, dans la direction du débarcadère. Le sang-froid qu'elle appelait à elle une heure plus tôt l'abandonnait, elle courait aveuglément, prise de panique, consciente seulement des pas qui la poursuivaient.

— François... folle ! Arrêtez ! Mais arrêtez donc ! cria Charley. Vous allez vous rompre les os !

Il avait peur, soudain, qu'elle ne perdît tout à fait la tête : il était bon nageur, mais la nuit était maintenant presque noire et comment la retrouverait-il, dans l'obscurité, si elle se jetait à la mer ?

Il la rejoignit sur l'extrême bord de l'eau et la saisit brusquement dans ses bras. Elle se débattit avec une fureur qui décuplait ses forces, constatant cependant avec désespoir qu'il était plus vigoureux qu'elle et que peu à peu, il la maîtrisait. Epouvantée, elle cria :

— Au secours Thierry... ! Au secours !

— Vous êtes une vraie tigresse ! haleta Charley rageur. Mais je vous dompterais, comptez sur moi pour ça !

Ni l'un, ni l'autre, dans la violence de la lutte, n'entendit le glissement du hors bord qui accostait derrière eux, moteur stoppé, et la stupéfaction fit lâcher prise à Charley quand une voix péremptoire ordonna :

— Haut les mains !

Le jeune homme recula. Françoise s'écroula sur le sol.

Elle perdit connaissance pendant quelques secondes, mais en revenant à elle, elle eut l'impression qu'un laps de temps considérable s'était écoulé. Elle se releva, chancelante, le cerveau embrumé, ne sachant qu'une chose, l'est qu'elle venait d'échapper à un danger mortel. Puis elle distingua

Charley qui discutait âprement, à voix basse, avec un homme...

Cet homme, qu'elle voyait de dos, elle le reconnut et son visage brûla : il était peut-être le seul être au monde qu'elle eût voulu savoir à cent lieues de là, et il l'avait trouvée dans cette situation humiliante...

Machinalement, elle tenta de défroisser sa robe, elle passa une main sur ses cheveux. Elle se sentit pâlir de nouveau, devenir glacée, rigide... tout se brouillait devant ses yeux.

Marc Le Guérec se retourna.

## XIX

Le médecin entoura la jeune fille de son bras et la soutint jusqu'à ce qu'elle s'affermît sur ses pieds.

— Pouvez-vous monter en bateau ? demanda-t-il.

— Je pense que oui.

Françoise fut choquée en entendant sa propre voix : elle ressemblait au croassement d'un corbeau. Comment, songea-t-elle, la voix peut-elle changer aussi bizarrement ? Y avait-il quelque chose de cassé dans sa gorge ? Et dans ses yeux ? Tout ce qu'elle voyait était trouble et mouvant.

La main de Marc prit son bras. Une main solide. Peut-être la seule chose solide dans un univers tournoyant.

— Avancez le pied droit... posez-le ici... le gauche... voilà, vous y êtes ; asseyez-vous. Vous n'allez pas tomber ?

— Je ne sais pas, répondit la voix de corbeau.

« Une poupée de son. Je suis une poupée de son, pensait Françoise, et on n'a pas mis assez de son. Je ne peux pas me tenir droite. »

Elle pensait tout haut, la voix de corbeau frappait encore son oreille, une voix si ridicule qu'elle rit. Un rire idiot.

Marc prit sa ceinture et attacha solidement la jeune fille à son siège. Il mit le moteur en marche et s'éloigna rapidement. Quand il fut à un demi-mille de l'îlot, il stoppa, alluma une lanterne et considéra Françoise : elle était assoupie et l'arrêt brusque la tira de son engourdissement. Elle regarda le jeune homme et une fois de plus, la honte empourpra ses joues. Elle baissa les yeux.

— Oh ! Marc... murmura-t-elle.

Elle avait retrouvé sa voix normale et il poussa un soupir de soulagement.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il avec douceur. Etes-vous bien ? J'ai cru prudent de vous attacher, la ceinture ne vous gêne-t-elle pas ?

— Non, merci. Oui, je suis bien... c'est bon... de ne plus avoir peur. Où... est Charley ?

— Il est resté au phare. Si je devine juste, il avait l'intention d'y passer la nuit. Je n'aime pas contrecarrer les gens.

Françoise rit nerveusement.

— Je lui ai tout de même laissé une couverture, reprit Marc. Inutile de lui coller une congestion pulmonaire. Tenez, buvez ça.

Il lui tendit un verre et elle but à petites gorgées un vieux cognac que le médecin emportait toujours en mer. On ne sait jamais... ce soir, il bénissait cette précaution.

Il vit que la jeune fille revenait à la vie réelle et il démarra de nouveau. Il ne voulait pas qu'elle se sentît trop embarrassée ; il la surveillait du coin de l'oeil : elle lui avait fait peur, un instant, il l'avait crue folle. La raison lui revenait maintenant, accompagnée d'une visible tristesse : elle lui fit pitié.

— Ne vous tracassez pas, dit-il amicalement, tout ira bien : Dani a téléphoné à Thierry pour le rassurer, vous n'avez rien à craindre.

— Comment avez-vous su... ?

— Jacques a appelé Dani par fil : elle n'a pas compris grand-chose à ses explications embrouillées, mais a tout de même démêlé que par suite de je ne sais quel malentendu, vous vous trouviez seule sur l'îlot en compagnie de Charley... sans moyen de retour. Elle en a conclu que vous étiez sûrement là contre votre gré et je suis venu vous chercher par les moyens les plus rapides. Je crois que j'ai eu raison de me presser.

— J'avais perdu la tête, murmura Françoise. Je voulais pourtant garder mon sang-froid...

Le fanal du bateau formait un halo dans la nuit. Marc ne poussait pas le moteur : dans la pénombre, il regardait la jeune fille.

— Je ne suis pas curieux, dit-il après un silence, mais cette fois, j'aimerais voir un peu clair. Pourquoi cette histoire ?

Cela, Françoise pouvait le dire sans manquer à sa promesse.

— Charley s'est mis dans la tête de m'épouser, dit-elle avec lassitude. Par ailleurs, Régine, Rosanne et Wanda veulent toutes trois devenir Mme d'Antheuil. Ils se sont mis d'accord pour m'attirer dans cette embuscade : Charley pensait ainsi me compromettre et forcer mon consentement.

Elle n'avait pas encore suffisamment repris son équilibre pour se rendre compte de l'étrangeté de ses explications. Marc la considérait avec surprise et son étonnement ne fit que croître.

— Thierry sera content, poursuivait Françoise. L'épreuve est achevée et concluante. Il aura son coup de théâtre.

— Et... vous ?

— Moi, je vais partir. Le plus tôt sera le mieux.

Les sourcils joints, Marc essayait de comprendre cette succession d'énigmes. Il y renonça : que pouvait-il faire pour cette femme, sinon la ramener à son mari, sans augmenter sa gêne en posant trop de questions ? Et si elle partait...

— Oui, dit-il entre haut et bas, ce serait parfait. Après cette affaire désagréable, un changement d'horizon vous fera du bien.

Il remarqua qu'elle reculait brusquement sur son siège, comme si elle avait reçu un coup : sans doute avait-il eu tort de faire une nouvelle allusion à ce qui venait de se passer. Ne valait-il pas mieux, pourtant, lui donner à entendre que tout cela n'avait aucune importance ?

— Ne vous exagérez pas la portée de cette histoire, dit-il. Elle aura l'avantage de vous débarrasser définitivement de Charley qui ne devait pas vous rendre la vie facile ! Vous souffrez maintenant d'une blessure d'a-

mour-propre : comme les autres, ces blessures-là se cicatrisent... mieux que les autres même quand elles atteignent les gens de coeur.

Une chaleur compatissante passait dans sa voix. Ce fut plus que Françoise n'en pouvait supporter.

— Mon amour-propre ! dit-elle amèrement. Je n'ai pas eu beaucoup d'égards pour le mien ces dernières semaines. Je ne sais même pas s'il existe encore !

Ses yeux se remplirent de larmes. Un cruel besoin de s'épancher la saisissait, un désir éperdu de se réfugier auprès d'une force sûre, de pleurer toute sa peine sur l'épaule d'un être généreux et compréhensif. Elle avait soif de soutien, d'apaisement, de tendresse... et non de la tendresse de n'importe qui...

Elle comprit brusquement ce qu'elle avait refusé de s'avouer jusque-là : après avoir appris à connaître l'esprit de Marc à travers les réflexions de sa nièce, elle l'avait aimé du premier instant où elle l'avait vu. C'était pour cela qu'elle souffrait tant de ses jugements sévères, de son mépris, pour cela qu'elle souffrirait encore et peut-être toujours, parce qu'elle ne saurait jamais s'il l'avait absoute et qu'elle allait le quitter définitivement. Lui-même lui conseillait le départ...

Françoise, déchirée, garda le silence pendant le reste du trajet. Le médecin demeura immobile et muet au volant du canot qu'il lançait à présent, de toute sa vitesse, vers la terre ferme.

La voiture de Thierry attendait sur la rive. Thierry tendit la main à Françoise pour l'aider à sauter sur le sol.

— La voilà, dit Marc d'un ton bourru. Elle a eu plus de peur que de mal, mais je lui prescris tout de même son lit et un bon somnifère. Veillez-y, mon vieux.

— Entendu, dit Thierry. Qu'avez-vous fait de l'autre ?

— Je l'ai laissé jouer les gardiens de phare. J'irai, ou je l'enverrai chercher demain matin.

— Merci. Françoise, installez-vous...

Marc regarda les jeunes gens monter en voiture. L'accueil que ce jeune mari ménageait à sa femme le stupéfiait : Thierry ne semblait ni très ému, ni heureux, ni même soulagé de la revoir saine et sauve... et Françoise n'avait esquissé envers lui aucun geste de tendresse ou de joie.

— Les gens sont vraiment bizarres, grommela-t-il.

Thierry et Françoise roulaient vers la villa.

— Que s'est-il passé au juste ? demanda le jeune homme. Nous avons été boire un verre avant de nous quitter et je rentrais à peine quand Dani m'a téléphoné en me disant que Marc allait vous chercher. J'ai essayé en vain de tirer quelque chose de Jacques.

Françoise était trop fatiguée, trop démoralisée pour faire un long discours.

— Vos trois amies se sont débrouillées pour me laisser seule avec Charley sur l'îlot, dit-elle. Elles escamotaient un scandale qui me forcerait à renoncer à vous. Soyez heureux, Thierry, vous avez votre conte de fées !... et vous n'avez plus besoin de moi comme... appeau. Laissez-moi par-

tir demain : demain, vous serez fiancé à Dani.

— Enfin... j'aimerais bien tirer tout cela au clair ! Voyons, comment...

— Je vous en prie, je suis à bout de forces, murmura la jeune fille. Ne parlons plus de cette abominable journée.

Elle se mit à pleurer tout bas et Thierry comprit enfin qu'elle n'en pouvait plus, en effet.

— Pardon... dit-il humblement.

La journée abominable n'était pas terminée, cependant. Lorsqu'ils descendirent d'auto devant le garage de la villa, ce fut pour y trouver Jasmin qui guettait, l'air anxieux, le retour de ses patrons.

— Monsieur, il y a du monde ! dit-il à Thierry. Tous les amis de monsieur sont venus en « surprise-partie », comme ils disent, ils ont apporté des bouteilles et des choses à manger. Ils sont dans le hall et sur la terrasse... ils sont trente-cinq, ou quarante. J'avais bien hâte que monsieur et madame reviennent... M. Charley n'est pas là et M. Jacques a l'air aux cent coups ! Ils disent qu'ils sont venus célébrer la guérison de monsieur... !

— Bien, merci, Jasmin : nous y allons dans un instant.

Thierry se tourna vers Françoise avec inquiétude ; la jeune fille ne pleurait plus, elle serrait les dents, acceptant de ne se reposer que plus tard. Une fois de plus, il fallait tenir tête.

— Ces dames tiennent à leur scandale et le veulent public, dit-elle. Le moment est venu de jouer le dernier acte, Thierry ! Profitez de ce que Charley n'est pas là, ce sera plus facile.

Thierry, cette fois, était furieux pour tout de bon.

— Soyez tranquille ! gronda-t-il. Ces pestes... Elles vont voir !

Françoise, avec un soupir, jeta un regard sur sa robe fripée.

— Il faut que j'aie le changer... et vous aussi. Pressons-nous... et je vais tout de même vous donner quelques détails pour éclairer votre lanterne.

La nécessité de l'action immédiate lui rendait son énergie. Tandis qu'ils gagnaient la maison, en faisant un détour pour n'être pas aperçus des visiteurs intempestifs, elle lui exposa rapidement les faits, sans omettre les intentions de Charley : il était inutile maintenant de rien dissimuler. Thierry, horrifié, s'exclama :

— Ma pauvre amie ! Quand je pense à ce que vous avez subi à cause de moi... Je me doutais si peu de tout cela. Comment parviendrai-je à me faire pardonner ?

— En me laissant partir demain, murmura-t-elle.

Il soupira.

— Vous partirez quand vous voudrez, mais j'en aurai une peine profonde. Je vous aime beaucoup, Françoise et je n'oublie pas que je vous dois... le bonheur qui m'attend.

Ils entrèrent sans bruit dans la maison. D'un geste affectueux, Françoise serra le bras de son compagnon : elle le devinait très affecté par tout ce qu'il venait d'apprendre. La laide attitude des trois femmes l'impressionnait peu, sans doute, mais Charley était pour lui un vieil ami, et la trahison d'un ami est chose cruelle.

— Pensez à Dani... dit-elle en le quittant. Courage !

Des exclamations joyeuses accueillirent Thierry lorsqu'il parut dans le hall : il retrouvait là une réunion identique à celle qui « fêta », quelques semaines plus tôt, l'arrivée de Françoise. Wanda, Régine et Rosanne avaient même revêtu les robes qu'elles portaient alors, poussées par une sorte de fétichisme à reprendre l'aspect extérieur de ce jour qui avait vu le triomphe de l'intruse. Ce soir, le triomphe passerait entre leurs mains et elles

savouraient par avance le moment où Thierry serait obligé d'avouer que Françoise n'était pas là : elles donneraient, d'un air apitoyé, des explications, gardant en réserve, pour assener le coup de grâce à leur victime, les renseignements qu'elles avaient découverts sur elle. Charley n'était pas là pour leur couper la parole.

Thierry serra les mains, écouta patiemment les félicitations dont on comblait son rétablissement. Il vit que M. de Lamberty était là : les forces occultes qui menaient le jeu l'avaient attiré à la villa ; le Troupeau Bêlant, remarquant la sympathie qui liait Françoise et le vieil homme, tenait à ce qu'il assistât à la déconfiture de la jeune fille.

Ce fut lui, bien innocemment, qui commença les hostilités.

— Aurons-nous le plaisir de voir Françoise ?

— Mais... certainement... dit Thierry d'un ton vague.

Il prenait un malin plaisir à maintenir l'équivoque le plus longtemps possible. Wanda, emportée par son impatience, intervint sans attendre d'avantage.

— Où donc est Charley ? L'avez-vous aperçu, Thierry, depuis votre retour ?

— Je rentre à l'instant. N'est-il pas ici ?

— Cherchez-le, mon cher, dit-elle ironiquement, et pourquoi ne cherchiez-vous pas Françoise par la même occasion ? Qui sait ? Vous les retrouverez peut-être au même endroit !

A dessein, elle élevait la voix. Autour d'eux, les conversations s'interrompirent. Le visage de Thierry s'assombrit : la malveillance de la jeune femme éclatait... jusque-là, il n'y avait cru qu'à moitié, pensant que Françoise, peut-être, exagérât les choses. Il voulut pousser plus avant l'expérience.

— Je ne comprends pas, dit-il, jouant la surprise. Que voulez-vous dire ?

— Savez-vous dans quel canot Charley et Françoise sont revenus ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle éclata d'un rire strident.

— Nous allons faire une petite enquête, ce ne sera pas long. Vous étiez dans un bateau, Régine, Jacques et moi dans un autre, il n'en reste donc que deux où Françoise et votre ami ont pu prendre place.

Elle cherchait des yeux les personnes à interroger : Thierry l'arrêta.

— Ne vous donnez pas la peine de faire le détective : les trois premiers canots sont partis ensemble, j'étais sur l'un et je sais que Françoise, à ce moment, se promenait sur l'îlot avec vous, Régine et Charley.

Wanda rit de nouveau.

— C'est exact, mon cher ami, et ainsi que je vous le disais, Régine, Jacques et moi sommes rentrés... seuls sur le quatrième bateau. Françoise et Charley ont refusé de nous accompagner. N'est-il pas vrai, Régine ?

La jeune femme s'approchait avec Rosanne. Elle acquiesça.

— C'est très vrai. Je suppose qu'ils avaient un autre moyen de revenir ? Je m'étonne qu'ils ne soient pas encore ici... Ils n'ont pas pris le chemin le plus direct ! Il y a plus de deux heures que nous sommes de retour.

— Vous êtes bien gentilles de tant vous préoccuper du sort de Françoise, dit Thierry avec un aimable sourire. Je ne crois pas, cependant, qu'il y ait lieu de s'inquiéter.

Régine, à son tour, fit entendre un petit rire.

— Mais, mon cher, nous ne nous inquiétons pas du tout de Françoise ! dit-elle. Nous pensons à vous, qui devriez surveiller un peu mieux cette charmante Mlle de Plaizac... si tant est qu'elle vous intéresse toujours après ce flirt un peu trop affiché...

Des regards étonnés s'échangèrent entre les convives, de plus en plus nombreux, qui suivaient la discussion. Une voix répéta en sourdine :

— Mlle de Plaizac... ?

Rosanne entra dans l'arène. Elle railait intérieurement la maladresse de ses complices ; quelles sottises ! par trop de hâte, par leur visible hostilité, elles compromettaient le résultat de leurs efforts. Pour elle, prudente, elle s'était

tue jusque-là, et elle allait ramasser les lauriers de la victoire.

— Thierry, dit-elle doucement, tout cela n'a pas la moindre importance. En admettant que Françoise ait des torts en cette affaire, cela la regarde, elle est libre de choisir à son gré le compagnon de sa vie... puisqu'elle n'est pas mariée avec vous. Vous désiriez savoir exactement à quoi vous en tenir sur ses sentiments à votre égard, n'est-ce pas ? Vous avez agi sagement. Vous voilà fixé et c'est très bien ainsi, pour vous comme pour elle. Si vous ne voyez pas revenir ces tourtereaux, par exemple, vous ferez bien d'aller demain matin les rechercher au phare...

Elle avait parlé presque bas, mais en détachant les syllabes afin que nul ne perdît un mot de son petit discours. Elle put voir qu'elle avait fait sensation : tous les regards se tournaient vers elle et la stupefaction se lisait sur les visages. Elle jeta un coup d'œil sur Thierry : il examinait l'escalier.

Il y eut un silence contraint. Chacun se demandait comment le jeune homme allait réagir. On entendit, au premier étage, une porte s'ouvrir et se refermer.

— Je pense que voici Françoise, dit Thierry simplement.

XX

**B**EAUCOUP de volonté, une douche, un maquillage discret et de vigoureux coups de brosse sur une chevelure accomplissent des miracles. Françoise, vêtue d'une robe blanche, très simple, très « jeune fille », rayonnait de grâce et de charme. Du haut de l'escalier, son regard embrassant le hall vivement éclairé, elle comprit que la bataille était engagée. Thierry souriait, d'un sourire un peu crispé, Rosanne, Régine et Wanda ne parvenaient pas à dissimuler leur rage, mêlée à la joie mauvaise d'avoir tout de même jeté le discrédit sur la rivale détestée. Les autres restaient médusés, à la fois par les incroyables révélations qu'ils venaient d'entendre et l'apparition inattendue de la jeune fille.

Elle descendit d'un pas vif.

— Bonsoir ! dit-elle cordialement. Quelle bonne idée d'être venus nous faire cette surprise ! Thierry, j'ai soif, avez-vous quelque chose à boire ?

Elle s'avança vers le bar et prit le verre qu'il lui tendait. Le silence gêné régnait toujours, qui fut rompu par Wanda. Wanda était incapable de tenir sa langue.

— Je ne vous croyais pas revenue, dit-elle.

Françoise lui rit tranquillement à la figure.

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle gaiement. Vous avez, chères amies, une curieuse façon d'abandonner les gens sur une île déserte, sans crier gare !

— Comment avez-vous fait ? demanda ingénument la jeune femme.

— Eh bien !... j'ai eu, un instant, l'idée de revenir à la nage, puis j'ai trouvé plus pratique de prendre un taxi.

Quelques rires fusèrent. Une voix demanda :

— Et Charley ?

— Il n'y avait qu'une place dans le taxi, répliqua Françoise d'un ton suave. Charley, du reste, était, je crois, tout disposé à faire un peu de camping.

Les rires se multiplièrent. Wanda, rouge de fureur, ne savait plus que dire. Régine sentit qu'une partie, au moins, du succès s'échappait : elle voulut rattraper au vol ce qui en subsistait encore.

— Tout ceci est fort joli... mais il n'empêche que Mlle de Plaizac...

La main de Thierry se posa sur son épaule. Surprise, elle s'interrompit.

— Mlle de Plaizac me permettra de vous donner à tous quelques éclaircis-

[ Lire la suite page 28 ]

**COUPABLE ou NON-COUPABLE ?**

**CHRONIQUE JUDICIAIRE**

par ROBERT MILLET, B.A.



*Un officier de police peut-il être déclaré coupable de corruption, quand il ignorait la provenance des pots-de-vin qu'on lui aurait offerts ?*

On accuse un officier de police d'avoir accepté de l'argent du propriétaire d'un établissement public aux fins de tolérer l'ouverture de cet établissement après les heures de fermeture légales.

Cet officier de police est donc traduit devant un tribunal de juridiction criminelle, sous l'inculpation de corruption. Tout ce qu'on établit au soutien de l'accusation sont les faits suivants :

L'établissement public, auquel il est référé dans la plainte, est effectivement demeuré ouvert après les heures de fermeture fixées par la loi. Le prévenu remplissait ses fonctions dans le district où se trouve l'établissement en question. Il en connaît le propriétaire. Ce propriétaire, une fois, avait glissé un billet de \$10 dans la poche de l'officier de police. A l'insu de celui-ci cependant, qui ignorait d'où l'argent provenait. Dans une autre circonstance, on avait remis au prévenu une enveloppe scellée, contenant de l'argent, mais ne portant pas la moindre indication de provenance ou de destination.

Aussi l'accusé soutient-il qu'il ne peut être reconnu coupable de l'accusation portée contre lui et fondée uniquement sur les faits ci-dessus.

*Cet accusé est-il COUPABLE ou NON de corruption ?*

NON-COUPABLE ! a statué le Président du Tribunal, aux Enquêtes préliminaires, à Montréal, dans un jugement rendu le 24 février 1956.

# LE JEU DU DÉMON

Notre grand feuilleton par Charles VAYRE

No 1

## PROLOGUE

### Le mauvais génie

#### I — Serment de joueur

À deux kilomètres au nord de Saint-Germain, presque à l'orée de la forêt de Laye, jadis propriété du monastère de Saint-Germain-des-Prés, et qui maintenant accorde son nom à celui de la coquette ville assise sur le coteau escarpé qui domine la Seine, se trouve une élégante villa connue sous le nom de villa des Glaïeuls.

Cette villa appartient au comte Jean de Noirmond, authentique descendant d'une illustre famille dont les faits et gestes sont intimement liés à l'histoire de la France.

Mais si Jean de Noirmond avait hérité d'un nom glorieux, il s'en faut de beaucoup qu'il eût manifesté le désir de marcher sur les traces de ses ancêtres, désireux d'acquérir comme eux « los et renommée ».

Le comte de Noirmond, héritier d'une grande fortune, passait son temps non à l'agrandir, mais à la perdre petit à petit dans des cercles plus ou moins réputés, tripots que la loi tolère si la morale les réprouve.

Cependant, à l'encontre des joueurs incorrigibles dont la sécheresse de cœur est proverbiale, Jean de Noirmond avait un cœur sensible et adorait sa jeune femme et sa petite fille Simone, délicieux baby dont les caresses avaient le pouvoir de l'émouvoir singulièrement, lui arrachant, chaque fois qu'il l'embrassait, la promesse — formulée *in petto* — de ne plus remettre les pieds dans un cercle et de ne plus toucher une carte pour se consacrer exclusivement au bonheur de Louise et de Simone.

Hélas ! promettre et tenir sont deux ! C'est la réflexion que se faisait sans doute ce jour-là Louise de Noirmond qui, allongée sur une bergère, vêtue d'un costume d'amazone, tapotait du bout de sa cravache une lettre froissée jetée sur le tapis.

Louise pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans.

Son visage régulier aux traits fins, encadré par des cheveux châtain, respirait la douceur et la confiance. Ses yeux marrons, striés d'or, aux paupières frangées de longs cils, disaient toute la tendresse et la loyauté de son cœur aimant...

Mais ce jour-là, ils étaient voilés de mélancolie et Louise, le regard fixé sur la lettre importune, soupirait en attendant que son cocher Jean vint la rejoindre pour aller faire une promenade à cheval dans le bois.

Elle posa sa cravache près d'elle, se pencha, ramassa la lettre et l'ayant dépliée la relut.

Elle émanait de Me Luguët, le notaire de feu le baron de Lestry, père de Louise, et qui avait toujours été chargé des intérêts de la famille de Lestry.

Voici ce que disait la lettre qui rendait Louise soucieuse :

« Chère madame,

« Depuis quarante ans, je gère les affaires de votre père et les vôtres. C'est donc mon devoir de vous prévenir de ce qui peut porter atteinte aux intérêts que j'ai mission de défendre.

« Votre mari — homme charmant, mais étourdi — a dissipé au jeu — cela vous le savez — la plus grande partie de sa fortune. Mais, maintenant, il s'attaque à la vôtre. Vous m'avez donné l'ordre de remettre à M. de Noirmond le montant de votre propriété des Aubrais. C'est un tort. Cet argent sera promptement dépensé, au jeu naturellement, et il ne restera plus de la fortune de M. de Lestry que la somme de cinq cent mille francs placée heureusement sur la tête de votre enfant.

« Voici ce qu'il conviendrait de faire... »

La lettre tomba des mains de Louise sur le tapis...

Au bord des cils de la jeune femme, une larme perla.

Ce vieux notaire était vraiment sévère pour Jean et pour elle...

Il lui donnait tort d'avoir consenti à la vente des Aubrais.

Mais pouvait-elle faire autrement ? Jean était gêné... il avait des dettes.

Devait-elle laisser dans l'embarras l'homme qu'elle chérissait d'un amour sans égal ?

Jean, d'ailleurs, avait promis, ses dettes de jeu payées, de ne plus retourner dans un cercle.

C'était un homme d'honneur... Il tiendrait sa parole...

Et désormais, ils vivraient toujours ensemble, lui, elle et Simone, passant leur temps à s'aimer et à se le dire...

Cette vision d'un avenir de bonheur et d'amour ramena le sourire sur les jolies lèvres de Louise et ses yeux s'emplirent de joie.

Elle abandonna sa bergère et murmura gaiement :

— Puisque la montagne ne vient pas à moi, j'irai à la montagne. Je vais aller chercher ce paresseux de Jean.

Elle fit un pas vers la porte qui, à ce moment, s'ouvrit toute grande, livrant passage à Mlle Simone et à sa nurse.

Simone avait trois ans.

De longs cheveux d'or retombaient sur ses épaules.

A la vue de Louise, elle cria joyeusement :

— Maman... petite maman

Louise ouvrit ses bras, prit Simone, la serra contre son cœur, l'embrassant éperdument.

— Ma chérie... mon cher petit ange...

Simone, riant, embrassait sa mère sur les yeux, les joues, le nez, l'entourant de ses petits bras blancs et potelés.

— Eh bien ! et moi ? dit une voix joyeuse.

— Papa... mon papa ! s'exclama Simone.

Posée à terre par sa maman, elle courut à son père, lui prodiguant ses plus sonores baisers.

Louise, ravie, émue, contemplait le père et la fillette qui formaient un tableau charmant, admirant sans réserve son mari.

Jean de Noirmond justifiait cette admiration.

Agé de trente-cinq ans, grand, mince, élégant, les yeux clairs, d'allure distinguée, robuste, intelligent et beau, il était par surcroît très sympathique et l'on se sentait attiré malgré soi vers cet homme au regard franc qu'on devinait bon jusqu'à la faiblesse, confiant jusqu'à la naïveté.

En Jean de Noirmond sommeillaient tous les nobles instincts et la bravoure de ses ancêtres.

En d'autres temps, il eût été un preux accompli.

Mais, en notre morne époque de vie à outrance, de courses aux affaires,

de désir immédiat de fortune et de jouissances, Jean, qui n'avait eu qu'à se donner la peine de naître, se laissait vivre, dépensait insoucieusement la fortune que lui avait léguée son père, dédaigneux des affaires où s'avilit la noblesse d'une race, laissant à d'autres le soin d'acquérir la richesse.

Pour devenir quelqu'un de supérieur, il n'avait manqué à Jean de Noirmond que la pauvreté qui, exaltant ses dons naturels, lui aurait permis d'être un jour un être exceptionnel.

Il était et restait le gentilhomme généreux et insouciant qu'on ne pouvait voir sans aimer et dont tous ceux qui le connaissaient appréciaient la délicatesse et la générosité.

Louise était folle de son mari.

Jean de Noirmond, de son côté, idolâtrait sa femme dont la joliesse douce, la grâce tremblante et faible s'alliaient si bien à son tempérament énergique et combatif adouci par une bonté extrême...

— Simone, dit enfin Louise, laisse ton papa... va te promener, ma chérie...

Simone, obéissante, alla rejoindre la nurse, envoya du bout des doigts un baiser à ses parents et sortit en sautillant.

— Elle est adorable, notre Simone ! dit Jean, suivant d'un regard attendri la fillette... adorable en tous points... comme sa maman !

— Merci du compliment ! dit Louise rieuse et s'approchant de lui. Penses-tu au moins ce que tu dis ? ...

— Je dis toujours ce que je pense ! répondit Jean, embrassant amoureusement Louise.

« Te voilà donc prête à aller te promener ? ...

— Mais n'était-ce pas convenu ? ... Pourquoi n'as-tu pas ton costume de cheval ? ... Tu as oublié que tu devais m'accompagner, méchant... »

— Mais non... mais non... je n'avais pas oublié... seulement, c'est le notaire que j'avais oublié... Or, c'est cet après-midi que j'ai rendez-vous avec lui pour la vente de notre propriété des Aubrais...

« Je dis notre, ma chère Louise, puisque si gentiment tu as bien voulu donner l'ordre de la faire vendre à mon profit.

« Mais qu'as-tu donc ?

« Te voilà toute triste... »

Louise, en effet, s'arrachant à l'étreinte de son mari, était allée s'asseoir sur la bergère, les yeux voilés de larmes.

Inquiet, Jean prit place près d'elle, s'empara de sa main :

— Louise...

— Jean, dit-elle vivement, promets-moi...

— Quoi donc, ma chérie ?

— De ne plus jouer.

— Oh ! fit Jean rassuré et souriant, c'est cela qui t'attriste ! ... Mais tu sais bien que, justement à propos de la vente des Aubrais, je t'ai donné ma parole...

« Qu'est-ce donc que cette lettre qui ne doit pas être étrangère à ton chagrin ? ... »

Il venait de voir Louise essayant maladroitement avec le talon de sa botte de pousser sous la bergère la lettre de Me Luguët.

Avant que Louise ait pu l'empêcher, Jean s'était emparé du malencontreux papier et lisait.

## Pour satisfaire tous nos lecteurs et lectrices . . .

Nous publierons dans *Le Samedi* deux genres de romans : de grands *feuilletons* comme autrefois et des romans d'amour en quelques numéros. Une enquête, poursuivie depuis six mois auprès de nos lecteurs, nous a révélé que leurs goûts se partageaient de moitié entre les grands *feuilletons* à suivre et les romans d'amour.

A COMPTER DE CETTE SEMAINE, *LE SAMEDI* publie une tranche d'un long *feuilleton* intitulé :

## LE JEU DU DÉMON

par CHARLES VAYRE

et un épisode d'un beau roman d'amour.

Ainsi nos lecteurs et lectrices retrouvent leurs longs *feuilletons* d'autrefois auxquels ils sont restés attachés, et les autres conservent leurs romans d'amour.

DEUX ROMANS à suivre, au lieu d'un seul.

Il y en a pour tous les goûts.

Commencé dans l'édition du 26 mai 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, *feuilletons*, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Ayant lu, il froissa la lettre avec dépit, la jeta loin de lui...

— Me Luguët est bien impertinent, dit-il, de faire la leçon à toi et à moi.

« De quoi se mêle ce vieux tabelion ?... »

— Il ne te connaît pas comme je te connais...

« Il a craint pour Simone... pour l'avenir de notre enfant. »

Jean sourit à sa femme.

— Je lui pardonne d'avoir pris contre nous la défense de Simone...

« Au reste, Me Luguët sera bien étonné d'apprendre, avant peu, que j'ai tenu la promesse faite à ma femme, que je n'ai plus touché une carte et que, transformé en gentleman-farmer, je travaille à accroître la fortune de notre enfant. »

— Oh! Jean, si tu pouvais dire vrai... Je serais si heureuse!...

— Tu le seras... Un Noirmond n'a qu'une parole.

« Note que, jusqu'ici, je n'avais pas promis de ne plus jouer... parce que précisément je ne me sentais pas la force de tenir ma promesse. »

« Mais, à présent, c'est autre chose. »

« Les pertes sévères que je viens d'éprouver dans plusieurs cercles m'ont fait réfléchir et rentrer en moi-même et je me suis senti honteux de l'existence imbécile que j'ai menée jusqu'ici. »

« J'aurais fini par me dégrader au contact de ces joueurs qui peu à peu abandonnent leur foyer, leur femme, leur enfant. »

« Ah! quelle funeste passion!... »

« Comment ai-je pu me laisser entraîner à ce point ?... »

« Et toi, si aimante, si bonne, qui n'avais jamais une parole de blâme!... »

— Je ne voulais pas t'irriter... Je pensais bien qu'un jour ou l'autre tu me reviendrais. »

— Tu es un ange. »

Il embrassa Louise, se leva...

— Tu pars déjà... tu as donc rendez-vous avec le notaire ce matin ?... »

— Non... l'après-midi seulement... mais j'ai promis à Lérac de déjeuner avec lui. »

A ce nom de Lérac, Louise pâlit légèrement.

— Lérac! murmura-t-elle, les sourcils froncés. »

Jean éclata de rire.

— Je sais que tu n'as pas une vive sympathie pour notre ami Lérac... Tu as tort. C'est un charmant garçon à qui il ne manque que la fortune pour être un garçon accompli. Il se peut que ses revers l'aient agri, mais dans le fond, c'est un brave coeur, dévoué, loyal... »

— Tu juges tout le monde d'après toi. »

— Mais non... mais non... Tu as des préventions contre Lérac... je le vois bien... Tu l'accueilles toujours froidement. Le malheureux n'ose plus se présenter ici. Il t'aime bien pourtant. Il ne parle de toi qu'avec admiration et ne trouve jamais de mots assez flatteurs pour faire ton éloge. »

Louise eut à l'adresse de son mari un regard profond qui aurait certes donné à penser à Jean, si en ce moment il n'avait eu les yeux fixés sur sa montre qu'il venait de sortir de son gousset.

— Dix heures bientôt... Heureusement que j'ai dit à Pierre de préparer l'auto... Tu n'en as pas besoin. Je garde la voiture? Oui, je serai de retour plus tôt... tandis que, s'il m'avait fallu prendre le train... »

« Au revoir, ma chérie... Aie confiance en moi. »

« Aujourd'hui je liquide le passé et demain je serai tout à toi... à toi pour toujours... »

« Veux-tu que je le jure ?... »

— Non, ne jure pas... je te crois. »

Dans les yeux clairs de Jean se lisait la sincérité.

Louise confiante tendit ses lèvres.

La vie désormais serait belle, simple, grave et douce comme le bonheur.

Et comme il s'embrassait tendrement, un nuage à ce moment passa, obscurcit le soleil, intercepta les rayons qui à travers la fenêtre inondaient de clarté les visages amoureux de Louise et de Jean.

Avertissement? Menace? Effet du hasard?

Louise tressaillit en proie à un sinistre pressentiment.

— Jean, dit-elle, souviens-toi de ta promesse. »

— Ce qui est promis est promis! dit Jean. Au revoir, je me sauve... je ne veux pas faire attendre Lérac... ton ami Lérac. »

Ce mot, jeté dans un éclat de rire, immobilisa Louise qui se disposait à suivre son mari, à l'accompagner jusqu'à la voiture.

« Ah! gémit-elle, il ne voit donc pas... il ne comprend pas... »

« Que faire pour le convaincre que Lérac est son mauvais génie ?... »

Sur le gravier, devant la villa, criaient les roues de l'auto.

Par la portière, penché, Jean de Noirmond, de la main, faisait un signe d'adieu qui ressemblait à l'envoi d'un baiser.

**II — Celui qui n'était pas attendu**

A toute allure l'auto filait sur la route de Paris.

La voiture, en trombe, traversa un carrefour formé par la route venant de la forêt, route qui croisait celle de Paris.

La voiture passée, derrière un bouquet d'arbres qui avait servi à masquer sa présence, un homme surgit.

Vêtu avec une extrême recherche, trop élégant dans sa mise, l'homme fumait un énorme cigare.

Ironique, il envoya un jet de fumée dans la direction de l'auto qui déjà n'était plus qu'un point noir dans le lointain...

« Bon voyage, mon cher Noirmond, ricana-t-il. Vous me reverrez tantôt... à moins que... »

Il n'acheva pas sa pensée, consulta sa montre.

« Dix heures dix!... Ça fait trois quarts d'heure que cet imbécile me fait poser... »

« J'ai bien fait en quittant la gare de prendre à travers la forêt. Cette petite promenade sentimentale m'a fait du bien. »

« Comment se fait-il que Noirmond soit parti si tard ?... Il m'avait dit qu'il avait rendez-vous avec Champour à dix heures pour se faire remettre la note exacte de ce qu'il doit au cercle des Mimosas. »

« Sa femme l'aura retenu, sans doute. »

En parlant de Mme de Noirmond, les yeux de cet homme brillèrent d'un étrange éclat.

Il sourit méchamment, hocha la tête...

« Il faut en finir! murmura-t-il. »

« C'est l'heure où elle fait en forêt sa promenade quotidienne. »

« Retournons dans l'allée des cavaliers et simulons l'homme qu'un heureux hasard place sur le chemin de la belle amazone. »

Ce disant, il quitta son poste d'observation et, rebroussant chemin, s'enfonça sous les arbres que juin paraît d'une verdoyante frondaison...

Or, en ce même instant, Louise de Noirmond quittait la villa montée sur un magnifique alezan brûlé, plein de feu, dont elle modérait l'impatience.

A quelque distance de la villa, Louise, d'un léger coup de cravache, fit passer au trot son alezan, puis au galop.

Pas d'auto sur la route. Quelques rares passants qui salu-

Bonjour... Je suis votre Agent Recenseur

Au cours des semaines qui vont suivre, je me présenterai chez vous pour vous poser quelques questions faciles concernant le nom, l'âge et l'état matrimonial des personnes qui résident à votre domicile. Si vous êtes fermier, je vous demanderai des renseignements additionnels relatifs à la superficie agraire, aux récoltes au bétail et à l'outillage. Les renseignements que vous me donnerez seront tenus strictement confidentiels. Chaque agent a juré d'observer la discrétion la plus absolue. D'après la Loi, les renseignements de nature personnelle recueillis à l'égard de chaque Canadien ne peuvent être utilisés qu'aux fins de la statistique générale. Ils ne sont communicables à aucune agence du Gouvernement ou entreprise particulière. Le Canada procède à ce recensement pour reconnaître la croissance rapide du pays. Les données obtenues de la sorte permettront de prévoir tous nos besoins nationaux et d'y répondre, qu'il s'agisse de maisons d'enseignement, de services publics, d'oeuvres de bien-être social, de production agricole et industrielle, ou d'embauchage.

Le recensement de 1956 — mesure essentielle de la croissance du Canada

Ce travail considérable, vous pouvez nous aider par votre concours à l'accomplir rapidement et avec précision.

Tout agent recenseur sera muni de la carte d'identité ci-contre afin d'établir qu'il a véritablement été désigné par le Gouvernement du Canada pour aider au recensement. Demandez à voir cette carte.

RECENSEMENT DU CANADA, 1956  
Formula 13  
BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE  
LA PRÉSENCE CERTIFIÉE QUE  
Jean Durand  
Je soussigné, par le ministre du Commerce, agent recenseur au recensement du Canada, 1956, L. C. P. 1956, n° 1-2, déclare avoir personnellement vérifié en vertu de la loi que la statistique a obtenu les renseignements demandés sur les questionnaires de recensement.  
CONTRÔLE  
Jean Lussier, Commissaire  
Herbert Russell, Statisticien du Dominion  
Les agents recenseurs sont tenus, sous serment, de considérer tous les renseignements reçus comme confidentiels et de n'en révéler sur aucune partie.

BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE  
Ministère du Commerce—Ottawa, DBS-1-56-W-F

\*\*\* ANECDOTES ET PENSEES

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique : celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même.  
LA BRUYÈRE.

Ce que nous savons ne sera pas retenu tant que nous n'aurons pas scellé notre connaissance par un acte.  
RICHARD LYNCH.

aient d'un coup d'oeil admirateur la belle amazone dont la course teintaient de rose les joues.

Elle ne tarda pas à arriver à l'entrée de la forêt, modéra l'allure de son cheval, le mit au trot...

— Eh bien ! Porthos, dit-elle en caressant l'encolure du cheval, es-tu un peu calmé par ce temps de galop ?... Nous irons plus vite tout à l'heure... Allons... allons... Parthos... soyez sage...

Le cheval, comme sensible aux aimables paroles de sa cavalière, hennit doucement.

Louise le dirigea vers une allée déserte et large où le bel alezan pourrait galoper à son gré sans crainte d'accidents.

Brusquement, Porthos fit un écart qui faillit désarçonner Louise et s'arrêta presque aussitôt.

Louise, heureusement, était excellente cavalière.

Elle allait gourmander sa monture de cette incartade.

La voix s'arrêta dans sa gorge.

Elle pâlit affreusement...

Devant Porthos, le bras tendu, un homme agita son chapeau en un salut d'ampleur exagérée.

C'était le promeneur qui avait vu passer en ricanant l'auto de Noirmond.

— Chère madame, excusez-moi d'avoir effrayé votre cheval...

« J'étais là, rêvassant, appuyé contre cet arbre, lorsque soudain je vous vue... »

« Je n'ai pu maîtriser un mouvement de joie et, inconsiderement, je me suis précipité à votre rencontre pour vous présenter mes respectueux hommages... »

Louise s'était ressaisie. A la phrase trop polie de cet homme, elle répondit par un sec :

— Bonjour, monsieur Lérac...

Puis, agressive...

— Que faites-vous ici ? N'avez-vous pas rendez-vous pour déjeuner avec mon mari à Paris ?

— Parfaitement exact, chère madame.

— Alors, pourquoi venir à Saint-Germain pour le voir ?

— C'est que, précisément, je ne viens pas pour le voir.

Il accentua le mot « le », regarda fixement Louise.

La jeune femme, maîtrisant la colère qui commençait à monter en elle, feignit de ne pas comprendre :

— Je m'en voudrais, dit-elle, de vous retenir plus longtemps, puisque vous avez des visites à faire et que vous ne venez pas pour voir mon mari...

« Veuillez vous reculer, je vous prie, et laissez passer Porthos... »

Lérac, au lieu d'obéir, saisit le cheval par la bride.

— Pardon, madame, dit-il froidement, mais je désire vous dire encore quelques mots.

Louise se mordit les lèvres jusqu'au sang.

La vue de Lérac lui était odieuse.

Depuis plusieurs mois, celui qui se disait l'ami dévoué de son mari ne cessait de la persécuter de déclarations à peine déguisées, lorsqu'il se trouvait en sa présence.

En vain, Louise de Noirmond avait répondu d'un ton à décourager toute tentative.

Lérac avait fait semblant de ne pas comprendre ; répondant, aux dédains, aux regards méprisants, par des protestations de dévouement, même il avait osé se plaindre à Jean de Noirmond de l'accueil inamical de sa femme.

Louise n'avait pas cru devoir instruire son mari.

Sûre de sa vertu, elle n'avait pas voulu paraître prendre au sérieux les paroles de Lérac, susciter une querelle entre Jean et cet homme qu'elle haïssait non seulement pour son audace, mais aussi parce qu'elle devinait

en lui une âme ténébreuse, capable des pires infamies.

Lérac, d'ailleurs, depuis quelques semaines, n'avait fait que de rares et courtes apparitions à la villa des Fleurs.

Il est vrai que, chaque fois, il avait entraîné Jean de Noirmond, l'arrachait aux doux entretiens de sa femme, et, chaque fois, Jean était rentré tardivement, le front soucieux, ayant perdu de grosses sommes au Cercle.

C'était là — Louise le sentait — la réponse de Lérac aux dédains de la vertueuse Mme de Noirmond.

Et elle, si bonne et si tendre, incapable de haïr, avait peu à peu senti naître en son coeur contre cet homme une sourde colère faite de mépris et de peur...

Ah ! pourquoi Jean, si confiant, avait-il accordé son amitié à ce misérable qui, sciemment, le poussait à la ruine, essayait de le détacher de sa femme et de son enfant ?

Comme s'il lisait en elle, Lérac, tranquillement, déclara :

— Je vous aime... et c'est par amour que j'agis ainsi.

« Votre mari n'est qu'une pauvre marionnette dont je tire les fils et que

je briserai, si vous vous obstinez à me traiter avec autant de dédain.

« C'est pour vous dire cela que je suis venu aujourd'hui.

« M'entendez-vous, madame ?... »

« M'entendez-vous... Louise ?... »

Il parlait en maître, en homme sûr de lui.

Frémissante d'indignation, Louise, se penchant sur l'encolure de son cheval, les yeux dans les yeux de Lérac, la voix sifflante, lui jeta au visage :

— Monsieur Lérac, vous êtes un misérable !

Sous l'insulte, Lérac pâlit légèrement, mais se contraignant à sourire, il répondit avec un calme terrible :

— Je vous aime assez pour oublier cette insulte.

« Ecoutez-moi, Louise... je vous aime... je veux votre amour... Pour l'obtenir, je ne reculerai devant rien... »

— Votre amour est une insulte... J'aime mon mari... Je ne veux pas vous écouter plus longtemps. Lâchez la bride de mon cheval...

— Pas encore... Je n'ai pas tout dit.

« Si vous me repoussez... si vous me chassez, prenez garde !... »

« Aujourd'hui, c'est moi que vous chassez... demain ce sera votre mari... »

## BEAUTES NORDIQUES A... [Suite de la page 3]

Il ne faut pas gronder Miss Ekberg de la confiance en soi et en demain qu'elle manifeste avec enthousiasme en ce moment. Il est en effet remarquable de constater tout le chemin qu'elle a parcouru, dans le sentier du succès, depuis un an. Hier encore nous venait la nouvelle qu'on la recherchait pour un nouveau rôle, dans *The Silver Nutmeg*, épisode du commerce dans les Indes néerlandaises. Il ne se passe de jour sans qu'une nouvelle offre soit faite à la superbe actrice.

Avoir vingt ans, et toutes ces pro-

messes, comment ne pas être enthousiasmée !...

Anita est une danseuse experte, et son sport favori est la natation. Et puis, Cupidon s'est mis de la partie. L'élue se nomme Anthony Steele, un acteur anglais. « Pas de mariage encore », assure Anita. Anthony doit retourner à Londres pour un film, pendant qu'elle se rendra aux Bermudes. « Ensuite, nous y songerons sérieusement... »

L.G.S.

## EDITH PIAF, VEDETTE SANS... [Suite de la page 7]

internationale. On ne se lassait pas de l'entendre chanter la malheur des filles délaissées, esseulées. On sentait que ce n'était pas du chiqué. Et ce n'en était pas : à l'âge de 16 ans, elle avait été abandonnée avec un bébé, une petite fille qui était morte à 2 ans. Depuis, malgré son immense désir, Edith n'a jamais pu avoir un autre enfant.

Mieux que personne, Jean Cocteau a défini sa manière de chanter :

« Regardez cette petite personne dont les mains sont celles du lézard des ruines. Regardez son front de Bonaparte, ses yeux d'aveugle qui vient de retrouver la vue. Comment chantera-t-elle ? Comment s'exprimera-t-elle ? Comment sortira-t-elle de sa poitrine étroite les grandes plaintes de la nuit ? Et voilà qu'elle chante, ou plutôt, qu'à la mode du rossignol d'avril, elle essaie son chant d'amour. Avez-vous entendu ce travail du rossignol ? Il peine. Il hésite. Il racle. Il s'étrangle. Il s'élançait et retombe. Et soudain, il trouve. Il vocalise. Il bouleverse. »

Edith eut alors la chance supplémentaire de rencontrer un homme qui fit patiemment toute son éducation : Jacques Bourgeat, poète et lettré, et dont la présence aux côtés d'Edith intriguait longtemps le monde du spectacle et les journalistes.

C'est seulement à New-York, lors de son succès inégalé au célèbre cabaret « Versailles », où elle demeura vingt et une semaines consécutives, qu'Edith présenta officiellement Bourgeat :

— Il n'est ni mon père ni mon flirt, mais mon précepteur depuis quinze ans.

C'est à lui qu'elle doit le choix presque infallible de ses chansons, et cette culture qu'à son tour, au long de sa vie sentimentale mouvementée, elle put à son tour transmettre à Marcel Cerdan, à Yves Montand, à Eddie Constantine.

Des mois durant, on la vit chanter, plutôt qu'on ne l'entendit, devant le mouvant rideau sonore des Compagnons de la Chanson, un rideau qui trop souvent la faisait disparaître dans ses replis. Les Compagnons avaient, grâce à elle, conquis le public ; mais celui-ci voulait retrouver Edith toute seule, dans sa petite robe noire. Elle avait conservé la première douze ans, refusant de la changer, et quand elle fut totalement usée, les suivantes furent toutes taillées sur le même modèle.

Aujourd'hui, Edith consacre plus de temps à écrire des chansons qu'à en répéter. Elle a d'autant plus de temps pour approfondir sa culture qu'elle a considérablement limité le nombre de ses amis, à la suite de mesquineries et de scandales divers qui l'ont profondément affectée. Les chanteurs qu'elle a aidés et lancés, qui l'ont aimée, lui ont conservé leur gratitude, mais l'amitié n'a pas toujours subsisté.

Tout cela ne bouleverse plus Edith, qui n'est plus le moineau écorché de naguère. Et puis, il y a les amis qu'elle n'a jamais perdus : les petits, les obscurs, les vieux, ces enfants qu'elle aide et encourage inlassablement.

Edith Piaf n'a rien ôté à l'humanité de sa jeunesse. Elle n'a fait qu'y ajouter la sagesse de la maturité.

CHARLES MONTAIS.

— Que voulez-vous dire ?...

— Simplement ceci : que j'ai le moyen de perdre, de déshonorer M. de Noirmond... Votre amour sera impuissant à le protéger, à le défendre contre moi.

— Je dirai à Jean votre conduite.

— Vous voulez donc que je le tue ?

A cette menace prononcée d'une voix sourde, les yeux brillants de haine, Louise frissonna.

Certes, Jean de Noirmond était brave ; mais que pouvait la bravoure contre un tel homme capable des pires scélératesses, incapable d'affronter son ennemi en combat loyal ?

— Je ne dirai rien, murmura Louise effrayée.

« Mais cessez de me poursuivre de vos insultantes déclarations, de cet amour qui m'offense, qui est la plus odieuse des trahisons envers celui qui vous croit son ami.

Lérac haussa les épaules.

— Mon ami, lui, Noirmond, allons donc !...

« C'est l'ami de tout le monde et, par conséquent celui de personne.

« Si j'ai feint de répondre à cette prétendue amitié, c'était pour vous, Louise, c'était pour vous voir, vous entendre, vous approcher plus souvent.

« A mes avances, vous avez toujours répondu par le mépris.

« Vous n'avez pas eu pitié de cet amour dévoué qui s'offrait, qui ne demandait pour être heureux qu'un sourire, une parole amie... »

« Vous n'avez eu pour moi que dédain et paroles blessantes, et cependant... »

« Mais c'est le passé, cela, et je suis prêt à l'oublier.

« Ne me repoussez plus, Louise. Croyez-moi, l'heure est grave.

« Vous tenez en ce moment entre vos mains le bonheur, l'avenir des vôtres, de ceux qui vous sont chers... »

« Tendez-moi la main... »

— Moi ! à vous... A vous, le mauvais génie de mon mari ! A vous qui déjà, à plusieurs reprises, pour vous venger, avez entraîné mon mari vers le mal, l'avez poussé à jouer, cherchant à le ruiner ?...

« Mais quelle femme serais-je donc si je pouvais oublier le mal que vous avez fait à Jean, à moi ? »

« Vous m'aimez, dites-vous... »

« Eh bien ! moi, je vous hais... je vous hais, vous m'entendez et jamais je ne vous pardonnerai... »

« Vous parlez de votre haine.

« Je la préfère à votre amour qui n'excite en moi qu'indignation et dégoût.

« Lâchez la bride de mon cheval ! »

« M'entendez-vous, monsieur Lérac ? Lérac, immobile, gronda :

— Je vous aime ! Je vous veux !... »

La cravache de Louise siffla dans l'air.

Vivement, Lérac leva le bras pour se garantir, mais le bout de la cravache, qui cingla rudement son bras effleura son visage, le marquant d'une raie rouge.

Le cheval, effrayé, se cabra.

Louise le fit voler, tourner bride, et partit au galop dans la direction de la villa.

Lérac, immobile, regarda s'enfuir Mme de Noirmond.

Son visage, convulsé par la rage, reprit peu à peu son impassibilité.

Lérac porta la main à sa joue.

Le coup de cravache, quoique amorti par le bras, avait été assez violent pour lui causer une brûlure assez vive...

Le sang afflua à son visage.

Son bras se tendit vers le sentier où Louise de Noirmond, en ce moment à peine visible, disparaissait.

« Je me vengerai ! » dit-il simplement.

Et, pour qui connaissait Lérac, ce n'était pas là une vaine menace.

Si Louise avait pu le voir et l'enten-

dre, elle eût amèrement regretté la vacuité de son geste justicier...

Mais elle galopait sur la route claire, pressée de rentrer à la villa, de revoir sa chère petite Simone, dont les caresses la consoleraient du cynisme avec de Lérac, avec si insultant pour son honnêteté qu'elle en gardait au front le rouge de la honte, se considérant comme souillée par les paroles de ce misérable.

Et cette décision fut prise aussitôt par elle :

« Ce soir, je dirai tout à Jean ! Tant pis pour Lérac... »

« Jean, prévenu, se tiendra sur ses gardes... »

« Notre amour sera plus fort que tout ! »

Hélas ! Louise de Noirmond devait bientôt apprendre à ses dépens ce qu'il en coûtait d'avoir Lérac pour ennemi !

### III — Un autre visage de coquin

Le cercle des Mimosas, qui existe — mais pas sous ce nom poétique — est un cercle mixte que nous situons non loin des grands boulevards.

Un cercle mixte est un cercle fréquenté par les joueurs des deux sexes.

Là, point de propos d'amour, pas de galanteries, car en ce lieu la femme abdique tous les hommages dus à son sexe et devient l'égal de l'homme.

Elle n'est plus qu'un joueur et est traitée ainsi par les hommes.

Autour du tapis vert, nuit et jour, prennent place des jeunes et jolies femmes faites pour inspirer l'amour et dont la passion du jeu a desséché le cœur en attendant qu'elle flétrisse la jeunesse et la beauté.

Des femmes âgées, à la lèvre tremblante, aux yeux de fièvre, s'asseyent près de celles qui sont encore jeunes et jolies, comme elles le furent avant que le démon du jeu eût mis son empreinte sur leur visage, éteint le sourire sur leurs lèvres, ridé leur front...

Elles sont, là, les jeunes, les mûres, les vieilles, mêlées aux hommes et, comme eux, ne s'intéressant qu'au va-et-vient des cartes, aux gains et aux pertes d'une partie, plus acharnées qu'eux, faisant preuve d'une résistance peu commune, passant la nuit autour du tapis vert, surprises par les premières lueurs de l'aube, ne quittant la place que lorsque, vaincus par l'insomnie et la fatigue, les croupiers annoncent la fin de la partie.

Comme si la « coco » et la « morphine », ces démoniaques poisons dont l'Allemagne inonde sournoisement la France, ne faisaient pas assez de victimes, comme si les fumeries d'opium étaient insuffisantes à détraquer les cerveaux, le jeu, protégé par l'Etat, ajoute ses ravages à ceux causés par les diaboliques drogues, et les cercles clandestins s'ajoutent aux cercles tolérés et leur nombre croît de jour en jour.

Aux tripots s'ajoutent les tripots, source de tant de ruines, de misères et de deuils !

Parfois, un vol trop audacieux, des bagarres, un suicide obligent la police à intervenir.

Un cercle est fermé.

Dix rouvrent leurs portes.

Les misères et les ruines augmentent.

A cela, nul remède.

L'Etat, avec son immoralité coutumière, se réjouit.

Les cercles et les courses ne sont-ils pas frappés d'un impôt ?

Et l'impôt prélevé sur le vice n'est-il pas une source de revenus appréciables ?

Qu'importe le déshonneur, la ruine de nombreuses familles !

— Cela rapporte à l'Etat !

Mais tout ce que pourraient écrire les moralistes ne changera rien.

Aussi bien, nous n'avons pas pour mission d'essayer de corriger un tel état de choses.

Nous ne pouvons que constater tristement et déplorer la législation actuelle qui favorise le vice au lieu d'essayer de le guérir...

Abandonnant ce sujet, nous poursuivons notre récit et nous nous transportons, ce même jour ou Lérac fut cravaché, au cercle des Mimosas.

Il était environ quinze heures.

Dans un petit salon, soigneusement fermé et où n'arrivaient que très étouffés les cris des joueurs attablés déjà autour du tapis vert, dans la salle voisine, un homme causait à voix basse — comme s'il craignait d'être entendu — avec Lérac, arrivé depuis un instant. Y a-t-il des croupiers honnêtes ?

Les joueurs qui viennent de gagner croient toujours à l'honorabilité des croupiers.

Ceux qu'une déveine persistante poursuit émettent parfois des doutes sur l'honnêteté de ces fonctionnaires que la morale réprovoque, mais que la loi tolère.

L'homme qui était devant Lérac était un croupier, qui, en l'absence du directeur du cercle — absence assez fréquente — prenait le titre pompeux de commissaire des jeux et, en cette qualité, dirigeait et surveillait le cercle pour le compte de son patron.

Cela n'empêchait pas Champour — c'était le nom de l'homme — de faire fonction de croupier, tout en étant commissaire des jeux.

Champour — croupier — faisait en ce cercle figure d'honnête homme.

Son visage chafouin, ses yeux gris perçants et faux, sa mise négligée, ses doigts sales et ses ongles continuellement en deuil ne prévenaient pas en sa faveur au premier abord.

Mais on finissait par s'habituer à Champour dont la prévenance et l'extrême politesse étaient inégalables. D'ailleurs, on n'avait rien à lui reprocher.

S'il était malhonnête, personne ne s'en était jamais aperçu.

Joueurs et joueuses, lui parlaient avec une certaine déférence et les autres croupiers acceptaient humblement les décisions de Champour, lorsqu'il avait à se prononcer sur un coup douteux.

Champour donnait toujours raison au joueur malheureux.

Il est vrai que le pauvre joueur, si la veine lui revenait, trouvait ensuite devant lui Champour qui adroitement l'entraînait dans une partie où le pauvre diable laissait toutes ses plumes...

Ce Champour était au fond un affreux coquin.

Et, pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à l'entendre, en ce moment, dire à Lérac :

— Quand j'ai su que Noirmond allait toucher la forte somme, je n'ai plus hésité... j'ai majoré sa petite note... C'est facile... Noirmond a toujours emprunté à la caisse en grand seigneur... en me disant : « Inscrivez... ajoutez cela à mon compte... j'ai confiance en vous, mon bon Champour... »

« Et comme la confiance, ça se paie... j'ai fait passer son compte de soixante-sept mille à quatre-vingt-sept mille... »

— Vingt mille de plus ! se récria Lérac, mais c'est fou !

« Il a du s'en apercevoir. »

— De rien du tout, ricana Champour. N'est-ce pas un grand seigneur ?

« Quand il est venu, avant déjeuner, me demander le compte exact de ce qu'il devait, je lui ai présenté le compte arrangé. Il a regardé simplement le total en murmurant : « Tant que cela ?... je n'aurais pas cru !... Vous aurez la somme tout à l'heure, mon bon Champour, » et il est parti au cercle des Athéniens, où il avait, je crois, une petite ardoise.

Sur les plus belles pelouses, vous trouverez

# LAWN-BOY

LA TONDEUSE À MOTEUR LA PLUS POPULAIRE DU CANADA

la tondeuse à moteur au DÉMARRAGE LE PLUS FACILE et au FONCTIONNEMENT LE PLUS SIMPLE



LAWN-BOY  
Deluxe 18" \$89.95  
sans moteur \$34.00



LAWN-BOY Deluxe 21"  
Pour grandes pelouses,  
domaines et parcs \$99.95  
Sans moteur \$44.00



LAWN-BOY Economy 18"  
Caractéristiques remarquables.  
Nouveau moteur Iron-Horse 2 CV,  
tond à l'avant. La plus belle  
aubaine en fait de tondeuse bon  
marché. \$69.95.

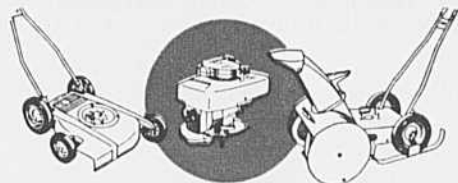
La Lawn-Boy est la seule tondeuse à moteur qui possède toutes les caractéristiques pour tondre le gazon impeccablement—c'est l'appareil idéal pour les propriétés, petites ou grandes. Elle démarre avec une merveilleuse facilité, s'arrête au toucher d'un bouton, glisse doucement sur la pelouse pour garder votre gazon doux et velouté. La Lawn-Boy tond même dans les coins exigus, pulvérise l'herbe coupée et la répand uniformément, ce qui contribue à la formation d'un gazon souple et moelleux qui caractérise les belles pelouses. Ajoutez l'économique accessoire pulvérisateur de feuilles (facultatif) et vous êtes débarrassés pour toujours du râtelage. La Lawn-Boy vous permet d'entretenir votre gazon aussi bien qu'un jardinier professionnel. Vous avez le choix de trois superbes modèles, tous actionnés par le fameux moteur IRON-HORSE de 2 CV.

Votre marchand vous renseignera sur les facilités de paiement.

Service à l'année longue... l'"équipe"  
**SNOW-BOY/LAWN-BOY**  
coupe l'herbe en été—dénège en hiver

LE MÊME MOTEUR ACTIONNE LES DEUX

Munis du moteur Iron-Horse interchangeable 2 CV, Snow-Boy et Lawn-Boy se vendent avec ou sans moteur. Le propriétaire de l'un peut acquérir l'autre à prix modique.



Outboard, Marine

& Manufacturing Co., of Canada, Ltd.

Peterborough

Canada

Egalement fabricants des moteurs hors bord Johnson, Evinrude et Elto et des moteurs à essence Iron-Horse. LA-3013

FABRICATION CANADIENNE AVEC VENTES ET SERVICE D'UN OcéAN À L'AUTRE

# Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE  
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

## SALADE DE CHOU

- 3 tasses de chou haché finement  
1 c. à thé de sel  
1 c. à thé de montarde  
2 c. à thé de sucre  
Quelques grains de cayenne (poivre rouge)  
2 c. à tb. de farine  
1 oeuf  
2 c. à tb. de beurre  
3/4 de tasse de lait chaud  
1/4 de tasse de vinaigre

Mettre dans un bain-marie les 5 premiers ingrédients. Ajouter l'oeuf battu puis le beurre et délayer le tout avec le lait chaud. Laisser cuire en brassant jusqu'à épaississement puis y ajouter le vinaigre. Battre jusqu'à ce que ce soit bien lisse. Refroidir. Verser sur le chou et à l'aide de 2 fourchettes, bien mélanger avant de servir.

## CONSOMME AUX HERBES

- 1 bouquet de cresson  
5 grosses carottes ou 10 petites râpées  
1 paquet d'échalotes coupées finement  
1 tasse de feuilles de céleri coupées finement  
1 c. à thé de sel  
6 tasses de jus de tomates  
1 c. à thé de paprika  
1/4 de c. à thé de poivre

Mêler tous les ingrédients et cuire durant 1 heure dans une casserole couverte. Passer au tamis et servir parsemé de cresson ou persil haché.

## HACHIS OU FRICASSEE DE BOEUF

- 2 c. à tb. de beurre ou graisse de rôti  
2 oignons émincés  
2 carottes coupées en rouelles  
1 c. à thé de persil haché  
1 pincée de thym  
1 pincée de marjolaine  
2 tasses de boeuf cuit coupé en petits cubes  
3 tasses de pommes de terre crues coupées en dés  
2 tasses de bouillon ou eau bouillante

Fondre le beurre ou la graisse dans une poêle et y faire revenir la viande et les oignons; laisser dorer légèrement. Ajouter tous les autres ingrédients, couvrir et cuire durant 1 1/2 heure à feu doux.

## TIMBALES DE NAVET

- 6 petits navets blancs  
1 petit oignon tranché  
2 tasses d'eau bouillante  
1 oeuf bien battu  
1/2 c. à thé de sel  
1/2 tasse de mie de pain fraîche coupée finement  
1/2 tasse de chapelure séchée

Cuire les navets pelés et tranchés et l'oignon dans l'eau bouillante salée. Lorsqu'ils sont cuits, les égoutter et les réduire en purée. Ajouter à cette purée l'oeuf battu, la mie de pain fraîche, du sel et du poivre. Laisser refroidir cet appareil et façonner en croquettes rondes d'un pouce d'épaisseur. Rouler chaque croquette dans de la chapelure et faire dorer dans un mélange de graisse et de beurre.

## POUDING RENVERSE "VITESSE"

Ce pouding se fait avec un gâteau éponge déjà cuit que vous pouvez vous procurer dans n'importe quelle épicerie. Voici comment on procède :

Dans une poêle à frire de 8 à 9 pouces de diamètre, fondre 2 c. à tb. de beurre et ajouter le mélange suivant :

- 2 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)  
1/4 de tasse de cassonade tassée  
1/2 c. à thé de gingembre en poudre  
1 tasse de sirop de poires en conserves  
1 c. à tb. de jus de citron

Laisser bouillir le tout en brassant continuellement durant 5 minutes ou jusqu'à ce que le tout soit transparent. Disposer dans cette sauce des demi-poires en conserves, la partie bombée sur le fond de la poêle et couvrir avec la rondelle de gâteau éponge cuit. Couvrir la poêle : à défaut de couvercle mettre un papier d'aluminium. Cuire 10 minutes. Renverser ce pouding sur un plat chaud et parsemer de cerises rouges égouttées et d'amandes.

«Est-ce qu'il n'en a pas une aussi au Printania-Club ?

— C'est possible...

— On l'aura arrangé aussi par là. C'est bien fait pour lui... Ça lui apprendra à inscrire ce qu'il emprunte. Quand on n'a pas d'ordre, on ne mérite aucune pitié.

«Et puis aussi il est agaçant avec ses airs de grand seigneur d'autrefois qui paie sans compter, sans vérifier, d'un geste hautain.

«Il a l'air de dire : «Je sais que je suis volé, mais je ne daigne pas m'abaisser à discuter.»

«Vous ne trouvez pas ça exaspérant, Lérac ?

— Non, dit Lérac, rêveur ; ça tient à la race...

Champour, curieux, demanda soudain à Lérac :

— Tiens, qu'est-ce que c'est que cette rougeur que vous avez sur la joue ? Vous vous êtes donné un coup ?

Lérac, les sourcils froncés, regarda Champour.

— Cette rougeur, gronda-t-il, causera la ruine de Noirmond...

«Écoutez, Champour, nous nous connaissons depuis longtemps...

«Je sais sur votre compte certaines choses...

— Et moi aussi, répliqua Champour, je sais pas mal de choses sur votre compte... des choses que tout le monde ignore... ou presque.

«Je pourrais, si je le voulais, expliquer les causes de la subite maladie qui vous a obligé à quitter la place importante que vous occupiez à la banque Minard... pourquoi vous avez cessé de paraître à la Bourse...

«Je pourrais dire aussi...

— Ne dites rien, Champour. Est-ce que je vous parle de votre passé, moi ?

«Est-ce que j'ai jamais parlé du faux pour lequel un innocent a été condamné à votre place ?...

— Bon... bon... vous avez raison, ne parlons pas de ces petites bagatelles qui nous ont attachés l'un à l'autre, à tel point que nous sommes devenus inséparables et que nous partageons les honnêtes bénéfices que je retire de cette petite maison de jeu... Il est vrai que vous m'amenez des clients, Noirmond entre plusieurs... Quelle poire !...

— Champour, parlons sérieusement. J'ai eu tort d'évoquer le souvenir de votre passé.

«Je voulais par là vous prouver que vous avez intérêt à me servir dans le projet que j'ai formé.

— De plumer Noirmond...

— Oui, de le ruiner... et, pour commencer, il faut que, ce soir même, il laisse tout l'argent qu'il aura touché tantôt.

«Sinon, Noirmond, repris par sa femme, ne remettra plus les pieds au cercle.

— Allons donc, il est trop joueur.

— Il adore sa femme... Elle arrivera à le dominer, à le faire renoncer au jeu.

— Oh ! la méchante femme !... Elle mériterait...

— Ce qu'elle mérite me regarde, coupai brutalement Lérac. Ne nous occupons pas d'elle pour l'instant, mais de son mari.

«Si Noirmond n'est pas déçavé, s'il part avec son argent, nous ne le revoions plus.

— Compris... s'il est nettoyé... il reviendra pour tenter la chance... se refaire... il tapera la caisse.

— Et, petit à petit, toute sa fortune, celle de sa femme y passeront...

— Comptez sur moi. Ce n'était vraiment pas la peine, pour si peu, d'essayer d'employer l'intimidation.

«Est-ce que je peux vous refuser d'aider à ruiner ce cher ami ?

«C'est mon intérêt, d'ailleurs...

— Sa ruine ne me suffit pas, dit Lérac d'une voix sourde.

— Ah bah ! fit Champour surpris,

que diable voulez-vous prendre de plus à Noirmond ?

— Son bonheur, d'abord... sa femme ensuite...

Oh ! oh ! modula Champour sur trois tons différents.

Il allait demander quelques explications, lorsque la porte communiquant avec la grande salle de jeu fut brusquement ouverte.

Un monsieur d'un certain âge, le monocle à l'oeil, se précipita dans le salon, tandis que, derrière lui, éclataient des insultes, des cris de colère, un tumulte effroyable...

— Monsieur, cria le joueur, le visage empourpré par la colère, monsieur, votre tripot est un repaire de grecs, de voleurs !...

Promptement, Champour courut fermer la porte.

— Voyons... du calme... monsieur Durer... du calme... Que s'est-il passé ? Il ne faut pas accuser à la légère... Une maladresse...

— Il n'y a pas de maladresse là-dedans, mais un vol, un vol organisé par votre croupier, M. Ernest... c'est un filou.

— Monsieur...

— Estimez-vous heureux que je ne porte pas plainte !

— Monsieur Durer... je vais arranger ça... Si M. Ernest est vraiment fautif...

— Comment, s'il est fautif... vous osez mettre en doute ma parole ?...

— Nullement, monsieur Durer... mais quand on joue et qu'on perd, on s'énerve... On juge mal les choses.

— En voilà assez... Je quitte votre infect tripot pour n'y mettre plus jamais les pieds, et je me charge de vous faire une réclame dont vous vous souviendrez

— Voyons, monsieur Durer, je vous en supplie...

Mais, M. Durer, honorable commerçant, las enfin d'être volé, ne voulut rien entendre.

Il tourna les talons, jeta à Lérac un regard de mépris et sortit en fermant la porte avec fracas.

Champour, un peu inquiet, colla son oreille contre la porte.

Le tumulte qui avait salué la réapparition de Durer se calmait.

Le joueur malheureux avait disparu.

La partie recommençait plus calme. Champour ricana :

— C'est fini... Ah ! et puis zut ! après tout !... Il n'était pas intéressant, ce type-là... Il avait la prétention de toujours gagner...

«Quand on joue, il faut s'attendre à perdre...

«Sur ce, cher ami, reprenons notre intéressante conversation.

Mais il était dit que Champour ne connaîtrait pas encore le projet de Lérac.

Jean de Noirmond venait d'entrer dans le salon...

— Ah ! monsieur le comte ! s'exclama obséquieusement Champour, saluant jusqu'à terre... Je ne vous attendait pas si tôt... Cela ne pressait pas.

Jean, souriant, répondit :

— Je tiens à m'acquitter le plus tôt possible, mon bon Champour.

«Les bons comptes font les bons amis...

«Préparez votre reçu... je vais vous compter l'argent... Après quoi, je prendrai définitivement congé de vous.

— Comment cela ? s'écria Lérac sortant du coin d'ombre qui l'avait dissimulé aux regards du nouvel arrivant.

— Ah ! Lérac, fit le comte d'un ton de reproche... vous êtes un beau lâcheur, mon ami... Je vous ai attendu chez Paillard jusqu'à midi et demi, et j'ai dû déjeuner seul.

«Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Mon cher, s'excusa Lérac, tous mes regrets... Mais il m'a été impos-

sible de vous prévenir à temps... Au dernier moment, une affaire imprévue... très grave...

«Je vous raconterai cela ce soir... car, n'est-ce pas, ce n'est pas vrai, vous ne nous quittez pas ainsi... Vous ne rentrez pas tout de suite à Saint-Germain.

—Mais si, cher ami, j'ai promis à ma femme de rentrer dès que j'aurais vu le notaire et payé mes dettes.

«J'ai vu Me Luguët... j'ai touché... Je paie et je pars.

Lérac et Champour échangèrent un rapide regard.

Champour, quittant la table sur laquelle il venait de rédiger son reçu, s'avança :

—Voici votre reçu, monsieur le comte... J'ai rectifié l'erreur que j'avais commise...

—Quelle erreur, Champour ?

—Une erreur de dix mille francs à votre préjudice.

«Oui, monsieur, en refaisant le compte, je me suis aperçu de cette erreur. Ce n'est que soixante-dix-sept mille francs et non quatre-vingt-sept mille que vous devez à la caisse...

—Pas possible ?

—Je vous fais toutes mes excuses, monsieur le comte, et vous prie de me pardonner.

Jean de Noirmond tendit la main à Champour.

—Vous êtes un brave garçon, Champour, et un honnête homme...

—Dame, il le faut bien... Notre profession est si décriée... Nous devons être deux fois plus honnête que les autres, nous autres.

—Il y a de braves gens partout, dit poliment le comte.

«Sur ce, voici l'argent... Voulez-vous vérifier?...

Le comte, prenant dans son portefeuille des liasses de billets, comptait négligemment.

Il tendit à Champour les billets comptés.

Champour alla s'asseoir devant sa table et recompta...

—Franchement, dit Lérac, vous ne pouvez pas partir ainsi... sans boire une coupe de champagne et sans jeter un coup d'oeil sur la partie qui est très intéressante...

«Cela ne vous oblige pas à jouer.

—Certes...

—Monsieur de Noirmond, glapit Champour triomphant, cette fois, c'est vous qui avez fait erreur... vous m'avez remis de mille en trop... Les voici...

—Pas possible, éclata de rire Jean de Noirmond.

«Je ferais un caissier déplorable.

«Champour, vous êtes un comptable merveilleux...

«Faites apporter une bouteille de champagne dans la salle de jeux... Nous la boirons ensemble.

«Venez, Lérac...

Suivis de Champour, Lérac et Noirmond entrèrent dans la salle de jeu.

Des sourires furent adressés à Jean... Quelques mains se tendirent, mollement...

Les joueurs, qui se tenaient debout, avaient autre chose à faire qu'à perdre leur temps en politesses...

Champour avait fait apporter le champagne sur une petite table, servant lui-même...

Il s'approcha de Jean, qui, ayant donné un coup d'oeil distrait sur le tapis, se rapprochait des joueurs...

Le râteau s'abattait, ramassait l'argent...

—Je passe ! dit le banquier, maussade et se levant...

—Qui prend la banque ?

—Moi, dit Noirmond.

Et, se tournant vers Lérac, tressaillant de joie :

—Mon cher... une petite banque... et je pars...

Le démon du jeu avait repris Jean de Noirmond.

Il oubliait la promesse faite à Louise. Il était perdu !

IV — Vers l'abîme

LÉRAC était le fils de petits boutiquiers qui, comme on dit vulgairement, s'étaient saignés aux quatre veines, pour faire donner à leur fils unique une instruction et une éducation supérieures à leur état.

De leur adoration aveugle pour leur enfant, ils n'avaient guère été récompensés.

Dépourvu de coeur et de scrupules, égoïste, ignorant la reconnaissance et l'affection, le jeune Lérac, à peine au sortir du collège où il avait fait de brillantes études, n'avait pas tardé à donner la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui.

Il avait commencé par voler son père, qui l'avait chassé de chez lui, ce dont ne s'inquiéta guère le jeune scripant qui savait bien que sa mère, qui l'idolâtrait, subviendrait à ses besoins.

Mais la brave femme, qui, en cachette, fournissait à son fils des subsides, était morte un jour, de chagrin, après une scène violente où son fils, mécontent de recevoir trop peu d'argent, avait été jusqu'à lever la main sur elle, parce qu'elle se refusait à faire des emprunts à la caisse paternelle.

La mort de sa mère n'émut guère Lérac.

Il osa, le lendemain des obsèques, se présenter chez son père et réclamer la part qui lui revenait, disait-il, de la dot de sa mère.

Le père n'eut pas le courage de s'indigner et de chasser encore ce misérable enfant...

Il vendit sa boutique, réunit ses économies, et ayant fait un partage égal de tout ce qu'il possédait, il en donna la moitié à son fils, qu'il ne devait plus revoir...

Il mourait, en effet, de honte et de chagrin, deux mois après, quelques jours avant que Lérac partît faire son service militaire...

C'est au régiment que Lérac fit la connaissance de Jean de Noirmond.

Très intrigant, d'esprit positif, Lérac se lia avec ce conscrit qui jetait l'argent à pleines mains et qui ignorait la méfiance...

Il sut capter l'amitié de Jean par de petits services, gagna son amitié et bientôt les deux soldats devinrent inséparables.

Mais, chose étrange, cette amitié n'alla jamais jusqu'au tutoiement qui est d'un usage courant entre soldats de conditions sociales même très différentes.

Voyant que Lérac se refusait à le tutoyer, prétendant qu'on ne tutoie que ses inférieurs, Noirmond, flatté de cette sorte de déférence, employa toujours le vous, moins familier, et accepta cette amitié polie, trop polie pour être franche, comme disait le brave paysan qui lui servait d'ordonnance, et ne se gênait pas pour tutoyer Noirmond qu'il aimait et Lérac qu'il détestait.

Le service militaire terminé, Lérac fut invité par Jean à passer quelques jours au château de Noirmond chez le père de Jean.

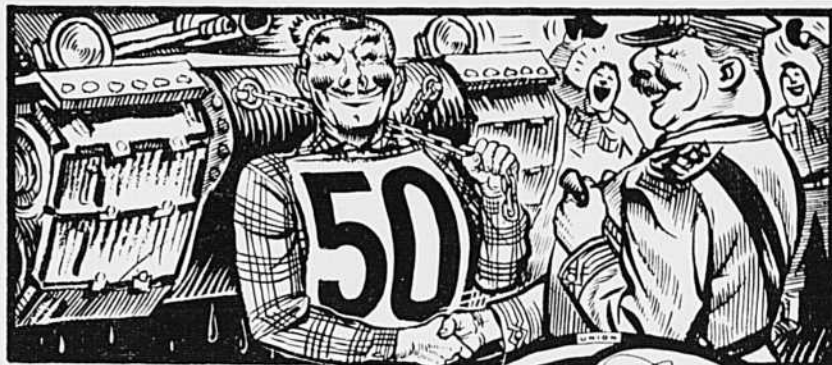
Cette preuve de bonne amitié, loin d'amollir le coeur sec de Lérac, exaspéra son envie.

Il ne put voir sans jalousie et sans haine le luxe et la fortune de Jean, se demandant avec amertume pourquoi, lui aussi, n'avait pas eu la chance d'avoir des parents riches !

Ceci lui parut une injustice du sort qu'il se permit de réparer quand le temps serait venu...

Dès ce jour, il détesta de toute son âme celui qui lui avait témoigné tant d'amitié.

CENT POUR CENT! Par Cinquante



"Ça ne pèse pas plus qu'une plume!"

Allons fêter ça avec une bonne bouteille de Labatt '50' bien fraîche. Quelle bière incomparable! (Pas étonnant d'ailleurs, car elle est plus légère et plus moelleuse que les autres.)

Laissez faire '50'! Pour la soif de tous les jours comme pour les grandes occasions, dites: "Cinquante!" Vous ne le regretterez pas. La Brasserie Labatt.



LABATT N'Y A RIEN QUI LA BATTE!

Admirez LA FAMILLE 'Jeep' à 4 roues motrices



Les véhicules les plus utiles du Canada

Pour les transports durs et difficiles, vous pensez naturellement à "Jeep", car vous savez fort bien que seules les "Jeep" à 4 roues motrices peuvent les assurer.

Le bon sens vous dit de songer d'abord aux véhicules "Jeep", car leur souplesse et leur robustesse sont étonnantes, leur prix est modéré et leur coût d'entretien est modique.



Passez chez le dépositaire local ou écrivez à: KAISER-WILLYS OF CANADA LTD. WINDSOR · ONTARIO Les véhicules les plus utiles du Canada

**Vous vous sentirez MIEUX !  
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

## MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

**REMPLISSEZ ce COUPON**

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6380, rue Bordeaux

Case Postale, 1391, Place d'Armes,  
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

Il eut un nouveau motif de haïr Noirmond et sa famille.

Le père de Jean s'intéressa à Lérac qui avait inventé une histoire attendrissante de sa vie, prétendait s'être dépouillé de ses biens pour sauver son père de la ruine.

Le comte de Noirmond, touché de ce dévouement filial, résolut de faire quelque chose pour l'ami de son fils et il le fit entrer dans la grande banque Minard dont le directeur était de ses amis...

Ce service, Lérac ne le pardonna pas au comte de Noirmond. Entré dans la banque, il sut, à force d'adresse, de travail, et de zèle, conquérir la confiance du directeur et, petit à petit, s'élever des modestes fonctions d'employé à un poste très important.

On n'avait qu'à se louer de lui.

Le comte de Noirmond se félicita d'avoir si heureusement usé de son influence en faveur d'un garçon si intéressant qui ne méritait que des éloges.

Par malheur, quelques années après, le comte étant mort, Lérac, qui n'avait jusque-là osé déposer le masque d'honnêteté qui lui avait tant servi, voulut voler de ses propres ailes.

Il fit à la caisse de larges emprunts, joua à la Bourse, gagna, s'installa luxueusement, remboursa l'argent emprunté et, favorisé par une chance heureuse, continua de spéculer pour son propre compte à l'insu de la maison.

Ce qui devait se produire arriva.

Un beau jour, Lérac perdit des sommes importantes.

Il voulut se rattraper, joua encore et, cette fois, avec l'argent d'un client qui avait voulu acheter un certain nombre d'actions qui étaient en baisse.

Lérac, au lieu de suivre les ordres donnés, joua sur d'autres valeurs et perdit tout.

Le directeur, à qui le client avait porté plainte, interrogea Lérac, qui prétendit avoir exécuté les ordres du client, fort de ce qu'aucun témoin n'avait assisté à l'entretien.

Le client se fâcha, sortit une note portant mention de l'ordre donné, note qu'il avait communiquée à un de ses amis en sortant de la banque et accusa Lérac d'escroquerie.

Le banquier Ménard intervint.

Le client fut remboursé.

Lérac, désormais suspecté, fut étroitement surveillé et ne tarda pas à se faire prendre la main dans le sac.

Obligé de restituer, il fut, sans plus de cérémonie, renvoyé par Ménard qui lui dit :

— Par égard pour la mémoire de M. de Noirmond, je ne dirai pas que je vous ai chassé. Vous allez m'écrire une lettre dans laquelle vous me donnerez votre démission pour raison de santé.

« Allez et tâchez d'être honnête à l'avenir... si vous le pouvez !

Lérac obéit.

Il disparut brusquement de la circulation et, pendant plusieurs années, vécut d'une façon mystérieuse.

Nul ne sut jamais ce qu'il fit, de qui il tint ses ressources...

Jean de Noirmond que les hasards de la vie avaient séparé de son ancien camarade et qui lui avait écrit à l'occasion de son mariage, à la banque Minard, se vit retourner sa lettre d'invitation avec cette note laconique : « A donné sa démission pour raison de santé. On ignore son adresse. »

Jean de Noirmond, un instant affligé de ne pas voir Lérac à son mariage, se consola aisément de cette absence.

Tendrement épris de Louise, il partit avec elle visiter les pays étrangers et lorsqu'il revint en France, plus amoureux que jamais, il eut la satisfaction de voir, quelques mois après, Louise de Noirmond donner le jour à

l'adorable petite fille que, depuis trois ans, il gâtait et adorait.

Le hasard qui ne fait pas toujours bien les choses, peu après la naissance de Simone, mit un jour face à face Lérac et Noirmond.

Jean, toujours enthousiaste, sauta au cou de Lérac, vaguement inquiet, mais bientôt rassuré, et, après les premières effusions, Jean invita Lérac à venir le voir, voulant le faire témoin de son bonheur.

Lérac accepta.

Il vit Louise, et tout de suite fut pris au charme qui émanait de Mme de Noirmond.

Mais, prudent, il sut tout d'abord cacher les sentiments qui l'agitaient et se borna à de brèves visites.

A Paris, par contre, il vit souvent Noirmond qui faisait partie de l'aristocratique cercle du Jockey, venait presque tous les jours voir ses amis, causer avec eux, faire une partie.

Habilement, Lérac peu à peu le détacha de ses amis, l'emmena dans des cercles peu recommandables et, démasquant un beau jour ses batteries, le supplia d'honorer de sa présence le cercle mixte des Mimosas, dont il se prétendait un des commanditaires, alléguant qu'une personne comme Noirmond, dans les salons de jeu, serait très utile au bon renom de la maison.

C'était prendre Jean par son faible.

Croyant de bonne foi rendre service à Lérac, Jean s'habitua à fréquenter le cercle des Mimosas, ne faisant plus que de rares apparitions au Jockey.

Le rusé Lérac, lorsque Jean était en déveine aux Mimosas, entraînait son ami dans d'autres cercles douteux, sous prétexte de changer la veine et il va de soi que, tantôt gagnant, tantôt perdant, Jean finissait par retourner au cercle mixte, cher à Lérac et à son ami Champour...

Sournoisement, l'araignée tissait sa toile.

Jean de Noirmond, sans rien apercevoir, agissait comme le souhaitait Lérac.

Sa fortune, peu à peu, s'effritait, s'envolait de-ci, de-là, et, conseillé toujours par Lérac, Jean s'endetta, vendait une partie de ses biens, et finalement devait faire appel à Louise, qui, sans hésiter, faisait vendre les Aubrais.

Tout en ruinant le mari, Lérac ne perdait pas de vue son objectif : la conquête de la femme, et procédait aux travaux d'approche.

Mais, là, une cruelle déception l'attendait.

Louise de Noirmond adorait Jean.

Le mépris de Louise, ses paroles dédaigneuses exaltèrent la passion de Lérac, lui firent perdre la tête...

Résolu à en finir, il tenta cette démarche audacieuse d'amener Mme de Noirmond à l'écouter favorablement en la menaçant de déshonorer son mari...

Nous avons vu quel fut le résultat de cette ignoble tentative...

Fou de rage, Lérac était rentré à Paris.

Noirmond, était, croyait-il, le seul obstacle qui se dressait entre lui et Louise.

Il fallait humilier, avilir son rival, le désespérer, le ruiner.

C'était la seule façon de chasser du cœur de Louise l'amour qu'elle éprouvait pour son mari.

Comme tous les coquins de basse mentalité, Lérac s'imaginait qu'une femme cesse d'aimer un homme, lorsqu'il a perdu sa fortune, lorsque l'infamie le guette, lorsque le mépris universel s'abat sur lui.

Il ne croyait pas à l'amour fidèle et désintéressé, au sublime dévouement féminin qui s'accroît par les malheurs de l'être aimé.

Tout noble sentiment lui était étranger.

Louise, selon lui, humiliée par la déchéance de son mari, devait finir par le haïr, le chasser, se retourner vers l'homme assez fort qui, de son amour aurait fait un levier à sa haine pour briser son rival...

Aussi, qu'elle ne fut pas la joie de Lérac, lorsqu'il vit Jean de Noirmond céder au funeste attrait du jeu !...

Le démon le tenait...

Jean devait perdre son argent — l'argent qu'il tenait de la générosité de sa femme...

Mais ce n'était rien, cela.

Il fallait qu'après avoir perdu, Jean fût accusé d'une infamie, ignominieusement chassé du cercle ; que le lendemain tout Paris fût au courant ; que les amis de Jean, à sa vue, s'éloignassent avec mépris, détournassent la tête et qu'à force d'humiliation, le malheureux fût poussé à quelque éclat, qui dégénérerait en scandale.

Pour arriver à ce but, tandis que Jean s'absorbait dans la taille de sa banque, Lérac fit un signe imperceptible à Champour qui alla rejoindre son complice dans le petit salon, dont la porte, soigneusement close, défilait toute indiscretion...

La conversation fut assez longue...

Lorsque Lérac et Champour revinrent dans la salle de jeu, les yeux de Lérac brillaient étrangement et Champour était un peu pâle.

Ils entendirent à ce moment le joueur assis à côté de Jean lui dire d'une voix aigre :

— Vous avez une veine insolente, monsieur de Noirmond.

— C'est la vérité concéda Jean, conciliant, et vous m'en voyez d'autant plus ennuyé, monsieur Guibert, que c'est surtout vous qui perdez...

Guibert murmura :

— Espérons que cela va changer.

— Je le souhaite.

La partie continua.

— Une carte.

— Sept !

— Huit !

— Encore gagné ! murmura une vieille joueuse souriant à Jean de sa bouche édentée, comme si elle avait espéré, par ce sourire, s'attacher la fortune qui souriait au banquier.

— Il gagne trop ! murmura Lérac, à l'oreille de Champour.

— Tant mieux ! répondit celui-ci, il n'osera pas s'en aller : il restera jusqu'à la nuit.

Et c'était vrai.

Si Jean avait eu le bonheur de perdre, il aurait quitté la partie, abandonnant quelques billets de mille.

Mais, décemment, il ne pouvait se retirer après avoir gagné d'une façon aussi insolente, comme le disait à présent Guibert.

Ce Guibert était un fort galant homme, très riche, qui, privé depuis quelques années de sa jeune femme qu'il adorait, morte en couches, avait cherché dans le jeu une distraction à son chagrin.

Longtemps, il n'avait pu supporter la vue de l'enfant qui avait causé la mort de sa mère et il avait fallu éloigner de lui le pauvre petit être à qui Guibert ne pardonnait pas une naissance qui avait amené un tel malheur.

Riche, désœuvré, son enfant abandonné aux grands-parents, Guibert, que poursuivait inlassablement le souvenir de sa femme, avait voulu se distraire, s'étourdir.

Et c'est au jeu qu'il avait demandé un adoucissement à sa souffrance, ne pouvant se résoudre à chercher l'oubli dans la boisson et encore moins dans l'amour d'une autre femme.

S'il avait fait choix du cercle des Mimosas, c'est qu'il n'y avait là personne de son monde, personne qui eût connu sa femme, personne qui eût

# Futura

MOBILIER NO 600

Futura est un mobilier de salle à manger de style moderne aux lignes simples et aux proportions élégantes, digne de la réputation que Pepler s'est acquise dans le domaine des beaux meubles. Il offre beaucoup d'espace pour ranger linge et vaisselle. D'un goût raffiné, il ajoute une note de distinction à toute salle à manger.

Que vous choisissiez un mobilier complet, ou simplement quelques meubles auxquels vous pourriez ajouter d'autres plus tard, le charme du ravissant fini Muscade, exclusif à Pepler, révèle la vraie beauté de l'acajou véritable. Ceci contribue à faire du mobilier Futura le plus enviable des ensembles de salle à manger. Demandez à votre marchand de meubles de vous montrer le mobilier Futura de Pepler.



Pepler Bros. Co.,  
Limited,  
Hanover, Ontario



BUFFET  
60" x 19"—H. 31"  
VAISSELIER  
36" x 16"—H. 61"  
TABLE À SUPPORTS  
40" x 50"—88"  
H. 30"

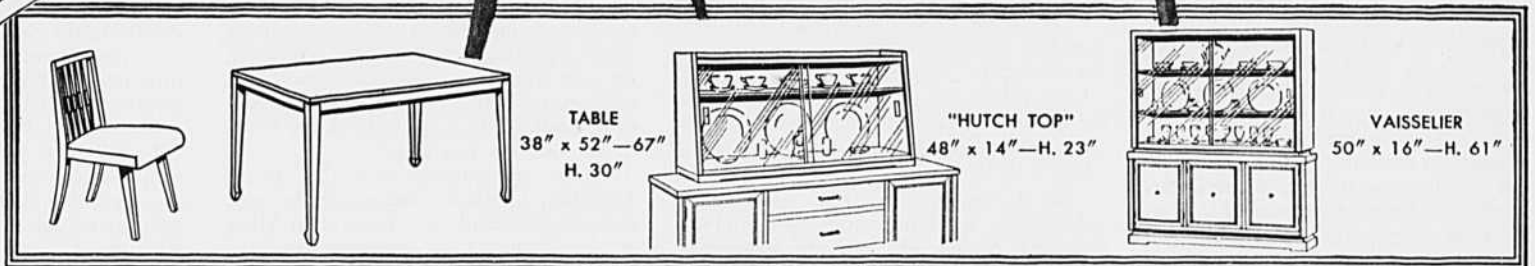


TABLE  
38" x 52"—67"  
H. 30"

"HUTCH TOP"  
48" x 14"—H. 23"

VAISSELIER  
50" x 16"—H. 61"

pu lui raviver ce douloureux souvenir.

Matin et soir, Guibert passait son temps au cercle.

Il y déjeunait, y dînait, et ne rentrait chez lui que fort tard dans la nuit...

Contrairement au proverbe qui dit : « Heureux au jeu, malheureux en amour », Guibert, malheureux en amour, privé de celle qu'il aimait, perdait presque toujours au jeu, et bien qu'il ne fût pas intéressé, et fût au-dessus de ses pertes, il s'aigrissait de jour en jour, à voir combien la vie lui était hostile en toutes choses.

Il n'aimait pas Noirmond.

Le visage souriant de Jean, qui semblait heureux de vivre et gardait dans ses pertes une égalité d'humeur déconcertante, énervait Guibert qui ne lui pardonnait pas d'être heureux, d'être aimé.

Jean, qui connaissait vaguement la détresse morale de Guibert, tolérait les réflexions acerbes de ce joueur,

qu'il jouait contre lui, perdait son enjeu.

A plusieurs reprises, Jean, consciencieusement, avait voulu donner sa revanche à l'écarté à Guibert.

Mais, par une inconcevable fatalité, Jean, qui perdait avec d'autres joueurs, gagnait toujours lorsque Guibert était son partner.

Et cette fois en cette fatale partie il en fut de même.

Guibert exaspéré se leva...

— Je suis à sec !

« Je rentre chez moi prendre de l'argent... »

— Oh ! fit Jean courtoisement si cela vous ennuie de quitter la partie, vous n'avez pas besoin de vous tourmenter pour l'argent. Votre parole, monsieur Guibert, vaut...

— Non, dit sèchement Guibert, je ne joue jamais sur parole et je n'emprunte jamais à la caisse.

— Comme il vous plaira !

[ A suivre au prochain numéro ]

## DANS LE MONDE SPORTIF [ Suite de la page 9 ]

l'un des plus grands sports, puisque là, le petit avec un esprit avisé peut avoir raison d'un colosse.

« Comment peut-on allier le corps combatif à l'esprit combatif, si j'ose m'exprimer ainsi ? Tout simplement, en ne réduisant pas l'entraînement à une besogne fastidieuse et monotone. La monotonie brûle et détruit le cerveau. »

« Quand mon gérant me prit sous sa direction, il me fit étudier chacun de mes actes à l'exercice. Et la première chose que j'admis fut la nécessité de ne pas voir en cela un travail laborieux, mais simplement un moyen indispensable d'acquiescer une amélioration professionnelle. J'allai à la salle de gymnastique comme tout enfant sérieux va au collège. J'améliorai mon éducation doucement, sans le moindre surmenage, en prenant mes leçons séparément et en les apprenant, de la façon la plus complète. »

« Le principe fondamental de l'entraînement est la simplicité naturelle. On croit généralement que le succès des pugilistes tient à leur entraînement intensif. »

« Si, par entraînement intensif, vous entendez qu'il est possible de faire des champions, sans souci de la matière première, au moyen d'un labeur physique incessant, en vous basant sur un cas, vous avez tort. Ce n'est pas avec un tableau noir qu'on fait un champion. Des professeurs de culture physique affirment : Donnez-moi un gros, vigoureux et jeune garçon, qui soit complètement étranger à l'art de la boxe, et je me charge d'en faire un champion, au moyen de mon système d'entraînement intensif. »

« Je n'ai pas le moindre doute qu'ils peuvent rendre fort un faible. Ils se-

raient des magiciens, s'ils étaient capables de garantir la production d'un champion, sans s'occuper de l'étoffe. »

« Si ma conception de ce qui doit être fait, au moyen d'un système intensif est exacte, elle tient plus de la méthode que de la pratique. »

« Par exemple, vous prenez un jeune homme et vous lui montrez comment il doit se tenir. Vous façonnez sa défense, vous lui indiquez les dangers de diriger le combat avec le droit. En un mot, vous lui apprenez l'alphabet de la boxe. »

« Tant qu'il a un bon instructeur avec lui, il y a beaucoup à parier qu'il exécutera, avec précision, ce qui lui est commandé. Mais est-il arrivé que même le plus consciencieux pupille se soit rappelé chaque point et chaque geste de ses leçons, quand il était engagé dans un combat réel ? »

« Chaque fois que je suis monté dans l'arène, j'avais l'esprit tout à fait ouvert. Outre que je voulais gagner, je tenais à m'endurcir, en supposant que je ne puisse pas triompher. Et il me suffisait de sentir que je devais obéir à l'instinct. »

« Le boxeur qui atteint le sommet de l'arbre est celui qui sait prendre une décision rapide. Celui qui a des idées préconçues est celui qui, le plus souvent, se fera battre. »

« Mon système d'entraînement peut s'expliquer en une phrase : Du travail rude et consciencieux, jamais de fantaisies et de penchants pour la vie douce et ses nombreux plaisirs. »

« Je n'ai jamais été dans une condition de relâchement physique, au cours de ma vie, et c'est la joie de me sentir en forme qui a fait que j'ai toujours tenu à rester en forme. »

OSCAR MAJOR

## LA GUERRE DES INSECTES [ Suite de la page 8 ]

ceux qui se confondent avec la nature. J'ai parlé des insectes « brins de bois mort ». Il y en a qui ressemblent à des feuilles comme la mante des Indes Néerlandaises et la sauterelle-feuille d'Amérique. D'autres encore poussent la fantaisie ou l'instinct de défense jusqu'à posséder des ailes frangées qui ressemblent à s'y méprendre aux rognures faites dans les feuilles.

En somme, à l'état naturel, les insectes, si arriérés qu'ils soient dans leur évolution, si petits qu'ils soient, possèdent des moyens de défense plus complets que les nôtres. Nous, nous n'avons que nos poings, notre peau ne

change pas de couleur à l'approche de l'ennemi. Dans un bois nous restons couleur chair et nous sommes bien visibles. Les insectes, par contre, prennent souvent la couleur de l'endroit où ils évoluent et même la forme des éléments qui leur servent de support.

L'homme sera-t-il jamais capable de faire une oeuvre aussi ingénieuse que celle de la nature, qui est elle-même l'oeuvre de Dieu ?

Après les exemples que nous venons de citer, il est inutile de répondre.

MAURICE MARSAN.

## LE PACTE CRIMINEL

[ Suite de la page 15 ]

Cependant, à la nuit, il reprit place dans l'embarcation, mais, d'instinct ou fatigue, il aborda bientôt à cet endroit où de traîtres marais séparent la France de la Suisse.

Sous les grands roseaux qui courbent leurs têtes flexibles au moindre souffle du vent, parmi l'herbe épaisse gorgée d'humidité et de sève, l'eau dormante tend insidieusement des pièges mortels à celui qui ne connaît pas le péril; mais, au-delà, une route délimite la frontière. Quelques enjambées, un saut au-dessus de la ligne de démarcation et le contrebandier poursuivi échappe à la douane française qui n'a plus de droits sur lui.

Pourquoi le jeune homme avait-il été attiré par la solitude de ce coin où ne se hasardent sans danger que ceux qui connaissent parfaitement le chemin? Soudain, il s'était senti saisi par une profonde lassitude. Puisque Lisa s'était donnée à un autre, à quoi lui servait-il de l'épier? La sermoner, la convaincre! Allons donc! Il ne savait que trop le peu d'emprise qu'ont les conseils de prudence sur un cœur amoureux.

La tête dans les mains, engourdi par l'humidité malsaine qui sourdait de l'eau morte, Louis se laissait emporter par un vague sommeil. La nuit était sans lune. De loin en loin, sur les bords du lac, traînaient, comme des écharpes de gaze, des nappes de buée qu'argentait la vague clarté des étoiles.

Tout à coup, il sembla au jeune homme percevoir un murmure de voix. Il se redressa à demi, frotta ses yeux auxquels l'obscurité n'était plus familière. A dix pas de lui, deux ombres se profilaient sur le ciel d'un bleu noir.

— Vous devez obéir, disait une voix un peu rauque dont le ton était impératif et presque brutal. Vous voyez bien que la route est libre. Pas un douanier en vue.

— Ils peuvent se cacher. Ce chemin est plus dangereux que celui du lac, répondait une faible voix féminine, une voix que Louis aurait identifiée entre mille.

— Vous n'avez pas à discuter, mais à obéir. Vous savez où se trouve l'auto. Celui qui la conduit vous donnera ce qui est convenu.

— Mais pourquoi ne pas me laisser faire comme les autres soirs. J'ai peur. Je sens du danger autour de moi. Je vous en supplie. Si j'étais reconnue, quelle honte!

— L'heure n'est plus aux tergiversations. Ce que vous devez faire passer en France ne peut être dissimulé dans votre corsage. Vous me l'apporterez ici; puis, à travers les marais, nous gagnerons Divonne et, là, votre rôle sera terminé.

— Terminé pour ce soir, mais demain, tout sera à recommencer! Non, je suis à bout, si cette infernale vie doit continuer, j'aime mieux en finir.

— Oubliez-vous que vous avez signé? Si vous trahissez, même après votre mort, votre père saura et vous jugera; Hernandez ne pardonne jamais.

Une sorte de gémissement pareil à celui d'une bête blessée monta dans le calme de la nature endormie.

Louis, stupéfait d'abord, mais soulevé maintenant de colère et de révolte, n'avait pas perdu un mot de la singulière conversation.

Peu à peu, la lumière se faisait en lui. Lisa — pour quelle raison? il ne parvenait point à comprendre — faisait partie d'une de ces bandes de contrebandiers qui, sur les frontières, tiennent en haleine la police des deux pays. Comment était-elle tombée à cette déchéance? Par amour? Mais celui qui lui parlait la traitait en esclave et non en amante.

Un autre; peut-être, le peintre américain dont on avait accolé le nom à celui de la fille du vieux douanier? Tout tournait dans la tête du malheureux; cependant, son instinct le poussait à intervenir coûte que coûte, ne serait-ce que pour arracher Lisa à l'emprise qui s'exerçait sur elle et la courbait sous un joug dégradant.

Pourtant, Louis n'agit pas tout de suite. Pendant qu'il réfléchissait, Lisa s'était élancée comme hypnotisée. Elle avait franchi la route sans même se demander si elle n'avait pas été aperçue; maintenant, sa silhouette s'était résorbée dans l'ombre. Seulement, à quelques pas, Louis sentait la présence de l'homme et ses mains se fermaient comme s'il allait resserrer leur étau autour de la gorge du contrebandier.

Un temps interminable s'écoula, puis un bruit léger — un bruit qui n'était pas celui de la brise parmi les herbes, le rampement d'un crapaud ou le concert des insectes nocturnes — parvint aux oreilles du jeune homme. Son cœur se mit à battre à coups précipités.

Il ne pouvait s'y tromper. Deux douaniers, glissant dans la nuit, peut-être mis en éveil par quelque indice, s'approchaient.

Maintenant, le plan de Louis était bien établi. Il allait sauter sur le bandit, le ceinturer et le livrer aux douaniers. Malheureusement, il n'eut pas le temps d'accomplir le premier de ces gestes. Lisa venait de sortir de l'ombre. Elle s'approchait du contrebandier, en même temps que s'avançaient les représentants de la loi.

Le drame fut brutal et rapide. Les douaniers se doutaient-ils de quelque chose? Avaient-ils entendu arriver la mystérieuse voiture? Ou bien, depuis plusieurs jours, étaient-ils aux aguets, intrigués par les allures des pseudo-amoureux?

Presque au même instant, les deux hommes s'élançèrent, mais chacun d'un point différent. Sans doute, le conducteur de l'auto était-il sur ses gardes, car la voiture démarra et Louis remarqua qu'il avait eu le soin de se tourner à l'avance, manoeuvre qui, dans ce petit sentier, aurait été longue et difficile à accomplir. Un coup de feu claqua: l'un des douaniers, celui qui aurait pu encore barrer le passage, tomba avec un sourd gémissement. Le second, renonçant à une poursuite qui s'avérait impossible, car la traction avait déjà pris de la distance, s'élança vers son camarade.

Louis était demeuré immobile, figé en quelque sorte par l'horreur! Ce court répit avait suffi pour qu'il perde de vue la jeune fille. Elle était sans doute parvenue à se glisser au plus épais des herbes aquatiques. Avait-elle rejoint l'homme qui, au début de cette scène, lui parlait sur un ton si impérieux?

Le malheureux garçon hésita, puis il se dit qu'en se mettant à la poursuite de Lisa, il la dénoncerait aux douaniers qui, peut-être, ne l'avaient pas reconnue. Son premier devoir n'était-il pas de porter secours au blessé?

Il s'approcha donc du groupe composé des deux douaniers dont l'un s'efforçait de donner les premiers soins à son compagnon. Au bruit des pas qui venaient vers lui, il se releva rapidement et se mit sur la défensive.

— Ne craignez rien, camarades, c'est moi, Louis Hartemain. Je passais sur la route frontière. J'ai entendu un coup de feu et, presque aussitôt, j'ai failli être écrasé par une auto qui débouchait du petit chemin. J'ai pensé qu'il s'était peut-être passé quelque chose!

— Quelque chose, je crois bien. Ce pauvre Léonard vient de recevoir une

balle dans l'épaule. Un peu plus bas, la poitrine était traversée.

— Des contrebandiers?

— Oui, et des plus dangereux, je suppose. Il y a longtemps que les allées et venues de cette voiture noire étaient suspectes, mais on n'avait jamais pu les pincer sur le fait. Il a des complices sur l'autre rive. Ça, c'est certain. Le procédé classique: une barque qui s'approche de la rive, un paquet que l'on dissimule dans les herbes, au besoin: vous connaissez le coup comme moi, on mouille l'objet dans l'eau, bien enveloppé dans un filet et, quelques jours après, un complice vient le cueillir. C'était le coup classique, durant la guerre, des bons patriotes qui faisaient passer des lingots d'or pour les cacher dans les coffres des banques étrangères. Ah! ils connaissent la musique! Cette fois, une femme était dans le jeu.

— Une femme? Vous l'avez reconnue?

— Non, pour ce qui est de moi. Je ne l'ai vue que de dos, mais il n'y a pas d'erreur: elle s'avancait bien tranquille vers le type qui a sauté dans l'auto. Si je ne m'étais pas arrêté pour porter secours à Léonard, j'aurais vu par où elle se défilait. Si seulement vous aviez pu relever le numéro de la bagnole?

— Les feux n'étaient pas allumés, naturellement. Je n'ai rien vu.

— Probablement, dit ru, que'ils avaient camouflé la plaque. Allons, nous n'avons qu'à nous en retourner. En soutenant le camarade, vous d'un côté et moi de l'autre, on y arrivera sans doute. Dis, Léonard, vieux frère, tu ne souffres pas trop?

— Non, ça pourra aller. En route. Attention, les pattes sont encore bonnes, mais c'est l'épaule qui pèse vingt kilos, et j'ai le bras tout engourdi. Bah! ce sont les risques du métier.

— T'en fais pas! Nous aurons notre revanche; maintenant, c'est même plus question de service, mais une affaire personnelle.

Malgré toute l'admiration qu'il avait pour ces deux hommes qui faisaient, avec tant de simplicité et d'obscur héroïsme, leur dangereux métier, Louis ne put s'empêcher de penser à la malheureuse fille qui serait, sans doute, le point de mire grâce auquel les représentants de la loi comptaient parvenir jusqu'aux bandits.

Il connaissait Lourteau, il le savait brave et obstiné. La mystérieuse complice ne lui échapperait pas longtemps.

## IV

LONGTEMPS, la jeune fille était demeurée immobile, tapie parmi les roseaux, comme une malheureuse bête traquée. Des pensées atroces tournaient dans sa pauvre tête. Que pouvait-elle faire, maintenant? Retourner chez elle, y attendre les gendarmes? Si, poussée par l'instinct de conservation, elle avait fui à l'apparition des douaniers, elle était, maintenant, certaine qu'ils l'avaient, si non reconnue, du moins, identifiée. Si souvent, ils l'avaient rencontrée, la nuit, courant à ce que les braves garçons prenaient pour des rendez-vous d'amour! Une fille perdue! Elle savait bien que, dans le village, on la traitait ainsi. Ses anciennes amies affectaient de passer devant elle sans la reconnaître. Elle n'osait même plus, le dimanche, se rendre à l'église, car tous s'écartaient d'elle comme d'une pestiférée. Seul son bonhomme de père continuait à vivre dans la sérénité. Il sortait si peu, absorbé par les soins qu'il donnait à ses fleurs et à ses légumes; et puis, la dignité de sa vie, ses beaux états de service, quand il exerçait son dangereux métier, et, aussi, au titre de la Résistance, imposaient le respect, maintenant changé en pitié.

Insensiblement, la jeune fille s'était avancée jusqu'au rivage. Les marais étaient tout proches. Quelques pas encore, les yeux fermés, et la vase mortelle l'ensevelirait, lui ferait une tombe secrète où personne ne la découvrirait.

Elle se redressa, ne cherchant même plus à se dissimuler. Un léger sifflement la cloua sur le sol. Ce signal, elle ne le reconnaissait que trop. En effet, la voix cinglante de Werner résonna presque à son oreille.

Le peintre était accroupi sous une touffe de roseaux. Elle distingua, dans la demi-pénombre, le dur visage aux arêtes saillantes. Un ricanement distendait les lèvres et l'on voyait briller l'émail de dents aiguës.

— Alors, ma belle, nous voici dans le bain? Pas motif d'avancer davantage pour nous mouiller.

— Laissez-moi! Tout est fini! Ne me torturez pas davantage.

— Rien n'est fini, puisque nous ne sommes pas pris ni les uns ni les autres.

— Ils m'ont reconnue, peut-être, en tous cas, ils auront des soupçons. Laissez-moi. Je n'ai plus qu'à mourir.

— Quelle sottise vous faites! Mourir quand on a vingt ans et tout l'avenir devant soi. N'ayez crainte, quand Hernandez n'aura plus besoin de vous — et cela ne peut tarder car, ici, la place devient dangereuse. — Il faut se débarrasser en vitesse du stock qui se trouve encore au chalet, puis nous filez vers des rives plus hospitalières. Je disais donc qu'Hernandez saura récompenser vos services. C'est un chef impitoyable pour qui le trahit, mais généreux pour qui le sert, même à contrecœur. Vous aurez une petite dot qui vous permettra d'épouser le galant de votre choix.

— Moi, me marier, avec un honnête garçon, en lui mentant, en lui cachant mon passé?

— Cela me paraît nécessaire. Un mot de trop, et vous savez ce que vous a dit le chef.

— Je ne parlerai pas! Il y aurait trop de honte pour moi, mais, son argent maudit, je n'en veux pas!

— Nous verrons bien. En attendant, rentrez chez vous et attendez les ordres. Un dernier voyage, mais qui n'aura lieu que dans quinze jours, je pense. Et, d'ici là, pas de coup de tête. Si on vous soupçonne, niez ou parlez d'un rendez-vous d'amour. Nommez-moi, si vous le voulez. Je confirmerai vos dires et, ainsi, nous avons, tous deux, un solide alibi que tous les gabelous du monde ne pourront infirmer. Un dernier mot, charmante Lisa: n'oubliez pas que, si vous faisiez un coup de tête, c'est sur votre père qu'Hernandez se vengerait.

— Ainsi, je n'ai même pas le droit de mourir?

— Pas pour le moment, ma belle. Votre vie nous est trop précieuse, et votre suicide — appelons les choses par leur nom — me désespérerait. Au revoir, donc, ma belle amie! Je vous souhaite une bonne nuit.

Elle était rentrée chez elle, presque sans conscience, marchant à la façon d'une hallucinée. Ainsi, le cercle infernal ne s'ouvrirait jamais, la chaîne honteuse demeurerait rivée à son cou comme un carcan d'infamie. Avant d'atteindre la maison de son père, elle devait passer devant le poste des douaniers. Elle vit la lumière qui brillait à travers les volets et, comme elle dépassait le seuil, une auto s'arrêta qu'elle reconnut pour celle du médecin.

Cette vue fit plus douloureux encore les remords qu'elle emportait avec elle. Elle se dit, le désespoir dans le cœur, que si l'un de ces hommes avait été blessé grièvement, s'il succombait des suites de sa blessure, c'est elle qui serait véritablement responsable de cette mort. Pourtant, elle avança encore, subissant la suggestion que Werner lui avait donnée. Si elle avait été

plus au courant de ces choses, elle se serait demandé si le soi-disant peintre n'exerçait pas sur elle une action magnétique, mais elle n'était qu'une pauvre fille qui subissait un infernal destin et n'osait rien tenter pour s'en affranchir.

Par la petite porte donnant sur le jardin, la porte de ses sorties clandestines qu'elle laissait ouverte pour pouvoir rentrer sans réveiller le père Courtoy, Lisa regagna sa chambre, et comme elle était terrassée par la fatigue, elle se jeta toute habillée sur son lit et s'endormit.

A la suite de cette terrible nuit, des jours paisibles s'écoulèrent, en cela que Lisa, enfermée chez elle et n'osant sortir de la maison, ne reçut aucun message de ses implacables maîtres. Elle avait appris, par les bavardages de son père qui portait un grand intérêt à tout ce qui concernait son ancienne profession, que la blessure de Lourteau ne présentait aucun caractère de gravité. La balle était ressortie sans avoir lésé les os de l'épaule.

Le douanier en serait quitte pour quelques jours de repos. En attendant son rétablissement, un de ses camarades avait pris sa place et, chaque nuit, les passages par lesquels les contrebandiers des deux rives pouvaient entrer en contact étaient surveillés.

La jeune fille ignorait le rôle qu'avait joué son ancien amoureux et celui-ci, d'ailleurs, évitait toute occasion de se retrouver en face de celle dont il n'ignorait pas la honteuse sujétion.

Le temps en s'écoulait — plus de deux semaines — faisait espérer à la pauvre fille que les bandits avaient définitivement quitté la contrée, lorsque, une nuit, elle fut réveillée par un bruit insolite. Des cailloux venaient d'être lancés contre les volets de bois que, chaque soir, elle assujettissait avec soin.

D'abord, elle fit la sourde oreille; mais un sifflement se fit entendre, un sifflement dont elle ne connaissait que trop les modulations. Résister était inutile. Elle savait que son persécuteur n'abandonnerait pas la partie, qu'il n'hésiterait pas à réveiller le vieux douanier.

Que pouvait, contre ces gens, le pauvre homme? Au premier mot, on lui jetterait à la face la honte de sa fille affiliée à une bande de malfaiteurs. Elle se vêtait donc en hâte et quitta la maison, par une porte dérobée comme elle l'avait fait le soir de son premier rendez-vous avec l'inconnu aux allures romanesques, comme tant de nuits, encore, elle devait le faire afin d'obéir aux ordres de ceux qu'elle s'était donnée pour maîtres.

Elle rejoignit Siegfried, dissimulé dans l'ombre des haies qui bordaient la route.

— Que me voulez-vous? questionna-t-elle, décidée à se refuser à toute nouvelle aventure.

— Peu de chose et, soyez contente, c'est la dernière fois que nous avons recours à vous. Demain, à l'aube, Hernandez et moi, aurons quitté la Suisse. Vous n'entendez plus jamais parler de nous. De plus, si vous accomplissez la dernière mission qui va vous être confiée, le papier que vous avez signé vous sera rendu. Une page arrachée de votre existence. Vous n'aurez plus qu'à oublier, et à vous taire.

— Je ne veux plus être votre complice, je ne le puis plus. L'autre nuit, j'ai failli être prise, rien ne me dit que les douaniers ne m'aient pas reconnue.

— La nuit était obscure. Ils ne peuvent avoir une certitude.

— Une certitude, non, mais des soupçons.

— C'est une chance à courir et nous n'avons pas le choix des moyens. Vous aurez une double mission à remplir. Remettre à l'homme que vous connaissez les derniers sachets qui doivent

passer en France et recevoir de lui un paquet... assez lourd.

— Un paquet...

— Oh! pourquoi vous le cacher. Il s'agit de lingots d'or. Quatre à cinq kilos. Prenez un sac pour les y renfermer... Je vous attendrai, dans la barque qui va nous conduire à Coppet...

— Vous voulez que je vous suive?

— Naturellement.

— Et si je m'y refuse?

— Je frapperai à cette porte et je sommerai votre père d'accomplir, à votre place, la mission que vous vous êtes engagée à remplir.

Sans se rendre compte de ce qu'il y avait de puéril et de vain dans cette menace, subjuguée une fois encore, Lisa courba la tête.

Elle suivait le misérable, mais ce serait pour la dernière fois. Au cours du trajet, même, elle se libérerait. Elle n'aurait qu'à se jeter à l'eau et c'en serait fini de cette incessante torture.

— Allons, fit-elle, baissant le front comme une vaincue.

Quelques instants plus tard, ils parvenaient à un point de la rive qui n'était pas celui où, d'habitude, le mystérieux canot abordait.

Déjà le peintre posait sa main sur le bras de Lisa. Ce simple contact déclencha, en elle, un sursaut de révolte; elle se dégagea brusquement.

— Laissez-moi! Je vous défends de me toucher! C'est fini, bien fini! Je ne vous suivrai pas, je ne retournerai pas dans votre maison maudite! Vous pouvez me tuer; je vous assure que cela m'est bien égal!

— Pas de sottises; vous savez bien que nous avons un moyen de vous faire obéir!

— Mon père? Et si je lui avouais tout moi-même? Si je l'appelais à mon secours?

— Il ne vous sauverait pas de la cour d'assises et de la prison. C'est vous qui avez fait passer la drogue en France. Et, tenez, si on vous arrêtrait, en ce moment...

Il désigna du doigt une poche qui ornait la petite robe d'intérieur que la jeune fille avait passée en hâte. Machinalement, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, elle y plongea sa main. Avec un gémissement désespéré, elle l'en retira. Sans qu'elle s'en doute, avec une habileté de prestigitateur ou de pickpocket, Werner y avait glissé l'un de ces petits sachets de cuir qu'elle ne connaissait que trop.

D'un geste violent, elle voulut jeter au loin le paquet criminel. L'homme s'y opposa et, lui tordant presque le poignet, il allait la pousser dans l'embarcation, lorsqu'un glissement se fit dans les herbes, en même temps que retentissait un sourd aboiement.

Siegfried jura, mais le bras de Lisa se trouva libéré.

— N. de D. Il est trop tard, cette fois, nous sommes faits. Ils ont amené les chiens.

Abandonnant la barque, ancrée dans les roseaux et sans plus se soucier de la pauvre fille qu'il laissait avec cette terrible pièce à conviction qui, quoi qu'elle fasse, allait la dénoncer, car elle était encore trop loin de l'eau vive et, si elle avait tenté de jeter dans le lac le sachet de cuir, celui-ci, infailliblement, serait resté accroché aux roseaux qui en garnissaient la berge.

Sans doute, la malheureuse avait-elle réalisé le tragique de sa situation. Elle ne luttait plus et demeurait debout, immobile, cible vivante que les douaniers ne pouvaient manquer d'apercevoir.

Cependant, la fuite du bandit avait eu pour résultat de lancer le chien sur sa trace. Les froissements d'herbes semblaient plus lointains, mais elle n'était pas sauvée, car les douaniers étaient nombreux et, tandis que deux d'entre eux suivaient la piste indiquée par l'animal, deux autres fondaient sur

l'endroit où ils avaient, de loin, aperçu des ombres suspectes.

Quelques secondes et ils se trouvaient en face de la jeune fille. Et, de nouveau, le salut lui vint, mais cette fois, elle ne pouvait douter, car une voix bien connue lui ordonnait:

— Vite, si vous avez sur vous quelque chose de compromettant, donnez-le moi.

Elle ne bougeait toujours pas, pétrifiée par la surprise et l'épouvante. Les yeux du jeune homme, habitués comme ceux des oiseaux nocturnes à distinguer malgré les ténèbres, devinèrent le petit objet que Lisa tenait encore à la main. Il le lui arracha et le glissa par l'entrebâillement de sa vareuse.

— C'est tout ce que vous portiez? fit-il rudement.

Un sanglot fut la seule réponse de Lisa, mais Louis sentit, sur sa main, l'étreinte des doigts de la malheureuse, des doigts glacés comme si la mort avait déjà fait son oeuvre.

— Louis, je vous en supplie, pour mon père, sauvez-moi!

— Pour votre père! Vous avez raison de vous mettre sous la protection du pauvre homme. Mais que puis-je pour vous? Les douaniers vous ont sans doute reconnue et s'ils se sont éloignés afin de donner la chasse à votre complice, c'est qu'ils savent que vous ne pouvez leur échapper. Allons, passez la frontière; vous en avez peut-être le temps. Allez rejoindre votre amant et ne revenez jamais au pays, ce sera mieux!

— Je n'ai pas d'amant, Louis! Sur la tête de mon père chéri, je vous le jure! Ces gens ont fait de moi leur complice. C'est abominable, je le sais. Oh! il vaut mieux que je disparaisse. Pour moi, il n'y a plus que de la honte! De la honte et des remords!

La jeune fille éclata en sanglots. Louis l'avait trop adorée pour n'être point ému par ce désespoir dont il devinait la sincérité. D'ailleurs, il se rappelait, maintenant, les quelques mots qui, lors de leur première rencontre, avaient pu parvenir à son oreille et la singulière attitude de ceux qu'il prenait alors pour des complices, mais aussi, pour des amants... Ces détails semblaient corroborer les affirmations de la pauvre enfant.

Le pêcheur hésita un instant, mais, se rapprochant, il entendait les pas des douaniers qui s'étaient attardés à fouiller les buissons. Leurs camarades les avaient rejoints. L'un d'eux portait dans ses bras son chien que le bandit, en s'enfuyant, avait été assez adroit pour frapper d'une pierre qui, lancée à la volée, avait cassé l'une des pattes de la pauvre bête. Ainsi, le fugitif avait-il pu atteindre, après avoir fait un rapide crochet, la route frontière qu'il avait franchie d'un bond.

Les quatre hommes parlaient à haute voix, preuve que, pour eux, la chasse était terminée.

— Il a filé comme une anguille, disait l'un, encore tout essoufflé, mais le complice ne peut échapper.

— Le complice ou la complice, répondit un autre. M'est avis que c'est le coup d'il y a quinze jours qui a recommencé! Tant pis pour la petite! Elle n'échappera pas aussi facilement.

— A moins qu'elle ne soit déjà en Suisse!

— Mais la frontière est gardée, bon sang! Ils se feront cueillir de l'autre côté.

— A savoir. Ils m'ont l'air de connaître bougrement le pays.

Soudain, l'un des quatre poussa une exclamation.

— Tiens, voilà la bonne femme. Je te disais bien! Haut les mains, la fille, vous êtes prisonnière!

Le jet lumineux d'une lampe de poche frappa Lisa en plein visage.

## Lorsqu'un travail ardu vous laisse les muscles raides et endoloris

Voici un soulagement rapide!

● Vous êtes plus habitué au travail de bureau qu'à la "convée du bois"? Facile à voir, puisque cet exercice inaccoutumé vous a raidi douloureusement les muscles!

Suivez donc, alors, l'exemple des entraîneurs de grands athlètes. Depuis plus de 60 ans ils emploient Absorbine Jr. pour soulager d'une façon rapide et durable les muscles raidis par trop d'exercice.

Ce traitement à l'Absorbine Jr. agit si vite et si bien que vous direz, "C'est une véritable lampe-soleil en bouteille". Il apporte un soulagement sûr à l'endroit où on l'applique. Frictionnez vos muscles endoloris avec Absorbine Jr. aujourd'hui. Se vend à tous comptoirs pharmaceutiques.

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P. Q.

### ABSORBINE JR.

## Mettez fin à sa démangeaison

La démangeaison met-elle votre chien en transes? C'est un indice qu'il a des puces ou qu'il souffre de l'« exzéma d'été ». Mettez fin rapidement à sa torture avec la poudre lénitive (Scratch Powder) Sergeant's. Elle débarrasse des puces, des tiques, des poux. Elle enlève le fongus et les odeurs canines. 49¢ et 79¢, aux pharmacies et marchands d'animaux.



**Sergeant's**  
La POUDRE LÉNITIVE



— N. de D. ! La petite au père Guillaume, jura le douanier.

— Eh ! oui, mon vieux, Lisa Courtoy, mais elle n'est pas seule et si vous l'arrêtez, faut m'arrêter aussi.

— Toi, Louis, un contrebandier ? J'aurais jamais cru ça de toi !

— Pas si vite, fit celui qui se nommait Léonard. Je flaire quelque manigance. Hartemain, tu vas nous expliquer?...

— Avec plaisir, mon gras. Et d'abord, regardez ceci. M'est avis que ce petit sachet que Lisa a ramassé par terre, sera pour vous de bonne prise. C'est le type que vous avez mis en fuite qui l'a jeté. Pas, Lisa ? La petite l'a vu aussi bien que moi !

— Je ne sais pas ! Je ne sais plus ! Cela a été si rapide et j'ai eu si peur !

Mais les deux hommes étaient trop occupés de leur trouvaille pour faire attention aux pauvres mots qu'elle balbutiait. D'ailleurs, le plus âgé du groupe, Jacques Fortier, qui avait été sous les ordres du père de Lisa, ne demandait qu'à la croire innocente.

— De la coco, c'est de la coco ! T'avais raison, Louis, c'est de bonne prise.

— Allons, Lisa, il faut tout nous dire ?

— Lisa en sait moins long que moi qui ai surpris le manège. L'homme est arrivé par la route. Il est probable qu'il attendait un complice, peut-être une barque venant de Suisse chargée d'amener la contrebande jusqu'à Divonne ou Thonon.

— Mais la Lisa ? Nous l'avons vue ? Et, l'autre nuit, c'est elle, j'en suis, maintenant, certain, qui, sans le vouloir, nous a guidés jusqu'au bord des marais. Voyons, Lisa, tu as traversé la route. Je t'ai vue, affirma Léonard.

— Laissez-la ! Elle ne vous dira jamais qu'elle allait à un rendez-vous d'amour ; c'est pourtant une chose que tout le monde sait. Toi-même, Fortier, tu en parlais, l'autre jour ! Souviens-toi, le peintre américain ?

— Ça, c'est vrai ! Celui qui demeure à Coppet !

— Alors, t'es pas assez bouché pour ne point comprendre qu'une fille n'a-voit pas de gaieté de coeur ?...

A la voix de Louis, lui imposant une telle humiliation, un cri jaillit des lèvres de Lisa.

— Non, Louis, non, ça n'est pas vrai ! Je te le jure, cet homme n'est pas mon amant !

— Alors, qu'allais-tu faire de l'autre côté du lac, presque toutes les nuits, questionna, avec plus de rudesse, Fortier qui s'impatientait.

— J'allais chez lui parce que... il m'avait demandé pour faire mon portrait. Oh ! cet homme est un bandit. C'est lui qui dirige tout le trafic défendu, l'opium, la cocaïne et l'or, aussi !

L'aveu avait jailli spontanément de ses lèvres. Brusquement, Louis eut une sorte d'illumination. Chacun de ces personnages avait joué son rôle et Lisa pouvait n'être qu'une victime.

— Voilà la vérité, père Fortier. La petite avait éventé le pot aux roses. Elle surveillait la bande. Sous le prétexte d'un portrait, elle entra chez le peintre, observait les choses louches qui s'y tramaient et m'en avait averti. Cela vous explique les sorties nocturnes et ma présence, ainsi que la sienne...

— Comme ça, je commence à comprendre. Le nom de cet homme ?

— Hernandez ; je ne lui connais pas d'autre nom.

Tout en faisant cet aveu, la malheureuse songeait à l'engagement terrible qui la liait à la bande et se disait que, pour elle, tout un calvaire restait à gravir.

— Il ne bouge jamais de son repaire, le vieux renard. Pour nous, rien à faire, mais on prévient la police fédérale. Merci, Louis, tu nous a donné un rude coup de main et, en bonne justice, c'est à toi que revient la prime.

— Non, mes amis, la prime est à vous : chacun son métier. Pas besoin de parler de notre présence, à Lisa et à moi. On a déjà assez clabaudé sur son compte !

— Ça, c'est vrai ! Et ça n'a pas dû t'enchanter, mon pauvre garçon, d'entendre ce qu'on disait sans savoir. Tu ne nous en veux pas ? Vous non plus, Lisa ? Allons, au revoir, les enfants, et grand merci ! A bientôt la noce, j'espère.

Sur le chemin, le petit groupe s'éloignait, l'un des hommes portant avec précaution le chien blessé qui, parfois, gémissait lamentablement.

Les deux jeunes gens étaient demeurés seuls. Un pesant silence mettait entre eux comme un mur de défiance. Ce fut Louis qui se décida à parler.

— Il faut rentrer chez toi, Lisa. Veux-tu que je t'accompagne ?

— Ce n'est pas la peine, Louis. Et, pourtant, avant de nous dire adieu, je voudrais te demander...

— Quoi donc, Lisa ?

— Si tu crois que j'ai dit vrai, au sujet de cet homme que l'on prétendait...

Louis n'hésita pas :

— Puisque tu as juré, Lisa, je te crois !

Des jours s'étaient écoulés. Lisa savait bien que tout n'était pas fini pour elle. Ni Siegfried, ni Hernandez, le chef de la redoutable bande, ne renonceraient à se venger de la complice qui les avait trahis et détenait une parcelle de leurs secrets. Cependant, elle avait appris que la mystérieuse maison de Coppet était vide. Le peintre avait plié bagages et quitté le pays sans dire où il allait. Quant à Wernner, on ne l'avait pas revu à l'hôtel de Divonne où il laissait une note en souffrance.

Un matin, la jeune fille fut attirée hors de sa maison par un bruit de voix et d'exclamations que des pas nombreux accompagnaient. Elle se hasarda sur le seuil de la porte, comme attirée par un pressentiment.

Un sinistre cortège allait défiler sous ses yeux. C'était, portée par deux hommes, une civière sur laquelle, dissimulée sous une couverture, une forme humaine se distinguait. Les cahots de la route avaient, sans doute, dérangé le corps étendu, car un bras traînait presque jusqu'à terre.

— Un noyé ? questionna-t-elle.

— Oui, un noyé ! répondit l'un des porteurs. On l'a trouvé dans le marais, enseveli depuis des jours dans la vase. Au fait, tu le connais, Lisa. C'est le peintre que l'on voyait si souvent dans les environs du lac.

— Ah ! c'est lui, fit la jeune fille, d'une voix blanche et, quand le corps passa devant elle, elle se signa simplement.

— Lisa ?

Louis était auprès d'elle, plus bouleversé que la jeune fille.

— Lisa, tu as entendu ? Il est mort, il ne peut plus te faire de mal.

Elle hochait désespérément la tête :

— Tout le mal qu'il pouvait me faire, rien ne l'effacera, désormais.

— Pourquoi te désespérer, Lisa. Si tu voulais...

— Que veux-tu dire, Louis ?

— Qu'on oublie bien mieux et qu'on a plus de courage quand on est deux.

— Tu ne me méprises donc pas, mon Louis ?

— Te mépriser, Lisa ? Je t'aime !

Et, dans un élan dont l'audace l'étonna, il la serra avec passion, cherchant les lèvres qui reçurent de lui leur premier baiser d'amour.

## MARIAGE DE MILLIONNAIRE [Suite de la page 17]

séments nécessaires, dit le jeune homme.

Le silence se fit instantanément plus profond. Indigné de la perfidie des trois femmes, Thierry se refusait maintenant le moindre mensonge : il renonçait à son conte de fées. Il sourit à Françoise qu'il devinait angoissée et parla posément.

— Pour des raisons qui ne regardent que moi, j'ai demandé sa collaboration à Françoise de Plaizac, dit-il. Il s'agissait pour elle, pendant quelques semaines, de passer pour ma femme. Elle y a consenti... je ne pensais pas, à ce moment, que des personnes dont je ne suspectais ni l'amitié, ni la loyauté, s'ingénieraient à lui rendre la vie impossible, feraient en sous-main des enquêtes sur elle, pour en interpréter le résultat avec malveillance, dans l'intention de lui nuire. Ainsi, Françoise, à notre insu à tous les deux, m'a-t-elle rendu un très grand service supplémentaire, celui de me faire évaluer à son juste prix la confiance que je pouvais avoir dans les sentiments, ou le dévouement qu'on me témoignait. La mission de Mlle de Plaizac est aujourd'hui terminée : je lui demande de m'autoriser à lui dire ici, ce soir, devant vous tous ma gratitude profonde, mon estime et mon respect.

Il s'inclina devant la jeune fille, et lui prenant la main, il la serra gravement. Quelqu'un applaudit... on l'imita.

Il y eut un certain flottement dans l'assistance : un hourvari s'élevait, chacun commentant cette cascade de coups de théâtre. M. de Lamberty s'avança vers Françoise.

— La loyauté vient à bout de toutes les difficultés... dit-il doucement.

Elle lui sourit.

— Il y a toujours une issue...

Suivant l'exemple du vieux gentilhomme, les amis de Thierry s'approchèrent ; chacun sentait que Françoise avait droit à une réparation et tentait de la lui donner par des marques de sympathie. La sortie discrète du Troupeau Bêlant passa inaperçue.

M. de Lamberty jugea bientôt que cette scène devait manquer de charme pour la jeune fille : il prit Jacques à part.

— Mettez donc un disque sur le pick-up, conseilla-t-il. Ces palabres ont suffisamment duré...

Aux premières notes de musique, Thierry invita Françoise à danser.

— Ouf ! Voilà qui est fini, et bien fini ! lui dit-il à l'oreille. Encore une fois, je vous demande humblement pardon des vexations que vous avez subies par ma faute.

— Je vous pardonne. Je vais pouvoir partir tranquille, à votre sujet et à celui de Dani...

— Tout à fait tranquille. Nous vous enverrons une carte postale. Je... je comprends que vous en ayez assez de ce pays et de nous tous... et que vous ne désiriez pas revoir Charley.

— Non, je ne désire pas le revoir. Qu'allez-vous en faire ?

Le jeune homme sourit.

— Rien. Charley est orgueilleux comme un paon et il agira sans aide, autrement dit, il bouclera ses valises et disparaîtra sans tarder. C'est la fin du règne du Mauvais Génie... Dani va être folle de joie, tous les gens qu'elle détestait sont éliminés en même temps... grâce à vous. Etes-vous contente aussi ?

— Très contente.

Le ton de sa voix n'avait rien de joyeux. Thierry mit cette mélancolie sur le compte de la fatigue.

— Si vous pouviez vous reposer...

Le disque s'achevait. Il chercha du regard un fauteuil libre où pourrait s'asseoir la jeune fille et avisa M. de

Lamberty qui fumait une cigarette, seul dans un coin. Il guida Françoise dans sa direction.

— Je vous confie Mlle de Plaizac, lui dit-il à mi-voix. Elle a eu une dure journée et je ne crois pas qu'elle désire danser beaucoup.

L'ancien officier prit Françoise par le coude.

— Venez vous asseoir, dit-il. Si vous n'avez pas envie de parler, vous vous taisez et je le comprendrai très bien ; au cas contraire, nous bavarderons en vieux amis.

— Bavarder en vieux amis ? Je ne sais pas si j'en ai le droit, soupira la jeune fille.

— Vis à vis de cet ami-là, vous avez toutes les permissions, déclara Thierry gaiement. Pour lui, le contrat ne joue plus !

Il les quitta pour aller s'occuper de ses hôtes ; Françoise se laissa tomber dans un fauteuil. La fatigue, matée un moment, l'écrasait soudain, ainsi qu'un découragement sans nom. Son compagnon la regardait, présentant qu'une peine secrète la déchirait, se demandant qu'il devait intervenir et dans quels termes... Elle leva les yeux et rencontra un regard si plein d'effective bonne volonté qu'elle en fut touchée. Elle sourit à demi.

— Je vous dois des explications, dites-les, vous avez toujours été si bon pour moi. Vous m'avez soutenue, bien plus peut-être que vous ne croyez.

— J'en suis heureux. Ma petite fille... êtes-vous sortie maintenant des épreuves... qui vous ont amenée chez moi l'autre matin ?

Elle inclina la tête et sourit encore, mais ses yeux demeuraient infiniment tristes.

— Il vaut mieux que je vous raconte les choses depuis le début, dit-elle. Thierry les a exposées succinctement... Il a eu besoin de ma collaboration, oui, mais cette collaboration n'était pas désintéressée de ma part.

M. de Lamberty leva les sourcils.

— Je suis orpheline, dit-elle. Mon père était de ces gens qui se méfient de tout et de tous ; il était persuadé qu'une jeune fille est incapable de se diriger dans la vie. Il a voulu me protéger, même après sa mort...

— La méfiance est souvent dangereuse.

— La sienne, à mon égard, m'a coûté cher, en tout cas. Par testament, il a ordonné que son héritage ne me soit versé que le jour de mes vingt-cinq ans : en attendant, une somme suffisante pour ma subsistance me serait remise par son exécuteur testamentaire, son cousin, un original. L'organisation a très bien marché pendant dix-huit mois...

— Ensuite...

Françoise conta la maladie de son filleul.

— Et ensuite... ?

— Sa mère, une de mes plus chères amies d'enfance, était morte l'an dernier, en me le confiant. Il n'avait que moi au monde. Que pouvais-je faire ?

— Appeler à l'aide l'exécuteur testamentaire !

Françoise sourit.

— Je vous ai dit que c'est un original : il a deux passions, les voyages et la chasse. Au moment dont je vous parle, et maintenant encore, il chassait la grosse bête quelque part en Afrique, et comme adresse pour envoyer un S.O.S. c'est court ! Son notaire n'a même pas voulu écouter mon histoire : il a des ordres, il s'y tient, pas moyen de le tirer de là. J'en étais réduite à mes propres ressources... J'ai sous-loué mon petit appartement, j'ai pris une chambre plus que modeste, mais cela ne suffisait pas, bien loin de là,

pas plus que ne pouvait suffire une situation quelconque. Il me fallait vraiment beaucoup d'argent.

— Et Thierry vous a offert ce qui était nécessaire ?

— Oui, ou plutôt Charley. Il m'a fait signer un contrat qui stipulait un dédit énorme si je venais à le briser...

— Je comprends ! s'exclama le vieil homme. C'était la somme que vous désiriez emprunter ?

La jeune fille hocha la tête.

— Oui. Je me trouvais aux prises avec des difficultés imprévues : Charley voulait m'épouser, il me menaçait, complotait avec ces trois femmes...

— Oh ! articula M. de Lamberty éfaré. Ma pauvre enfant !

Françoise acheva son récit d'une voix morne, puis elle se redressa avec effort.

— Tout est bien maintenant. J'ai retrouvé la liberté.

— Et votre filleul ?

— J'ai largement de quoi payer la fin de son traitement et de quoi vivre moi-même jusqu'à mes fatidiques vingt-cinq ans. Je vais aller retrouver Pierrot. Je pars demain.

Il n'y avait nulle joie en elle. M. de Lamberty s'inquiéta.

— Françoise, dit-il doucement, vous partez... Avez-vous raison ? Ne laissez-vous aucun regret derrière vous ? N'êtes-vous pas... amoureuse de Thierry ?

— Non, répondit la jeune fille avec simplicité. Je l'aime bien, mais je ne suis pas amoureuse de lui.

Ce n'était donc pas pour cette raison que son visage était comme pétri de tristesse...

Le vieil homme poursuivit la conversation par des remarques d'ordre général, il le voulait pas l'interrompre encore, il tentait de deviner la cause du chagrin de Françoise. Quelque chose, ou quelqu'un l'avait meurtrie, brisée peut-être. Ce n'était ni Thierry, elle en parlait trop calmement, ni Charley : elle le méprisait et ne le redoutait plus. Qui donc ? Françoise ne s'était liée avec personne. Sauf avec Dani...

— Me direz-vous, à moi, demanda soudain M. de Lamberty, qui vous a ramenée de l'ilot où ces dames vous avaient traitreusement abandonnée ?

Il vit la jeune fille rougir, tandis qu'elle répondait avec une froideur insolite :

— Marc Le Guérec est venu me chercher. Jacques, se doutant de quelque chose, avait averti sa nièce.

Elle rit amèrement.

— Il m'a trouvée là-bas, luttant comme un virago et prête à me jeter à la mer. Il n'avait pas fameuse opinion de moi... ce spectacle a dû achever de l'édifier !

Marc ! songea M. de Lamberty. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Françoise avait passé des journées auprès de Dani, elle y rencontrait Marc, un de ces êtres d'élite qui joignent à la séduction l'intelligence et la bonté. Il ne pouvait laisser indifférente une femme telle que Françoise, il était seul, dans le voisinage, à être digne de l'avoir conquise. Il était seul à n'être pas présent ce soir...

Et Françoise partait demain.

— Vous devez être morte de fatigue, dit-il tout haut. Vous devriez aller dormir : je dirai à Thierry et à ses amis que je vous y ai envoyée d'auto-rité. Et... ne croyez-vous pas qu'il serait plus raisonnable de vous reposer un ou deux jours avant d'entreprendre un long voyage ?

Elle haussa les épaules.

— Je me reposerai aussi bien dans le train, je pense. Je voudrais changé d'horizon au plus vite... oublier, si possible. Ne plus penser... à rien.

« Ni à personne », ajouta son interlocuteur à part lui. Il interrogea :

— Quel train prendrez-vous ? M'au-

torisez-vous à venir vous tenir compagnie au moment du départ ? C'est si triste d'être seule en un tel moment.

— Vous êtes bon... murmura la jeune fille. Oui, venez... je prendrai l'express de midi. Maintenant, je vais suivre votre conseil et filer à l'anglaise : je ne suis plus nécessaire ici, mon rôle de maîtresse de maison en service commandé est terminé.

Elle se leva, lui tendit la main et s'éloigna. Il la suivit des yeux, notant sa démarche mal assurée, ses épaules fléchies. Une fatigue, même intense, une dépense nerveuse même exagérée ne suffisaient pas à lui prêter cette attitude de vaincue.

Pensif, il demeura un long moment à la même place, cherchant une solution satisfaisante au problème qu'il se posait.

« Marc la croit mariée... Il n'a pas entendu la confession de Thierry... Je me trompe peut-être... je me mêle de ce qui ne me regarde pas... je risque de passer pour un vieil imbécile... »

Brusquement, il prit son parti. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui n'essuient jamais d'échec, et ne rien faire est parfois une faute pire que la plus sottise maladresse !

Il alla prendre congé de Thierry, lui confia qu'il avait envoyé Françoise se coucher, et quitta la villa.

XXI

« A DIEU... »

Thierry protesta.

— Non, pas adieu ! Pourquoi ce vilain mot définitif ? Nous nous reverrons, Françoise. Ces semaines ont fait de nous de vieux amis et Dani se consolait encore bien moins que moi si nous vous perdions. Je regrette que vous partiez si vite...

— J'en ai du chagrin aussi, avoua la jeune fille, mais cela vaut mieux. Au revoir, Thierry...

— A la bonne heure, j'aime mieux ça. Et en tant que vieil ami, je vais prendre une liberté grande...

Il mit ses mains sur les épaules de Françoise et l'embrassa sur les deux joues avec une fraternelle affection.

Jacques attendait au volant de la voiture. La jeune fille prit place auprès de lui : elle avait demandé à Thierry de ne pas l'accompagner à la gare et elle regrettait même, à présent, d'y rencontrer M. de Lamberty : elle eût préféré éviter cette ultime contrainte, à un moment qui serait pour elle un déchirement. Depuis que, tôt levée, elle avait préparé ses bagages avec l'aide mélancolique, discrètement silencieuse de Léonie, elle s'apercevait qu'en dépit des heures cruelles, elle s'était étrangement attachée à ce pays, à Thierry, au « Grand Projet » qui se réaliserait loin d'elle. Son cœur saignait à l'idée de partir sans revoir Danielle, sans l'embrasser, sans assister à ses fiançailles. Elle avait failli flancher ; rester encore, un jour, un seul jour !

Elle avait résisté à la tentation. Si elle voulait conserver l'estime d'elle-même, elle devait partir aussitôt sa mission achevée : l'employé qui a fini sa tâche ne demeure pas sur le lieu de son travail ; si elle y restait un jour, elle y serait encore le lendemain et la semaine suivante, elle ne pourrait plus s'arracher, un espoir mensonger la retiendrait... et déçue, humiliée avec raison cette fois, elle souffrirait encore davantage... Elle n'en avait plus le courage ni la force.

A sa demande, Jacques la laissa sur le quai à peu près désert. M. de Lamberty arriva bientôt et ne fit aucune allusion à leur conversation de la veille ; il ne parut pas remarquer les traits tirés de la jeune fille, son épuisement. Il lui apportait des revues et des bons-bons et lui demanda si elle avait bien tout ce qu'il lui fallait. Elle sourit :

# Les Mots Croisés du Samedi

## VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,

1.	B	P	L	A	T										
2.	O	B	A						R						
3.	U	R	E		I	L	E	S	E					L	
4.	G	A	L	E				I	S					N	
5.	O	V	I	N		A	I	M	E	R		N	E	T	S
6.	N	E	T	T	E		A	V	N	E	R		E	R	S
7.		R	E	I	N	S		L	O			R		A	D
8.	E	S	E	P	U	L	A	R	I	S	E	R			
9.	S	R		R	A	B	A	T				L		N	
10.	C	A	R		N	I		R	E		L	A	T	I	N
11.	A	V	A	L		E	T	I	R	E		T	I	G	E
12.	R	E	F	U	S		E	C	A	R	T	E	L	A	S
13.	P	L	A	T	O	N		E	R	R	E		E	U	S
14.	E		L	I	N	O	N		D	E	N	T		D	U
15.		S	E	N	T	E	U	R		R	U	E	R		S

Les réponses doivent nous parvenir avant le 26 mai 1956. Problème No 1274

Nom ..... (M. Mme ou Mlle)

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL, 18, P.Q.

----- DECOUPEZ ICI -----

- HORIZONTALEMENT**
- 1—Pièce de vaisselle de table. — Petit jardin, attendant à une maison de paysan.
  - 2—Fleuve de Russie. — Nom scientifique du genre canard. — Imbiber de vapeur des étoffes qu'on veut amollir.
  - 3—Bison d'Europe. — Se trouvent au milieu des eaux. — Jurisconsulte français qui s'est spécialisé dans l'étude de l'histoire du Droit.
  - 4—Genre de labiacées, des régions tempérées. — Couvert publiquement de honte.
  - 5—Qui concerne les brebis. — Avoir du penchant pour quelqu'un. — Sans surcharges.
  - 6—Propre. — Mesurer à l'aune. — Genre de légumineuses.
  - 7—Lombes. — Rouler un cordage. — Voyelles de Laos.
  - 8—Rendre au siècle, à la vie laïque, les personnes qui appartenaient à la vie ecclésiastique.
  - 9—Symbole chimique du *strontium*. — Morceau d'étoffe que portent au cou les gens de robe. — Dépôt d'origine marine que l'on trouve dans les Landes.
  - 10—Conjonction, qui marque la preuve. — Nom vulgaire de l'azotate. — Personne originaire du Latium.
  - 11—Le côté vers lequel descend la rivière. — Allongé. — Partie du végétal qui sert de support aux branches.
  - 12—Action de ne pas accepter une chose. — Divis en écartelures.
  - 13—Célèbre philosophe grec, disciple de Socrate. — Manière d'aller. — Possédés.
  - 14—Batiste très fine. — Découpe saillante, feston. — Article contracté.
- VERTICALEMENT**
- 1—Qui bougonne souvent. — Qui a une pente rapide.
  - 2—Défier. — Auteur d'un célèbre *Bo-léro*.
  - 3—Ce qu'il y a de meilleur (pl.). — Coup de vent violent.
  - 4—En cet endroit. — Complet. — Esprit follet.
  - 5—Rivière de l'Italie ancienne, affluent du Tibre. — Vente à l'enchère. — Existente.
  - 6—Loupe plate de la tête. — Supportée, éprouvée. — Patriarche.
  - 7—Rivière d'Italie, affluent du Pô. — Sabre droit de la cavalerie. — Sans ornement.
  - 8—Personne qui simule.
  - 9—Fleuve. — Seigneur, en Espagne. — Facteur d'instruments de musique français, né à Strasbourg.
  - 10—Nom donné à l'aurochs. — Mouvement de croissance des marées. — Aller çà et là à l'aventure.
  - 11—Effort final impétueux. — Ingénieur français, né à Besançon, en 1854. — Soigné.
  - 12—Nom que l'on donnait autrefois à la barre du gouvernail. — Raconte. — Equerre.
  - 13—Evêque de Lyon, martyrisé au début du III<sup>e</sup> siècle. — Oxyde naturel de titane.
  - 14—Préfixe latin signifiant dans l'intérieur de. — Sot, niais.
  - 15—Accord de plusieurs voix qui ne font entendre qu'un même son. — Centaure qui, en mourant, donna sa tunique à Déjanire.

# RIEN DE SÉRIEUX

Un couple nouveau habitait le logis voisin depuis le premier mai. On les observait à fond. Chaque matin, en partant pour le travail, le mari embrassait sa femme puis, après avoir fermé la barrière du jardin, il lui faisait de la main un geste amical.

— Pourquoi ne fais-tu pas comme lui? demande la dame sur un ton de reproche.

— Donne-moi le temps, répond le mari, faisant semblant de ne pas comprendre. Il n'y a qu'une quinzaine que cette charmante voisine est arrivée.

A un fermier qui blasphémait fort, son curé lui avait donné comme pénitence de se mettre dans la bouche une pincée de terre chaque fois qu'il laisserait échapper une parole malencontreuse.

Deux jours après, le cultivateur se rend au presbytère:

— Monsieur le curé, je viens faire changer ma pénitence. Au train où je suis parti, je vais manger ma terre en deux ans.

Luc parlait peu. Il était avare de ses paroles. Il fit un jour à sa servante ses recommandations:

— Jeanne, quand je vous dis: « Je sors », apportez-moi mon chapeau, mon paletot, mes caoutchoucs et ma canne. C'est entendu, n'est-ce pas? De même pour le reste...

Quelques jours plus tard, Luc dit à sa servante:

— Jeanne, je suis malade. Jeanne prend le téléphone et quelque temps après arrivaient le médecin, le prêtre, le notaire et l'entrepreneur de pompes funèbres.

— Tu es tailleur et tu as une pomme comme enseigne de ta boutique! Je ne vois pas de rapport.

— Penses-y donc. Sans l'histoire de la pomme, où serait le commerce des vêtements!

Dans une affaire scabreuse. Le juge: — Je prie les femmes honnêtes de vouloir bien sortir.

Personne ne bougea. — Maintenant que les honnêtes femmes sont sorties, je demande aux huisseries d'expulser les autres.

— Sortez-vous beaucoup, madame Isaac?

— Non. Nous payons notre loyer assez cher que nous voulons en avoir pour notre argent.

Parlant de Cambronne, à propos du mot célèbre qu'on lui attribue, quel'un disait:

— Cambronne! en voilà un qui ne mâchait pas ses mots.

— J'ai pris mon mari à embrasser notre servante et j'ai maintenant une robe neuve.

— Tu as renvoyé la servante? — Pas de danger. Je voudrais un manteau de fourrure.

Au commencement de la Grande Guerre, un général français envoya un télégramme à un officier de l'Hindoustan, lui ordonnant d'arrêter les étrangers appartenant aux nations ennemies. L'officier répond le lendemain:

— J'ai déjà arrêté un Français, un Belge, un Allemand et un Italien. Avec quelles nations sommes-nous en guerre?

Un touriste américain visite l'Italie. Il est à Pise. Le guide indique au groupe la célèbre tour penchée en disant:

— La tour penchée de Pise.

— Pise, Pise, Pise, fait l'Américain, ce n'est pas le nom de l'entrepreneur qui a construit mon gratte-ciel, mais c'est à peu près son ouvrage.

Thierry avait fait les choses en grand seigneur, lui retenant une place de luxe; elle avait eu toutes les peines du monde à ce qu'il se tint strictement aux termes du fameux contrat dont il voulait largement dépasser les prévisions pécuniaires.

— Que Dieu vous garde, mon enfant, dit-il avec émotion. Ayez confiance... toujours!

Il avait les yeux humides. Par la fenêtre ouverte, tandis que le train se mettait en marche, Françoise lui sourit aussi longtemps qu'elle l'aperçut, puis le sourire s'effaça de ses lèvres. C'était fini... L'aventure hasardeuse se terminait là, ayant réussi au-delà de toute espérance: le désir de l'oncle d'Amérique serait comblé dans peu de semaines. Le rêve d'amour de Dani se réalisait. Thierry, débarrassé de ses divers mauvais génies, vivrait dorénavant la vie heureuse et utile qu'il saurait mériter. Et Pierrot allait guérir. Tout était bien.

— Cela ne pouvait finir mieux, dit-elle tout haut.

Elle tomba, en larmes, sur son fauteuil.

Elle pleurait si violemment qu'elle n'entendait pas un voyageur passer dans le couloir, s'arrêter devant sa porte, elle ne le vit pas hésiter, puis prendre une décision et entrer dans le compartiment. Elle sursauta en entendant sa voix bourrue.

— Je croyais vous avoir ordonné le repos? Est-ce là toute la considération que vous avez pour l'autorité médicale?

Françoise oublia son visage ruisselant, sa coiffure en désordre. Elle leva la tête et rencontra le regard grondeur de Marc Le Guérec.

— Je pars, murmura-t-elle. — Pourquoi partez-vous?

— Vous-même m'avez conseillé de m'en aller... et je n'ai plus rien à faire à la villa. Vous ne savez pas...

— Si, je sais ce qui s'est passé hier soir chez Thierry et il me semble que cela supprime toutes vos raisons de vous sauver comme si vous aviez le diable à vos trousses. A première vue, on ne croirait pas que ce départ précipité vous fasse un plaisir extrême! Thierry vous aurait-il mise à la porte?

— Non. Oh! non... mais il n'a plus besoin de moi et...

— Et vous n'avez même pas pris le temps de vous remettre de vos émotions d'hier... ni celui de venir dire au revoir à Dani. Voilà qui vous ressemble bien peu, Françoise! Avez-vous si vite oublié... l'amie qui vous a soutenue sans cesse ici?

De nouveau, les larmes jaillirent des yeux de la jeune fille. Elle les refoula désespérément.

— Je... n'ai rien... oublié, balbutia-t-elle, mais Dani... n'a plus besoin de moi maintenant...

— Non? Comment le savez-vous? — Aujourd'hui, elle sera fiancée à Thierry.

— N'avez-vous pas songé que j'aimerais avoir de vos nouvelles? demanda-t-il enfin. Je ne suis pas ici pour me vanter, mais je vous ai tirée d'un assez mauvais pas... et vous filez sans un mot...

— Je vous aurais écrit pour vous remercier.

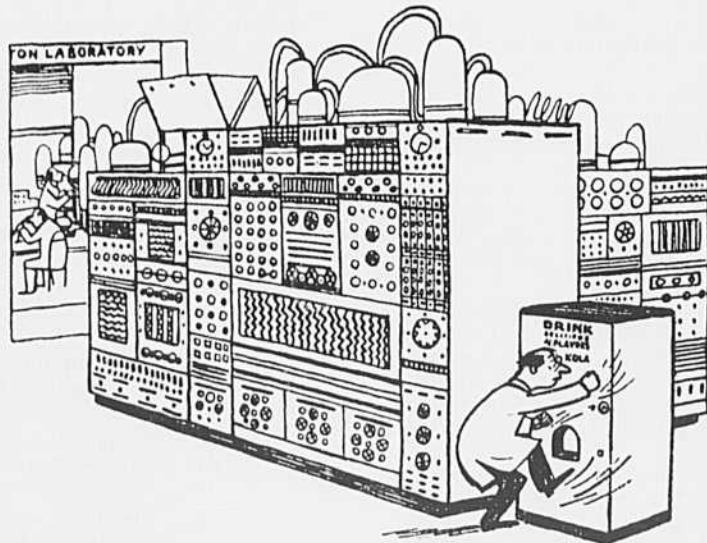
Marc s'assit en face de Françoise et alluma une cigarette.

— Pourquoi partez-vous? répéta-t-il.

— Il le faut... Il la regardait toujours.

— Vous allez sans doute me dire que vos faits et gestes ne me regardent [ Lire la suite page 34 ]

## LA VIE COURANTE...



## LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 5 mai 1956 (Problème No 1271)

M. Jean Brière, Baie-du-Lac, R.R. No 2, St-Eustache, P. Q.

Mme H. Cimon, 260, D'Aiguillon, Québec 4, P. Q.

Mme Louise Crête, 275a, rue St-Augustin, Montréal 30, P. Q.

Mme G. G. Daoust, 2495, Van Horne, Apt. 4, Montréal, P. Q.

Mme J.-Louis Fay, 523, Mellon, Arvida, P. Q.

M. Eugène Fortin, a/s Hydro-Québec, C. P. 50, Forestville, Co. Saguenay, P. Q.

Mme Lucien Gagné, 148, rue St-Jules, Jonquières, P. Q.

Mlle Gisèle Gagné, 171, Tupper, Magog, P. Q.

Mme Lucien Gagnon, 358, 7e Avenue, Rawdon, P. Q.

Mme Jeannette Houle, 2570, Letourneux, Apt. 2, Montréal, P. Q.

Mme Vve Léo Jacobin, 139, St-Jacques, Longueuil, P. Q.

M. Eugène Langevin, Rosaire, Co. Montmagny, P. Q.

M. Paul Laurencelle, 135, 11e Avenue Sud, Sherbrooke, P. Q.

Mme Auguste Laurin, 10380, Armand-Lavergne, Montréal Nord, P. Q.

Mlle Cécile Lessard, R. R. No 5, Lac Mégantic, Co. Frontenac, P. Q.

Mlle Aline Matte, 15801, Bellerive, Montréal 5, P. Q.

Mme J. A. Mayer, 1875 est, rue St-Catherine, Montréal, P. Q.

Mme Armand Mongrain, C. P. 1076, Amos, Co. Abitibi, P. Q.

Mme Marcel Noreau, 310, St-Georges, La Tuque, P. Q.

Mlle Denise Paradis, 449, rue St-Jean, Québec 4, P. Q.

M. Irénée Paré, 1050, boul. Nobert, Ville Jacques-Cartier, Co. Chambly, P. Q.

Mme Joseph Ratelle, 1860a, rue Beaudry, Montréal, P. Q.

Mlle Lucille Raymond, 961, boul. Demers, Chambly-Bassin, P. Q.

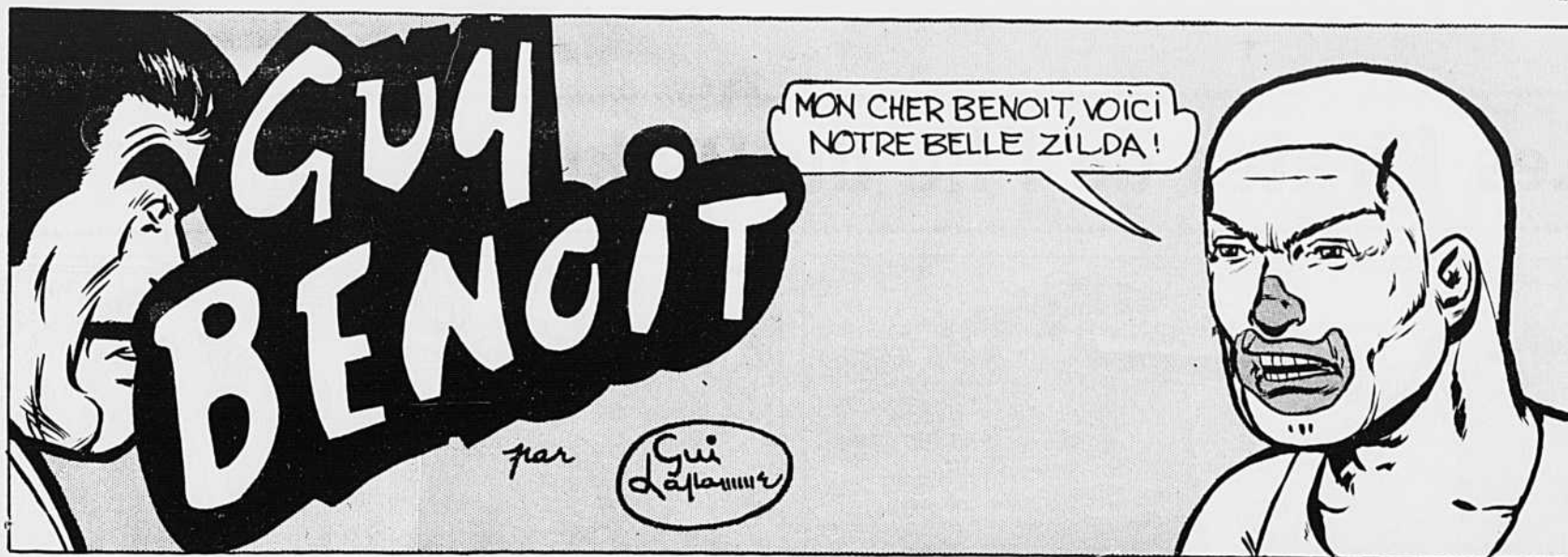
Mlle E. Richard, 3220, St-André, Montréal, P. Q.

Mme Flore Sirois, 73, rue Charlotte, Ottawa, Ont.

Voyez, au verso, le problème de cette semaine.

Solution du problème No 1271

A	H	A	N	E	R	S	U	T	R	E	N	E
N	A	V	E	T	C	A	N	A	E	T	A	L
T	R	I	O	C	A	B	I	N	E	T	N	I
R	A	S	H	S	I	R	O	T	E	S	E	
U	S	L	A	C	R	E	N	E	R			
S	T	O	M	E	S	M	L	I	L	A	S	
T	A	F	A	R	I	N	E	T	R	A	M	E
I	R	E	C	A	L	I	N	E	R	M	E	R
O	I	S	E	M	O	D	E	R	E	R	E	T
N	E	S	T	E	E	R	N	E	E	I		
L	O	R	R	E	P	E	T	A	S			
D	R	I	P	O	P	E	E	L	I	S		
A	S	L	E	G	E	N	D	E	C	E	N	E
S	E	U	L	I	N	N	E	C	O	S	S	U
E	S	T	E	R	T	E	S	E	N	T	I	R



# GUH BENOIT

par *Qui L'aplanit*

MON CHER BENOIT, VOICI NOTRE BELLE ZILDA!

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD?!



APRÈS AVOIR ASSOMMÉ BENOIT, ZALUSKY L'EMBARQUE DANS LA ROULOTTE ET....



ON FILE À TOUTE ALLURE VERS LA ZONE TRUSSE...

SI JE PEUX VENIR À BOUT DE CETTE TOILE.



JE CROIS QU'IL EST PLUS QUE TEMPS DE SAUTER!



ET MAINTENANT, TROUVONS UN MOYEN DE RETOURNER AU CIRQUE.



QUELLE CHANCE, UN JEEP.



POUVEZ-VOUS ME CONDUIRE AU 96 WHILEMSTRASSES.



# Les Pirates de l'Île du Diable

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI"  
PREMIER EPISODE



1. La venue mensuelle du bateau qui apporte nouvelles et vivres réjouit naturellement les habitants de la Baie du Diable, au pays de Galles. Mais le vieux John Dent a une raison spéciale de se réjouir car son neveu, Jean, va habiter avec lui.



2. Le jeune garçon descend la passerelle. Il a belle allure, ce qui ne manque pas de réjouir davantage le vieil oncle. Celui-ci le présente à tout le village. Il explique que Jean a perdu ses parents et qu'il va maintenant l'élever comme son enfant.

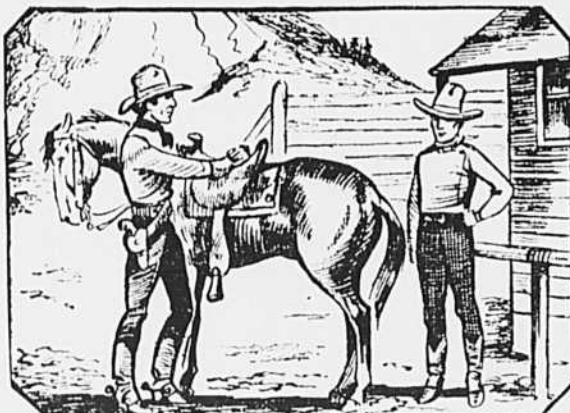


3. A tour de rôle, Jean serre la main des villageois et a un bon mot pour chacun. Soudain, il aperçoit, se tenant à l'écart, un grand gaillard à l'aspect rude qui ne semble pas vouloir se mêler au groupe. Jean se dirige vers lui fort aimablement...

4. Mais son oncle le repousse avec fermeté. "Tu ne vas pas serrer la main de Bart Halley, ce ne serait pas décent". Une fois rentré à la maison, Dent explique à Jean qu'on soupçonne Halley de faire partie d'une troupe de pirates qui ont leur repaire sur l'Île (A suivre au prochain numéro)

# Le Trésor des Prairies

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — PREMIER EPISODE



1. Steve Dawson se mit en selle sans tarder. Jeanne et sa mère, Mme Walters, l'avaient mandé d'urgence. Elles habitaient le ranch des Trois Pins.



2. C'était à quelque quinze milles de là. Steve partit heureux à la pensée de revoir Jeanne. Soudain, à l'orée du bois, une balle siffla à ses oreilles.



3. Son chapeau s'envola, une balle l'avait troué. Il démonta pour le reprendre mais à ce moment un Mexicain, qui le tenait en joue, exigea son cheval.



4. A peine la demande formulée, Steve saisit son chapeau et le lança à la face du brigand tout en se penchant pour éviter d'être atteint. Le coup partit dans les airs.



5. L'instant d'après, une gauche bien appliquée envoyait le Mexicain au pays des rêves. L'attaque avait été soudaine et efficace. L'homme tomba.



6. Pendant que l'homme gisait inanimé, Steve remarqua un parchemin qui s'était détaché de la ceinture du Mexicain. "Qu'est-ce que cela", se demande Steve.

(A suivre au prochain numéro)

# LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUARANTE-SIXIEME EPISODE



Aussi étonnant que cela puisse paraître, Paganel vient d'entendre interpréter, en pleine jungle australienne, un air du Don Juan de Mozart. Au matin, toute la troupe est éveillée par des aboiements inattendus. Hauts sur pattes, deux admirables spécimens du chien d'arrêt de race anglaise, gambadent à la lisière du bois. — A leur suite, deux jeunes gens apparaissent, montés sur deux chevaux pur sang. A la vue du campement, les cavaliers, vêtus d'un élégant costume de chasse, s'arrêtent, comme s'ils se demandaient la signification de

la présence de gens armés en cet endroit. Puis, apercevant les voyageuses qui descendent du chariot, ils mettent pied à terre, et s'avancent vers elles, le chapeau à la main. — Lord Glenarvan vient à leur rencontre et, en sa qualité d'étranger, décline ses noms et qualités. A leur tour, les jeunes cavaliers se présentent, et les voyageurs apprennent ainsi qu'ils se trouvent en présence de Michel et Sandy Patterson, propriétaires de Hottam Station, sur le territoire duquel les voyageurs ont pénétré sans le savoir.



La rencontre de Michel et Sandy Patterson, les deux jeunes propriétaires de Hottam Station, est pour les voyageurs une nouvelle occasion de se convaincre que l'Australie est bien la terre des contrastes. En effet, ayant accepté l'hospitalité offerte par les jeunes gens, l'expédition parvient bientôt, en vue d'une magnifique propriété de style anglais, située au milieu d'un parc merveilleusement entretenu. — Sur une terrasse ombragée, bordée de fleurs multicolores, le thé est servi par des serviteurs stylés, attentifs aux moindres désirs des invités. Michel et Sandy Patterson racontent leur histoire, et apprennent

à leurs invités comment, fils d'un grand banquier de Londres, ils s'exilèrent à vingt ans, pour prouver qu'ils étaient capables, par leur seul travail, de créer quelque chose d'utile, en dehors de la fortune paternelle. — C'est ainsi qu'ils fondèrent cet établissement destiné à l'élevage et à la culture, et que, très rapidement, grâce à un labeur acharné, ils firent prospérer cette terre jusqu'à se trouver à la tête d'une des plus puissantes exploitations agricoles d'Australie. En vrais Britanniques, leur premier souci fut alors de transporter à Hottam Station, tout le confort et le luxe qui fait le charme du home anglais.



ayant appris à la suite de quelles circonstances Michel et Sandy Patterson avaient été amenés à créer cette magnifique résidence de Hottam Station, dont ils goûtent le charme et le confort, les voyageurs laissent à lord Edward le soin d'expliquer à son tour à leurs hôtes les raisons qui motivent leur voyage à travers l'Australie. Les Patterson apprennent ainsi la triste histoire du capitaine Grant. — Lord Edward nourrissait le secret espoir que, peut-être, les deux jeunes gens seraient en mesure de lui fournir un indice quelconque, mais malheureusement, il n'en est rien. Ce n'est pas parmi les tribus indigènes de

la région que se trouvent les naufragés, et il est inutile de s'attarder davantage à prospecter le district de Murray. — Cependant, avant que les voyageurs ne reprennent leur route, Michel et Sandy Patterson tiennent à les mettre en garde contre un danger éventuel. Il s'agit des convicts, auteurs du déraillement de Camden Bridge, et dont nul ne sait s'ils ne rôdent pas dans la région. Lord Edward aurait bien voulu éviter ce sujet de conversation devant lady Helena et Mary, mais il était trop tard.

[ A suivre au prochain numéro ]

## MARIAGE DE MILLIONNAIRE [ Suite de la page 30 ]

pas, déclara-t-il. Cela m'est égal. Je veux savoir la raison, la vraie raison pour laquelle vous partez... vous êtes partie, plus exactement, sans un signe pour Dani... et pour moi.

Françoise garda le silence. Elle lutta obscurément contre l'autorité du regard qui ne la quittait pas, elle essayait de retrouver le contrôle de son esprit en déroute. La question qui suivit au dépourvu.

— Est-ce que vous aimez Thierry ?  
— Non, dit-elle sans hésiter.

Le médecin interrogea de nouveau, après une courte pause :

— Et Thierry ? Vous aime-t-il ?

— Je vous ai déjà dit que, d'ici quelques heures, il sera fiancé à Dani. Thierry l'a toujours aimée, répondit la jeune fille avec lassitude. Charley s'était débrouillé pour les séparer... Il n'y a plus d'obstacle entre eux maintenant.

— Et vous n'êtes pas restée pour assister à cette fête de famille ?

— Je ne suis pas de la famille, je ne suis... qu'une employée, une salariée dont le travail s'est achevé... hier soir. Marc fit un geste impatient.

— Ma chère, vous avez un orgueil infernal, gronda-t-il. C'est simplement par orgueil que vous vous en allez, afin qu'il ne soit pas dit que vous demeurez à Sainte-Martine une minute pour votre plaisir, votre santé, ou pour toute autre raison. Est-ce que je me trompe ?

Françoise s'était maitrisée. Elle sourit à demi.

— Non, vous ne vous trompez pas, admit-elle. Mais que faites-vous ?

Il s'était levé et retirait du filet les valises de la jeune fille.

— Nous allons arriver à une station, dit-il avec flegme, et nous descendons, naturellement.

Il la vit prête à s'insurger et poursuivit sans se troubler :

— N'avez-vous pas compris que je suis venu vous chercher ? Si vous m'aviez dit que vous aimez Thierry, ou que Thierry vous aime, je vous aurais laissée poursuivre votre route. Puisqu'il n'en est rien...

Il aligna tranquillement les valises près de lui.

— Et si je vous disais que j'en aime un autre ? cria Françoise avec une violence soudaine, un autre... qui ne se soucie pas de moi, que je veux fuir, précisément, parce que je ne peux plus supporter son indifférence ?

Il se tourna vers elle.

— Comment s'appelle cet autre ?

Elle secoua la tête. Il insista ; sa voix restait unie, mais dans ses yeux luait une invincible volonté. Le train ralentit.

— Vous avez une minute pour me dire ce nom. Françoise, regardez-moi...

Elle leva les yeux vers lui et resta muette. Le regard de Marc lui semblait plonger dans son cœur. Le train stoppa.

— C'est bien...

Par la fenêtre, le médecin appela un porteur, lui passa les valises. Transférée en statue, Françoise se taisait toujours. Il se tourna vers elle.

— Vous êtes fine et intelligente, dit-il d'une voix singulièrement adoucie, et vous n'avez pas deviné, pourtant, que je vous aime...

Il l'entoura de son bras et l'entraîna vers la portière. Françoise marchait automatiquement : les idées tourbillonnaient dans sa tête ; le décor, le quai, la gare, les voyageurs dansaient autour d'elle une ronde fantastique. Elle se demanda si elle allait s'évanouir ; en public, ce serait ridicule, songea-t-elle. Elle ferma les yeux, elle ne pouvait supporter la lumière. Aveuglément, elle se laissa guider par le bras qui la soutenait.

Et soudain, rien ne compta plus pour elle que ce bras robuste et tout ce qu'impliquait ce geste de protection. Le temps, le lieu, les circonstances, s'abolirent ; aux angoisses, à l'effroi des jours passés succédait une sécurité miraculeuse.

— Là... montez et asseyez-vous ; j'installe les bagages... Vous n'allez pas vous trouver mal ?

Elle secoua la tête. Le vertige, lentement, s'estompait. Elle entendit qu'il s'asseyait près d'elle. La portière se ferma ; le moteur ronfla doucement.

Françoise rouvrit les yeux ; elle avait l'impression de revenir de très loin ; peut-être, malgré tout, avait-elle perdu connaissance un moment ? Où bien, elle avait dormi... rêvé ?

Non, elle n'avait pas rêvé. Marc était là, les mains sur le volant et la voiture roulait. Sur le tableau de bord, le nom du docteur Le Guérec s'inscrivait sur une plaque brillante. Comment cette auto pouvait-elle être dans cette petite gare ?...

— Où m'emenez-vous ? demanda la jeune fille tout bas.

— A la maison. Dani vous y invite par mon entremise. Vous y demeurerez... tout le temps qu'il vous plaira. Comment vous sentez-vous ?

— Mieux. Oh ! Marc...

— Ne parlez pas, dit-il doucement, pas encore. Nous nous arrêterons dans un instant, sur une adorable petite plage tranquille. Là, nous causerons.

Surtout de pins, la petite plage était adorable en effet. Assise sur le sable chaud, Françoise écouta Marc.

— Sans vous connaître, j'étais rempli de parti pris contre vous, disait-il. Vous étiez celle qui anéantissait tous les espoirs de Dani, et cet étrange mariage, secret et brusqué, prouvait, à mon avis, la vénalité de vos intentions. Par la suite, Dani n'a cessé de me parler de vous avec un enthousiasme que je jugeais héroïque, mais cela ne m'a pas fait revenir de mes préventions ; au contraire, cela confirmait mon opinion : une femme telle que me la dépeignit Dani ne peut accepter un mariage précipité sans une raison inavouable. Et puis... je vous ai vue.

Il s'interrompit un instant, revoyant ces minutes où, de la porte, il avait entendu Françoise tenter de reconforter Danielle.

— Je ne croyais pas au coup de foudre, reprit-il, pas pour moi, en tout cas ; un homme équilibré, pensais-je, est rétif aux impulsions irraisonnées... Mais ce n'était pas une impulsion qui me poussait invinciblement vers vous, c'était une certitude extraordinaire : vous étiez celle dont je portais en moi l'image, celle qui m'a fait passer, indifférent, devant toutes les autres. Et vous étiez la femme de Thierry ! D'un Thierry que vous aviez transformé...

« D'un Thierry que vous aimiez, car seul l'amour peut changer un être à ce point. Et cependant, vous paraissiez si triste... Je ne comprenais pas et je souffrais indiciblement.

— Vous ne m'adressiez pas la parole, murmura Françoise.

— Comment l'aurais-je fait ? Tout ce que je désirais vous dire m'était inter-

dit. Je vous voyais tous les jours, et chaque instant passé près de vous m'était un effort pour demeurer impassible. J'ai failli me trahir en vous ramenant, hier, de l'ilot ; l'attitude de ce gredin de Charley m'avait rendu fou... Vous étiez si désespérée, si désespérée... je brûlais de vous prendre dans mes bras, de vous consoler...

— Vous m'avez sauvée d'une abomination, dit gravement la jeune fille. Mais... comment étiez-vous dans le train, tout à l'heure ?

— M. de Lamberty est passé chez moi hier soir en vous quittant, il m'a raconté les derniers événements ; il estimait, m'a-t-il dit, que j'avais le droit de les connaître comme les autres... en même temps que les autres. Il m'a annoncé votre départ. Dans la joie qui m'éblouissait, je n'ai pas pensé à dissimuler mon émotion et... il a tout deviné. Il m'a conseillé d'intervenir, de vous « intercepter »... Ce matin, de bonne heure, j'ai conduit ma voiture là où nous l'avons retrouvée et je suis revenu juste à temps pour sauter dans votre train. Je... je ne savais pas si j'effectuerais seul ou non la dernière partie du voyage...

Françoise sourit. Une paix merveilleuse l'enveloppait et la joie chantait dans son cœur.

— Vous êtes très intelligent, Marc, dit-elle avec malice, et, pourtant, vous n'avez pas deviné que je vous aimais...

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui, se pencha sur le visage offert.

— Françoise, dit-il gravement, Dieu sait à quel point je vous veux pour femme, mais, honnêtement, je dois vous prévenir : c'est une existence austère que la mienne, une vie de travail, de dévouement...

— Une vie magnifique, répondit la jeune fille. De toute façon, Marc, je ne peux plus envisager l'existence si je ne la passe pas à vos côtés. Moi aussi, je vous ai aimé dès le premier instant. J'ai tant souffert de votre dédain...

Il secoua la tête et, sur ses lèvres, tendrement, longuement, il effaça le mot menteur.

Pendant une heure, vite enfiée, ils échangèrent nombre de confidences. Françoise, en détail, conta son histoire.

— Dès que possible, dit Marc, nous prendrons avec nous votre filleul. Et nous nous marierons très vite, n'est-ce pas ? Je... je n'ai plus aucune patience !

— Moi non plus, avoua-t-elle en riant. Et maintenant, si nous allions voir ce que deviennent... nos neveux ?

Dani les attendait dans le jardin fleuri. Elle n'était pas seule ; appuyée à l'épaule de Thierry, son petit visage rayonnant, elle leur tendit les bras.

— Oncle Marc... Françoise... Oh ! Françoise chérie ! Je suis si heureuse ! Nous allons nous marier. C'est comme dans un conte de fées !

— Thierry adore les contes de fées, dit Françoise. Moi aussi, surtout quand je suis au nombre des personnages ! Nous venions vous demander, à tous les deux, d'être témoins de notre prochain mariage...

— Chic, alors ! Tu parles ! s'écria l'enfant terrible, ressuscitée. Françoise, vous ne savez pas ? Charley est parti, le Troupeau Bélant est allé... brouter d'autres pâturages, il n'y a plus que nous quatre...

— Et l'oncle d'Amérique, acheva

Françoise. Pourvu qu'il attende la fin des cérémonies pour faire la visite promise...

— L'oncle d'Amérique... ? demanda Marc.

— C'est vrai, dit Thierry en riant, vous ne connaissez pas encore l'existence de ce brave homme, cause directe de notre bonheur à tous ! Voilà : c'est...

A cet instant précis, la Citroën qu'employait Françoise entra dans la cour. Jacques la conduisait et Jacques avait l'air affolé. Jacques était facilement dépassé par les circonstances.

— Qu'est-ce qui lui prend ?... murmura Thierry.

— Je crois, dit Françoise, que lorsqu'on parle d'un ange... ou d'un oncle... cela peut être dangereux...

De la voiture descendait un homme corpulent, vêtu de clair, rasé de près, et dont l'allure était signée du nouveau monde.

— Patatras ! grogna Thierry entre ses dents.

Jacques s'élançait vers lui.

— Ton oncle... vient d'arriver... bé-gaya-t-il. Je... j'ai pensé que... que c'était mieux de l'amener ici... je ne savais pas quand tu rentrerais...

— Mon cher oncle, dit Thierry, je suis... euh !... ravi de vous voir...

Il serra la main du nouveau venu. Françoise, consternée, se demandait si cette histoire aurait jamais un terme. Allait-il falloir retourner au mensonge et aux faux-semblants ? Cette seule idée lui faisait horreur. Et pourtant, le « Grand Projet » ne dépendait-il pas de ce *deux ex machina* d'outre-Océan ? De mauvais moyens deviennent-ils légitimes s'ils sont employés dans un but généreux ?

Anxieuse, elle regarda Thierry. Marc et Danielle, dans leur ignorance, ne pouvaient être d'aucun conseil.

Son cœur battit plus vite : l'oncle portait son attention sur les jeunes filles.

— Je te vois en charmante compagnie, dit-il à son neveu. Dois-je en conclure que tu as suivi... mes avis ?

Pendant trois secondes, la balance oscilla entre la fable et la vérité. Thierry avait un peu rougi.

— Je suis en retard sur l'horaire prévu, dit-il enfin. Vous ne me laissez pas beaucoup de temps, mon oncle ! Je ne savais pas, quand j'ai reçu votre lettre, si celle que j'aimais partageait mes sentiments. Elle ne m'a rassuré... qu'aujourd'hui. Je suis fiancé, je ne suis pas marié.

Le regard du visiteur alla de Françoise à Dani, puis revint au jeune homme.

— Et ta fiancée... ?

— S'appelle Danielle Le Guérec. J'ai la joie de vous la présenter, ainsi que son oncle et la future femme de celui-ci. Pour en arriver à ce double mariage, nous sommes passés par beaucoup d'aventures et d'émotions ; je vous les raconterai. Vous jugerez ensuite ! dit gravement Thierry, avec une louable sincérité.

Dani s'avança, toute rose, intimidée, contrairement à son habitude.

— Son choix me paraît excellent, dit en souriant avec bonhomie l'oncle d'Amérique. Je désirais te voir établi dans la vie, tu vas l'être ; la date du mariage ne change rien à l'affaire et, en somme, je suis content qu'elle soit encore à venir ! J'assisterai à la fête.

Danielle, spontanément, lui sauta au cou.

— Vous êtes un chic oncle ! dit-elle. Et il parut enchanté.

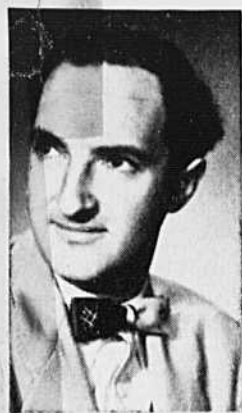
Françoise se rapprocha de Marc. Elle sentait son regard posé sur elle comme une caresse et une joie extatique envahit la jeune fille. Cette fois, le rideau était tombé sur la fin de la comédie. Il se relèverait sur le bonheur de la vie réelle.

### LA SEMAINE PROCHAINE...

... nos lecteurs ne manqueront pas de lire la première tranche d'un nouveau ROMAN D'AMOUR intitulé :

### La Croix des Regrets

par LISE DE CERÉ



## AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

L'Association des agents d'assurance-vie au Canada déclare qu'en 1955, les familles canadiennes ont reçu quotidiennement en indemnités \$1,300,000. Les indemnités à la mort se sont élevées à \$118,000,000, soit 80% de plus qu'en 1945. Par contre les Canadiens ont payé en prime deux milliards et demi de dollars.

Sous la présidence du maire, M. Marcel Marier, un comité industriel a été formé à Drummondville pour attirer de nouvelles entreprises dans cette ville. Le comité comprend plusieurs présidents d'associations dont M. Henri Comte, président de l'Association des Néo-Canadiens; Benoit Vanier, gérant du poste de radio local et René Lapierre, président de la Chambre de Commerce.

A Thetford-Mines, la Chambre de Commerce a conseillé au Conseil de Ville de démolir le vieux marché public, condamné par le Ministère de la Santé, et de convertir l'emplacement en terrain de stationnement afin d'accueillir la nombreuse clientèle des marchands du centre de la ville.

C'est en février 1957 qu'aura lieu l'ouverture officielle d'un grand centre commercial d'un million à Sherbrooke. L'entreprise de Maxwell Cummings & Sons disposera de 30 magasins groupés sur un terrain de 18 acres et pouvant recevoir 1,500 voitures dans un vaste terrain de stationnement.

Un riche philanthrope de Shawinigan vient de laisser en héritage un domaine de 112,000 acres au Lac-la-Truite, d'une valeur de \$200,000, devant servir au bien-être des jeunes. Il y construisit lui-même un monte-pente, convertit un immeuble en chalet, acheta une auto-neige pour véhiculer les jeunes amateurs et organisa des glissoires pour toboggans. Les Loisirs de Shawinigan sont donc maintenant possesseurs d'un centre exceptionnel pour l'organisation des vacances de leurs membres.

C'est ce mois-ci que les contribuables de Victoriaville seront appelés à se dire, par voie de référendum, en faveur ou contre un projet de travaux publics d'une valeur globale de huit cent mille dollars.

Magog entend mousser sa publicité touristique et, pour ce faire, le Conseil a octroyé \$2,000 au Bureau de Tourisme de la ville. Une somme de \$1,500 sera affectée à la publication d'une plaquette qui sera distribuée dans les bureaux touristiques du Canada et des États-Unis.

M. Marcel Courchesne, de Sherbrooke, s'est mérité un voyage au Venezuela, prix offert par le Ministère de l'Éducation du Gouvernement de ce pays sud-américain à l'élève qui maintiendrait la plus forte moyenne dans l'étude de l'espagnol, pendant ses trois années de cours à l'École des Hautes Études Commerciales. M. Courchesne sera l'hôte du Gouvernement durant un mois.

Les fidèles de la paroisse St-Thomas, en Gaspésie, ont battu un record de générosité. Mgr Albert Painchaud a révélé que ses paroissiens avaient donné aux quêtes de l'an dernier ainsi qu'à la Part de Dieu et en dons privés, la somme de \$68,732.73. Les recettes extraordinaires ont atteint \$20,350.

Dans les Laurentides, on entend mettre en vigueur la politique des hôtels européens concernant le pourboire. L'Association des Laurentian Resorts est d'opinion qu'on devrait fixer le pourboire à 12½% de la note. De la sorte les visiteurs seraient assurés d'un excellent service sans être tenus de verser des pourboires répétés et exagérés.

L'échelle régulière des salaires des journalistes au journal *Le Droit*, d'Ottawa, est maintenant fixée à \$95.50 par semaine. Certaines catégories de journalistes recevront des suppléments de traitement. Il est prévu une hausse automatique de 8% pour 1957.

Une nouvelle entreprise, *The Canadian Converters Co. Ltd.*, vient de s'établir à Lac Mégantic dans l'usine anciennement occupée par la «Julius Kayser». La nouvelle entreprise occupe déjà plusieurs ouvriers.

Le Brigadier Guy Gauvreau, D.S.O., E.D., président exécutif du Comité consultatif permanent du Fonds de Construction de l'Hôpital Sainte-Justine à Montréal, déclare que 521 municipalités en dehors de la métropole ont souscrit à la campagne pour le nouvel hôpital de 800 lits. Au dernier rapport, \$263,738 avaient été souscrits. L'Abitibi-Témiscamingue venait au premier rang avec \$51,358.

A West-Bolton, comté de Brome, l'épouse d'un cultivateur, Mme Eva Duboyce, a comme passe-temps original la rédaction de poèmes en vers et en prose. Cet écrivain a déjà à son crédit plusieurs recueils de poèmes qu'elle a fait publier dans un quotidien de Sherbrooke depuis 1930. Mme Duboyce affirme que la meilleure méthode de se reposer est encore d'écrire sur les beautés de la nature.

## NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le français n'a cessé d'être la langue de la Cour d'Angleterre qu'au début du XVIe siècle, et il a fallu, en 1731, une loi du Parlement pour en abolir l'usage dans les textes juridiques.

L'abstinence pour les bonzes de toute chair d'animal, corollaire évident de la métempsychose enseignée par le bouddhisme, est une observance tombée en désuétude au Japon. Cependant, certaines viandes sont interdites, à des délais variables, avant l'entrée en retraite des bonzes, précédant certaines fêtes solennelles. Il est spécifié, par exemple, qu'il faut s'être abstenu de cerf cent jours auparavant; de sanglier, vingt-cinq jours; de renard, vingt et un jours; de lapin, quatorze jours... La mort est elle-même une cause de souillure rituelle et il est interdit à un bonze de se livrer aux exercices d'une retraite moins d'un an après la mort de son père.

En Chine, le sixième jour de la Lune du Lotus est consacré à l'embellissement. Les Livres sacrés des temples et les parchemins des archives sont exposés dans des cours ensoleillées, ouverts et époussetés; puis on place entre leurs feuilles des herbes odorantes destinées à chasser les insectes. Les propriétaires de chiens ou de chats leur donnent un bain cérémonial. Jadis, les éléphants impériaux étaient sortis des écuries, conduits à un étang situé en dehors de Pékin, afin d'y être plongés.

Le Chancelier Adenauer, grand joueur de bridge, détestait Culbertson, qui vient de mourir, en raison du côté mécanique qu'il avait donné au bridge: — Il a fait, dit Adenauer, une science fort ennuyeuse de ce qui était un art si amusant.

A Sana'a, en Arabie, les mariages sont fêtés durant trois jours, même dans les familles les plus humbles. Durant ces journées, les jeunes époux séparés reçoivent leurs amis chacun de leur côté.

L'autre jour, en montant en chaire à l'Université de Goettingen, le philosophe Lichtenberg a dit aux étudiants: — Avant de commencer mon cours sur le mensonge dans la vie sociale, je voudrais savoir lequel de vous a lu mon livre: *Deux mille façons de mentir*? Tous les étudiants levèrent le bras. — Parfait, maintenant je peux commencer mon cours en vous faisant toutefois remarquer que je n'ai jamais écrit un tel livre.

Un des médecins du Président Eisenhower, bavardant familièrement avec lui, lui demandait quel était le meilleur conseil qu'il ait reçu durant sa vie: — Celui d'épouser la jeune fille qui est aujourd'hui ma femme. — Et qui vous l'avait donné? — Elle! fit Ike en souriant.

Après la mort de la romancière anglaise qui signait Ouida, une représentation tirée de son roman, *Sous les Drapeaux*, fut donnée au Lyceum Theatre, à Londres, pour permettre la construction dans son village natal d'une fontaine destinée à ses amis les chevaux et les chiens. Le monument, inauguré en 1909, portait en médaillon la tête de Ouida et ces mots: «Née à Bury Saint-Edmunds, le 1er janvier 1839. Morte à Viareggio, en Italie, le 25 janvier 1908. Ses amis ont élevé cette fontaine sur le lieu de sa naissance. Les créatures de Dieu qu'elle aime peuvent, en y buvant, rendre heureuse son âme douce et sensible».

La traditionnelle dinde de Noël appartient aux lettres au moins pour la regrettable agression à laquelle l'une d'elles se livra, de son vivant, sur la personne de Boileau: un coup de bec sur le futur critique encore enfant lui laissa des marques toute sa vie. D'où, dit-on, sa haine des jésuites qui passaient alors pour les importateurs du dindon en France.

Parce qu'on avait négligé de lui sonner le réveil à l'heure fixée, un riche client du Waldorf-Astoria, le grand caravansérail new-yorkais, a intenté un procès à la direction. Il estime à un demi-million de dollars le préjudice qu'il a subi pour avoir ainsi manqué un important rendez-vous.

Robert Fulton, le fils d'un fermier des États-Unis, gagna sa vie, à l'âge de 15 ans, comme peintre de miniatures. Puis, avec peu d'éducation et aucun entraînement technique, il devint l'inventeur, à 21 ans, d'une pelle mécanique qui servit à creuser bien des canaux anglais.

Un célèbre médecin militaire américain, le docteur William Gorgas, a pratiqué une grave opération de nuit sur un soldat blessé à Cuba en 1898, sans la moindre lampe. Pour s'éclairer, le chirurgien n'avait qu'une vulgaire bouteille remplie de mouches à feu que les savants appellent du nom barbare de lampyres.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

#### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-K

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RICHENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—États-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.

AU NUMÉRO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.

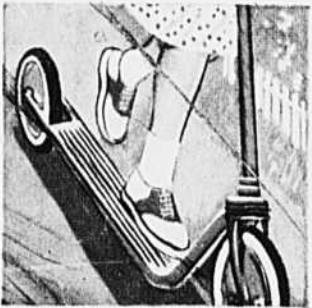
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

ÉLÉGANCE



RÉSISTANCE



SOUPLESSE



RÉVOLUTION DANS LE DOMAINE DU CAOUTCHOUC

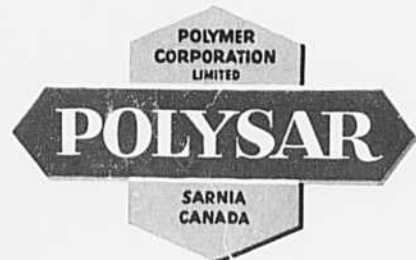
*maintenant... grâce à Polysar...  
le plaisir et la mode font un pas en avant!*

De nouvelles améliorations remarquables ont été apportées à la chaussure grâce aux semelles en Polysar\*. Les chaussures de sport sont maintenant plus légères et plus souples; les chaussures de jeu pour enfants s'éraffent moins; les souliers de ville pour dames sont plus élégants!

Une fois de plus, vous avez une preuve convaincante de l'universalité de Polysar. Etant un caoutchouc synthétique, Polysar peut être façonné "sur mesure" pour

créer les plus beaux produits dans chaque cas.

Cette révolution dans le domaine du caoutchouc a amené l'amélioration ou l'invention d'une quantité de produits: carrelages "arc-en-ciel", peintures à base de caoutchouc, "caoutchoucs", doublures de chaussures, etc. Citer que Polysar est présent dans tous les domaines de la chaussure et de tous les domaines de la vie quotidienne.



\*Marque déposée

Polymer Corporation

QUEBEC  
BIBLIOTHEQUE DE LA  
LEGISLATURE  
HOTEL DU GOUVERNEMENT  
QUEBEC C P QUE  
12JUS5-R-60237

ENVIRON 50% DE TOUT LE CAOUTCHOUC NEUF EMPLOYÉ AU CANADA EST DU POLYSAR